42e Année. FFB N° 1935

LA

REVUE DE PARIS

15 JANVIER 1935

		Pages.
André Siegfried. . . .	*La Crise de l'Europe*	241
Luc Durtain.	*Yagouta aux Cavaliers.* — I	263
Ernest d'Hauterive . .	*L'Enlèvement d'un Diplomate*	283
Johan Bojer.	*La Maison et la Mer* (fin)	302
Auguste Bréal.	*Voix d'Allemagne*.	338
Vte de Montbas	*Le Gazetier de Chanteloup.* — I. . .	357
Antoinette d'Harcourt.	*Poèmes*.	386
Louis Houllevigue. . .	*Les Progrès du Système métrique*. . .	392
Paul Alfassa.	*Peintres de la réalité au XVIIe siècle.*	400
A. Albert-Petit	*L'Histoire*	412
François Porché. . . .	*Le Théâtre*	426
Marcel Thiébaut. . .	*Restif à Carnavalet*.	433
Albert Flament. . . .	*Tableaux de Rome*	457

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Le numéro de la *Revue de Paris* de janvier 1835 comprend la suite du *Père Gor* de Balzac, des souvenirs d'un voyage en Angleterre de Philarète Chasles, une étude Charles Nodier sur la littérature républicaine sous le Directoire, des études de Cast Blaze, d'Amédée Gratiot, de Paul Vermond. D'une chronique de Jules Verniè intitulée *Vie Parisienne : le jour de l'an, les étrennes*, nous extrayons ces considératio toujours valables :

Voilà un pauvre diable qui court la rue grelottant sous un habit noir, étranglé p une cravate blanche, pestant contre la pluie, le jour de l'an et les voitures, défendant sa v contre un cabriolet impétueux et sa toilette contre les crachements d'une roue de fiacre une trogne de polichinelle grimace hors de sa poche, et deux lacets roses qui trahissent d bottes de chocolat, lui tombent sur les talons. C'est un honnête employé; il vient de touch une gratification de cent francs qu'il a déjà traduite en joujoux, en bonbons, avec lesque il ne s'amusera pas, qu'il ne mangera pas. Son chef a reçu ses félicitations et lui a prom de l'avancement; il est furieux.

Dans votre escalier, dans la rue, sur les boulevards, vous rencontrez d'autres homm talonnés par le froid, exaspérés par la dépense. Entrez dans les passages, chez les marchand et consultez ces visages d'acheteurs qui ne choisissent rien, qui ne voient rien, qui paien qui rechignent, et se remettent à courir du bijoutier chez le confiseur, de l'ébéniste au mar chand de nouveautés : dans cette cohue de gens qui s'adressent des compliments d'un égale sincérité et des cadeaux de la même valeur, qui s'éclaboussent, s'embrassent, s ruinent, dites-moi, qui est content? A qui reste-t-il un sou quand arrive huit heures d soir? Je vais vous le dire. Les enfants et les domestiques sont très contents; seuls ils reçoi vent et ne donnent pas : donc le jour de l'an étant une institution favorable au seu bien-être des enfants et des domestiques, la société ferait bien de s'insurger.

On ne saurait calculer la consommation qui se fait en pastilles, en bijoux, en sotte paroles, ni la somme de ridicules, d'actes de mauvais goût, d'avarice et de prodigalité, qu circulent à travers la population de Paris par un premier jour de l'an : cet embarras d chacun sur le choix de ses largesses n'est pas plus comique que le résultat de ce long e annuel enfantement; et je ne crois pas que la classification des étrennes, par étages de la société, fournisse un tableau de mœurs parisiennes dépourvu d'intérêt : partout l'on trouvera une lutte piquante entre les nécessités de l'ostentation et l'économie, souvent une grandeur de mauvaise grâce, une folie morose, et des ruses créoloises pour tourner au moins à l'utilité les munificences exigées par le jour consacré.

LA CRISE DE L'EUROPE DANS LE MONDE

LES PROBLÈMES QU'ELLE SOULÈVE[1]

La crise de l'Europe pose un problème d'équilibre entre des continents, plus encore entre des civilisations qui diffèrent par leur niveau de vie, leur degré de développement, leur âge. Les systèmes économiques cherchent instinctivement un équilibre et, quand ils l'ont trouvé, s'y accrochent, tant est profond le désir de suspendre le cours des choses, pour consolider les bénéfices réalisés. Mais, en présence d'une évolution générale qui ne s'arrête pas, et dont le rythme est partout différent, une inlassable adaptation s'impose. Pour celui qui, prétendant se figer dans le privilège acquis, se refuse au changement, la crise est certaine. Pour certains pays d'Europe, qui s'étaient endormis dans l'Eldorado du XIXe siècle, à vrai dire pour l'Europe entière considérée comme une civilisation, l'après-guerre est un réveil brusque, avec une série de problèmes subitement posés, non résolus.

Encore qu'il n'y ait jamais d'équilibre complet, la vie étant plutôt une série de déséquilibres essayant de s'ajuster, il existe des périodes où les relations entre les groupes humains

1. Voir *la Crise de l'Europe : XIXe et XXe siècles*, par André Siegfried, dans les livraisons du 15 décembre 1934 et du 1er janvier 1935.

Copyright 1935 *Revue de Paris*.

expriment un ordre qui satisfait l'esprit, du moins l'esprit de ceux qui en profitent. Nous avons montré que tel fut le cas pour le XIXe siècle; le XXe espère, à son tour, trouver un régime qui lui convienne, car l'impression qu'il a de lui-même est encore celle d'un chaos. Les faits, devançant les doctrines, vont si vite que les générations formées selon d'autres principes n'arrivent pas à s'y accoutumer et méconnaissent même ce qui effectivement existe; nous persistons ainsi à qualifier de désordre, à condamner comme n'étant pas viable un état de choses qui pourrait bien, après tout, être destiné à durer. Je veux dire par là que nous sommes au XXe siècle, mais il nous a fallu pas mal de temps pour nous en apercevoir. C'est normal, ne faisait-on pas du Louis XIII sous Louis XIV et de l'Empire sous la Restauration?

I

Il y a évidemment beaucoup à revoir, du point de vue de l'Europe, dans le régime des échanges, dans les relations des groupes industriels, dans le jeu des créances et des dettes entre les continents. Nous nous accrochons à des prétentions périmées; par contre il est certaines relations intercontinentales qui sont saines, basées sur la nature des choses et qui doivent durer.

La première circonstance à considérer, c'est l'âge économique des pays ou des continents. Un pays est mûr, ou vieux, quand il a développé sa population, son outillage, au delà des ressources de son territoire; il est jeune au contraire tant que ses ressources excèdent les besoins de sa population et de son outillage. La formule qui revient sans cesse dans les continents neufs — « Nous sommes un pays de possibilités infinies » — exprime pleinement leur conviction d'avoir l'avenir devant eux. Tout un système d'échanges complémentaires résulte de là, la surabondance des uns répondant à la déficience des autres; il n'est pas de tarif douanier ni d'économie dirigée qui puisse annuler ce que de semblables relations ont de nécessaire.

Ce système d'échanges a longtemps fonctionné, entre l'Eu-

rope et les autres continents, et si naturellement qu'il semblait normal; puis — nous l'avons montré — une révolte est survenue, qui bat maintenant son plein. Dans leur impatience de s'industrialiser, les pays jadis complémentaires du vieux continent refusent de plus en plus de se limiter au rôle d'exportateurs de produits bruts et de clients d'articles manufacturés. En dépit des crises de liquidation les plus sévères, l'outillage industriel suscité chez eux par la guerre prétend non seulement se maintenir, mais s'accroître. Nous sommes en butte partout à une offensive généralisée d'industrialisation. Or, si le mouvement peut paraître prématuré dans tels pays que leur insuffisante maturité n'y prépare en aucune façon, il faut au contraire le considérer comme une poussée naturelle, de la part de ceux qui prennent conscience de leur personnalité économique. Il y a longtemps que les États-Unis, parmi les pays dits neufs, ont montré l'exemple. L'Europe peut regretter de telles ambitions, mais elle devra en prendre son parti, car elles sont inéluctables.

Il n'est du reste pas étonnant que ces prétentions se soient longtemps fait attendre. A l'origine des sociétés coloniales, en effet, ce n'est pas l'intérêt des pionniers, ni celui des planteurs, de voir se développer une industrie locale; plutôt que de payer, généralement très cher, des produits fabriqués sur place à l'abri des tarifs protecteurs, ils préfèrent s'adresser à l'importation. Dans cette première phase de la mise en valeur, tout l'intérêt est pour l'exportation des produits naturels du sol, et le colon ne se soucie guère de subventionner l'industriel. Mais, dès qu'il s'est constitué une population stable, relativement dense et groupée dans des villes, la situation change; ce n'est plus le planteur entouré de sa main-d'œuvre servile, l'éleveur isolé avec ses moutons que l'on écoute, mais l'ouvrier cherchant un haut salaire, le patron entrevoyant la possibilité de prélever des bénéfices sur une clientèle locale accrue. C'est l'étape où le pays neuf, en voie de développement rapide, souhaite instinctivement une destinée industrielle. Les gouvernements, presque toujours, soutiennent cette tendance; le patron obtient aisément la protection qu'il réclame, et il l'obtient surtout parce que la pression, dans le même sens, des intérêts ouvriers se révèle pratiquement irrésistible. On ne se

demande pas si l'industrie est viable, s'il vaut la peine, en vue d'une production souvent ridiculement petite, de dresser un tarif qui élèvera le niveau des prix; il suffit, l'expérience est là pour le prouver, qu'une personne ou un groupe annonce l'intention de construire une usine, et le tarif est aussitôt accordé, avant même parfois qu'il n'y ait de production effective. L'argument décisif, en l'espèce, a moins été l'intérêt général que l'action efficace d'intérêts privés, capables de se faire entendre et peut-être au fond plus sociaux qu'économiques ou financiers. Un pays typique à cet égard est l'Australie, où toute une structure industrielle s'est développée, à peu près uniquement à l'abri de la protection et parce que le pays voulait devenir manufacturier.

Quelles industries sont les premières à naître dans ces conditions? En dépit de ce qu'il y a d'artificiel et d'arbitraire dans un développement basé sur l'intervention du Prince (car il est partout le même), on distingue cependant quelques règles, issues de la nature des choses. Les productions manufacturières qui se manifestent normalement les premières dans un pays neuf sont celles dont une matière première locale est l'occasion : très vite, au lieu d'exporter le produit brut, on est tenté de lui faire subir, sur place, une transformation, d'abord rudimentaire puis de plus en plus complète. Ainsi, le Canada, qui avait commencé par exporter son bois brut, s'est attaché à le vendre sous forme de pâte à papier, puis de papier : des dispositions douanières précises encourageaient cette politique. De même l'Australie, l'Argentine, après avoir autrefois expédié au dehors leur bétail sur pied, en disposent maintenant sous forme de viande frigorifiée ou de conserves. Au lieu d'exporter du maïs, les États-Unis vendent du lard, provenant de porcs nourris avec ce maïs. Dans l'exportation d'un pays qui se développe, le pourcentage du produit brut tend naturellement à diminuer par rapport à celui du demi-produit : l'évolution du commerce extérieur des États-Unis depuis cinquante ans est frappante à cet égard. Mais il arrive un moment où, cette étape elle-même étant dépassée, on se tourne vers des industries n'ayant plus de lien immédiat avec les ressources environnantes, mais susceptibles de répondre aux besoins du marché local. La gamme en est sans fin, mais

le choix n'est pourtant pas, en fait, illimité, car une société neuve et peu expérimentée ne peut guère s'attaquer qu'à des fabrications relativement faciles, n'exigeant pas de compétence exceptionnelle mais seulement l'importation, toujours possible, d'un outillage automatique. Dès qu'il s'agit au contraire d'une technique difficile, comportant une tradition, la transplantation devient malaisée et en fait ne réussit pas : certaines industries exigent un climat social particulier, que les milieux insuffisamment évolués ne fournissent pas. Ainsi se dessinent, dans la répartition géographique de la production manufacturière, un certain nombre d'étages, dont la hiérarchie commande la revision, devenue nécessaire, des échanges entre les continents.

Quel que soit le degré de cette industrialisation, et même si elle demeure quelque temps dans l'enfance, sa répercussion sur les positions anciennement prises ne tarde pas à se faire sentir. Tout d'abord, le pays qui s'industrialise est amené à retenir une fraction au moins de ses matières premières : dans les périodes de prospérité, la concurrence à leur sujet s'accroît d'autant, ce qui tend à en faire monter le prix; certains gouvernements vont même jusqu'à frapper d'un droit ou d'une prohibition de sortie tels produits à l'état brut, afin de les réserver par privilège au transformateur local. Le caractère complémentaire de l'échange intercontinental se trouve ainsi contredit. En même temps, l'industrie similaire du vieux pays, dans la mesure du moins où elle maintient telle quelle sa fabrication, risque de perdre des clients lointains, mis à même désormais de se fournir sur place. Sans doute peut-elle, en s'y efforçant, trouver de nouveaux débouchés, dans d'autres marchés dont l'évolution est demeurée plus lente, mais pareille recherche indispose la routine naturelle des hommes et ils ne s'y résolvent d'habitude qu'après une assez longue torpeur, et en protestant qu'on leur fait une injustice.

Le tableau que nous venons de tracer n'est que le reflet de plaintes, entendues chaque jour. S'il est superficiellement exact, il ne donne cependant pas la mesure de la réalité; ce serait une erreur de croire que l'industrialisation des pays neufs doit nécessairement nuire aux vieux pays pris dans leur

ensemble. En effet, indépendamment des industries directement concurrencées, d'autres intérêts métropolitains bénéficient de tout développement, même manufacturier, survenant au delà des mers : l'économie politique orthodoxe ne craignait pas de l'enseigner et l'Angleterre elle-même, au XIXe siècle, n'a pas été sans en faire l'expérience. L'industrialisation d'une colonie signifie en effet, pour commencer, que les capitaux européens s'y peuvent investir profitablement : l'apparence est qu'on se trouve en présence d'une sorte de révolte, mais en fait ce sont souvent les capitaux, les capitalistes du vieux monde qui en profitent; son industrie également, car il s'ensuit une demande accrue de machines, d'outillage, de pièces de rechange, qui ne peut évidemment être servie que dans les parties du monde les plus évoluées, les mieux équipées, c'est-à-dire en Europe, aux États-Unis, et guère ailleurs. Avec les machines s'ouvre un débouché pour les monteurs, les contremaîtres, les ingénieurs. Ainsi, après avoir d'abord fourni l'article fini lui-même, le groupe humain le plus évolué tend à exporter, à la place, soit l'outil, soit la compétence technique. A la longue la capacité d'achat de l'ancien client étant accrue, ses importations ont toute chance de retrouver leur niveau antérieur ou même de le dépasser, mais ce sont alors d'autres industries du vieux pays, généralement plus spécialisées et raffinées, qui en ressentent à leur tour le bienfait.

Il faut donc qu'un changement de structure survienne dans l'organisme industriel le plus ancien : c'est une adaptation nécessaire, dont l'Europe du XIXe siècle avait déjà donné l'exemple. Il s'agit, pour remplacer des clientèles qui se dérobent, de découvrir des acheteurs qui n'en sont pas encore au stade de l'industrialisation, tout en ayant atteint déjà celui du besoin. Manchester, pendant un siècle, a pratiqué avec succès pareille recherche et son histoire est celle d'une course inlassable à la poursuite de nouveaux clients. Si la poursuite n'a pas lieu en surface, elle doit s'exercer en hauteur, le débouché étant cherché à un étage que la concurrence des débutants ne peut atteindre : on est, dans ce cas, condamné en quelque sorte à la supériorité, entraîné dans un cycle de progrès où tout arrêt serait mortel. Il y a quelque chose d'in-

fernal dans ce rythme, qui évoque la hantise du juif errant, et l'on comprend qu'en cours de route la fatigue puisse saisir tel pays, tel continent, telle civilisation. Mais, dans la mesure où celui qui possède l'avance est assez jeune encore, assez actif pour la garder, sa supériorité relative lui garantit longtemps le maintien d'un privilège. Certaines fabrications difficiles deviennent alors, en vertu d'une répartition naturelle, la spécialité des milieux humains les plus anciennement civilisés : il en est ainsi par exemple de l'outillage spécialisé des industries qui s'équipent, ou bien encore des productions de qualité qui réclament une technique, un tour de main qu'il faut des générations pour acquérir.

La question a été posée depuis bien longtemps : faut-il s'opposer à l'industrialisation des colonies et en général des pays extra-européens? L'Europe, il n'en faut pas douter, répond instinctivement par l'affirmative, dans un désir bien humain de consolider sa séculaire avance : quand elle cède, c'est à contre-cœur. L'Angleterre, par exemple, libérale à l'égard de ses Dominions par haute sagesse politique, a certainement regretté de les voir construire des usines. Tous les projets impérialistes depuis soixante ans reposent sur ce principe que l'industrie métropolitaine doit être le fournisseur privilégié du client colonial. Tel est encore l'idée que l'Angleterre a réussi à faire prévaloir dans les résolutions d'Ottawa, car si ces résolutions étaient sincèrement mises en pratique, leur effet devrait être de mettre un frein à l'industrialisation des parties non-européennes de l'Empire. Il n'y a pas longtemps que Manchester considérait encore comme une sorte d'offense la concurrence textile des Indes. Et que penseraient nos industriels français si l'Algérie se couvrait de machines et d'ateliers? Mais la discussion est oiseuse, parce qu'il s'agit d'un mouvement que nul ne peut empêcher : toutes les colonies, les unes après les autres, se révolteraient si les métropoles européennes refusaient d'admettre, à la longue, leur droit à une évolution. La contrainte à cet égard devient de plus en plus difficile et même, dans certains cas, éventuellement impossible.

Le mouvement cependant est lent, il demande non des années, mais presque des générations pour s'accompilr, car

il ne faut pas se laisser impressionner par ce qui n'est souvent qu'une façade. De ce fait, une adaptation spontanée et progressive est en train de rendre possible l'établissement d'un équilibre nouveau, du moins d'un demi-équilibre entre un ancien privilège et de jeunes prétentions. Le pays neuf, après avoir exporté exclusivement le produit brut, fournit le demi-produit et tend à fabriquer pour son propre marché l'article courant; le vieux pays, concurrencé pour les fabrications ordinaires, se spécialise insensiblement dans l'ultra-manufacturé; à mesure que la colonie, le pays de type colonial ou le très vieux pays réveillé s'élèvent industriellement, l'Europe s'élève parallèlement dans la hiérarchie, de telle sorte que l'existence d'un certain ordre de distances et de relations se perpétue malgré tout. Mais, comme il s'agit d'un état de choses mouvant, nécessitant de part et d'autre une continuelle adaptation de structure, il faudrait ne parler en somme que d'un équilibre de mouvement.

La balance du commerce et la balance des comptes des vieux pays les plus évolués de l'Europe reflètent, depuis longtemps, pareille transformation. Nous avons déjà souligné de quelle façon croissante les « invisibles » interviennent, en ce qui les concerne, dans le règlement des créances et des dettes internationales. De mémoire d'homme, la balance commerciale anglaise n'a pas été favorable : il semble normal qu'elle soit, dans l'avenir, de plus en plus déficitaire. C'est que l'exportation manufacturée demeure sans doute le principal moyen de payer les importations d'aliments et de matières premières; mais, à côté d'elle, le revenu des capitaux placés au dehors, les bénéfices retirés du tourisme, surtout les « services » de toute nature constituent une monnaie d'échange dont l'importance s'accroît en raison du progrès industriel des pays nouveaux. Cela veut dire qu'un pays évolué, dans ses relations avec des sociétés plus jeunes, met de plus en plus de technique, de science, de création dans ses exportations : à côté de produits il en arrive à fournir de la compétence, de l'organisation, bref de l'esprit. Son exportation, en se raffinant, se spiritualise : c'est sa réponse instinctive aux transformations mondiales qui l'exproprient d'autres domaines, et il est à noter que sa vulnérabilité diminue en raison même de son progrès.

La balance des comptes de l'Angleterre est, de ce point de vue, singulièrement instructive. Depuis le XIXe siècle, et surtout depuis la guerre, les exportations ne tiennent plus au regard des importations qu'une place relative qui décline sans cesse : 82 p. 100 en 1913, 74 p. 100 en 1921, 69 p. 100 en 1929, 52 p. 100 dans l'année de crise 1931. Il a donc fallu que les « invisibles » comblassent une marge grandissante et, si nous en croyons les évaluations du *Board of Trade*, ils y ont, du moins jusqu'aux années exceptionnelles que nous traversons, très suffisamment réussi. En 1929 par exemple, le déficit des exportations n'est pas inférieur à 381 millions de livres sterling. Mais les revenus du portefeuille étranger s'élèvent à 270 millions, le bénéfice des frets à 130 millions, celui des commissions et courtages à 65 millions, d'autres recettes à 30 millions, soit un excédent de la balance des comptes de 123 millions de livres. L'équilibre, en dépit d'un excédent d'importations vraiment effrayant, est donc obtenu, mais justement d'une façon qui met en lumière les transformations survenues dans le monde et le caractère nouveau des relations économiques entre les continents. Dans une communication à la *Royal Statistical Society* de Londres, le 15 juin 1926, un observateur avisé, le docteur Snow, a donné de ce fait le plus intéressant commentaire. « Ce sont les invisibles, a-t-il fait remarquer, qui attirent les affaires. Nous pouvons sans doute penser que l'ordre économique selon lequel de très nombreux ouvriers trouvent du travail en fabriquant pour l'exportation vaut mieux que celui à la faveur duquel c'est au contraire un courtier d'assurances londonien qui, secondé de quelques rares employés, gagne annuellement ses cinq mille livres du fait d'opérations se déroulant à l'étranger. Le fait est que nos fournisseurs internationaux de produits alimentaires et de matières premières préfèrent de notre part, pour le règlement de leurs créances, le mode des exportations invisibles à celui des exportations de marchandises. Il faudra bien que nous finissions par reconnaître et accepter le fait. »

Ces lignes sont significatives, car elles mettent en lumière la transformation survenue dans le monde : l'Europe ne peut plus exporter qu'avec peine le même volume qu'autrefois. Il subsiste certes, entre les continents, un certain degré complé-

mentaire des échanges, chaque pays s'acquittant de ses engagements internationaux selon des procédés répondant à son stade d'évolution. Mais si le service doit remplacer partiellement l'exportation, et si celle-ci est appelée à se contracter, un ébranlement social dangereux est à redouter, jusqu'à ce que la structure du vieux continent se soit accommodée à ces conditions nouvelles. Même ainsi notre niveau de vie pourrait-il être préservé? Quoi qu'il en soit, l'Europe d'aujourd'hui et de demain dépend encore de sa richesse acquise, mais surtout désormais de sa supériorité. Il faut qu'elle justifie, sous un régime de concurrence, la priorité qu'elle avait gagnée sous un régime de privilège, qui n'était pas, dans sa pensée, très loin du droit divin.

II

Le problème qui se pose pour le vieux continent est de savoir dans quelle mesure il peut s'adapter aux conditions présentes de la concurrence internationale. L'orientation de l'Europe, au XIXe siècle, se révèle maintenant comme ayant été périlleuse : elle a vraiment accepté, selon l'expression de Nietzsche, de « vivre dangereusement ». La voici chargée d'une superstructure industrielle excessive, d'une population trop dense, d'une civilisation sociale surtout qu'il lui devient de plus en plus difficile de soutenir. Les alternatives possibles, c'est ou bien le retour d'une prospérité générale suffisante pour la soulever, comme une marée, en même temps que le reste du monde, ou bien la nécessité d'une revision de son équilibre. Pareille revision, dans l'hypothèse pessimiste, comporterait éventuellement le sacrifice d'une partie de son outillage : on renoncerait à maintenir le train de vie antérieur et peut-être le chiffre de la population : dans l'hypothèse optimiste au contraire, la structure industrielle serait adaptée et réorganisée de telle façon que le niveau actuel puisse être consolidé.

Les circonstances et les conditions de la concurrence industrielle ne sont plus ce qu'elles étaient avant 1914 : la guerre, l'après-guerre, la crise elle-même les ont profondément transformées. Dans une mêlée, devenue générale, nous sommes

maintenant pris entre deux feux, entre l'Asie et l'Amérique, entre le bas salaire de l'une et le haut salaire de l'autre; et, de quelque côté que ce soit, nous prêtons le flanc par quelque faiblesse.

Des pays exotiques de l'Orient et de l'Extrême-Orient, nous subissons la pression du bas salaire, et c'est en somme un fait nouveau, car cette offensive ne se fait guère sentir que depuis la guerre. L'industrialisation générale du monde commence, en l'espèce, à faire sentir ses effets. C'est du reste l'Occident lui-même qui l'a permis, car, sans les progrès extraordinaires de notre technique, jamais cette concurrence asiatique n'eût pu se produire. Elle résulte directement de ce fait capital de notre époque, la standardisation des outillages. L'usine, durant la dernière génération, a changé de caractère, plus rapidement encore que nous ne pouvions nous en apercevoir, pour s'adapter à cette circonstance particulière de notre temps, la décadence de la main-d'œuvre : aussi bien après que pendant la guerre, tout l'effort de l'Europe et surtout de l'Amérique a poursuivi ce but : substituer la machine au travailleur, devenu coûteux, insuffisant, prétentieux, insupportable. Il fallait pour cela des ateliers mécanisés, d'exploitation facile, ne comportant de la part de la main-d'œuvre ni le nombre ni la qualité. L'usine est ainsi devenue un mécanisme normalisé, automatique, interchangeable : on l'expédie n'importe où, en pièces détachées, et à l'autre bout du monde quelques spécialistes, dépêchés avec elle, vous la remontent et la mettent en marche. C'est si bien agencé que le rendement demeure le même, ou à peu près, quels que soient les ouvriers : en raison de la pénurie de qualifiés, ses inventeurs l'ont conçue pour fonctionner sans initiative aucune de la part des individus qui la servent, et c'est à peine si la moindre compétence est requise : Ford n'a-t-il pas dit — sans ironie, ce qui est affreux — que l'effort maximum demandé à ses ouvriers ne dépassait pas en difficulté le geste de suspendre leur chapeau dans un vestiaire? Quel est l'homme de race jaune, noire ou brune qui ne puisse faire cela? L'encadrement de quelques Occidentaux suffit au début, et ensuite on peut même se passer d'eux. L'automatisme est ici vainqueur du temps et de l'espace, vainqueur

même de l'être humain, qui, dans son génie, a obtenu ce résultat inquiétant de pouvoir se passer d'habileté et d'intelligence!

L'avantage du pays exotique apparaît ici clairement. L'outillage, conçu et construit en Occident, civilisation de train de vie élevé, est transporté en Orient, civilisation de pauvre niveau de vie. Les salaires sont minimes, cinq, dix, quinze fois moindres que ceux de l'Europe ou de l'Amérique, mais ce n'est même pas l'argument le plus important dans cette concurrence. L'avantage principal réside peut-être dans le fait que, sur ce terrain nouveau pour elle, l'industrie ne se trouve entravée par aucune législation sociale gênante : le patron fait travailler son personnel pendant de longues heures, de nuit comme de jour, organisant ses équipes en vue du seul rendement; il utilise à son gré les enfants, les jeunes filles, les femmes; le facteur de l'organisation, si décisif dans la fabrication moderne, joue entièrement en sa faveur, puisque les considérations sociales ne viennent pas contredire l'intérêt exclusif de la production, d'où la préoccupation humaine se trouve à proprement parler éliminée. Cependant l'industriel de Manchester, point d'aboutissement d'une longue évolution de progrès social, se débat sans espoir dans un lacis de règlements, de contrats collectifs, de lois ouvrières, de principes humanitaires, que sa conscience elle-même approuve, et qui constituent, ne l'oublions pas, l'une des garanties humaines les plus essentielles de la civilisation occidentale. Quand le bas salaire se double, comme au Japon, d'une technique avancée, supérieure même parfois à celle de l'Occident, toute concurrence devient impossible.

Dans une page magnifique, M. Paul Morand a évoqué le contraste, à vrai dire angoissant, de la main-d'œuvre blanche et du prolétariat de couleur : « Voici un homme se levant à l'heure où toute la nature est déjà éveillée, trouvant à sa porte un café fumant, des journaux, des transports à tarif réduit, faisant trois repas par jour, allant à la pêche le dimanche et le samedi soir au cinéma, un homme instruit gratuitement, assuré, défendu contre la vieillesse et la maladie, c'est l'ouvrier blanc, le salarié occidental... Imaginez maintenant un homme à peu près nu, en loques, se nourrissant d'un bol de

riz ou de quelques sauterelles grillées, considérant le moindre labeur comme une aubaine, peinant quinze ou dix-huit heures par jour pour ne rien posséder, sans autre plaisir qu'une fois par hasard sentir son ventre ne pas crier famine, couchant où il peut, dans la rue, au fond des cales, être squelettique, abandonné, obligé jusqu'au cercueil aux travaux les plus pénibles... un homme que nulle loi ne protège, que les usuriers traquent, que les armées rançonnent : voilà le travailleur noir et, de façon plus générale, le prolétaire de couleur[1]. » Combien ce portrait, trop accentué assurément pour le Japon, n'évoque-t-il pas certaines conditions de la misère chinoise ou indienne ! Dès l'instant que la valeur individuelle voit son coefficient menacé, comment l'Européen, accablé par son standard de vie, comme une armée par de trop lourds bagages, pourrait-il lutter contre ces masses anonymes? De fait, nous sommes en train d'assister à ce qu'un ingénieur a appelé « un gigantesque arbitrage entre deux marchés de main-d'œuvre » : dans le domaine du textile par exemple, le Japon, l'Inde, la Chine ravissent à Manchester toute une partie de son ancien empire. Le Japon même, hautement mécanisé, en est au stade où il fabrique ses machines, et cependant ses salaires, comparés à ceux de l'Angleterre, ne sont que des salaires asiatiques.

A l'ouest par contre, il nous faut encore nous défendre sur un autre front, l'offensive venant cette fois de pays où les salaires sont plus élevés, le niveau de vie plus prétentieux qu'en Europe. Les États-Unis, au lendemain de la guerre, ont symbolisé cette concurrence, momentanément voilée mais qui pourrait renaître, car les causes n'en sont pas superficielles. Les conditions dans lesquelles l'usine américaine l'emporte sont en somme faciles à analyser : elle a le dessus quand le haut salaire est en quelque sorte absorbé dans une fabrication de série et de masse, grâce à un machinisme savamment utilisé et à une organisation de type supérieur, circonstances qui ne se trouvent guère réunies que si l'on dispose d'un marché intérieur massif et déjà pourvu d'un pouvoir d'achat suffisant. Une abondance de matières premières sur place, cent vingt-cinq millions de consommateurs formant un bloc libre-échangiste entouré d'une même barrière douanière,

1. Paul Morand, *Hiver caraïbe*, p. 42.

voilà des conditions, à la fois naturelles et politiques, dont le vieux continent est bien incapable de fournir l'équivalent. Quand elles sont remplies, la concurrence américaine paraît souvent irrésistible, mais dès qu'elles ne le sont plus l'Amérique est aisément disqualifiée sur les marchés internationaux. La suprématie des États-Unis apparaît donc limitée aux productions fonctionnant sous le double signe de la machine et de la masse, faute de quoi le salaire les écrase, comme il écrase l'Europe en regard de l'Asie.

Les échanges entre les deux rivages de l'Atlantique répondent à cette classification, qui s'opère en somme aussi naturellement que la superposition dans un bocal de liquides d'une densité différente. L'Europe, demeurée par rapport au Nouveau Monde le vieux pays, achète aux États-Unis des produits bruts ou semi-bruts, dont elle a besoin pour nourrir sa population et alimenter ses usines; elle leur achète aussi les articles de série, se rattachant d'une façon générale au type de la machine-outil, si parfaitement expressive du génie américain. Les États-Unis par contre, économiquement jeunes en dépit d'un développement de géant, font venir d'Europe les produits, industriels et alimentaires, dits de qualité, et notamment ce qui se fait sur mesure; ils importent de même — et le feraient bien davantage encore si la douane le permettait — cette gamme de fabrications dans lesquelles, le machinisme ne jouant pas à plein et le coefficient individuel persistant à compter, l'avantage américain s'atténue ou disparaît.

L'existence de ces trois étages industriels, répondant à trois continents et à trois étages de civilisations, suggère une intéressante discussion. Les Américains, au temps de leur prospérité, se vantaient volontiers, non sans quelque insolence, de ne craindre qu'une seule concurrence, celle des pays à salaires élevés. C'est une thèse analogue que, dans son livre *Greater Britain*, écrit au retour d'un voyage autour du monde en 1867 et 1868, sir Charles Dilke proposait déjà : « La leçon de mon voyage autour du monde, écrivait-il, c'est la défaite des peuples bon marché par les peuples cher, la victoire de l'homme dont la nourriture coûte 4 shillings par jour sur celui dont la nourriture coûte 4 pence. » Même si la conclusion n'est pas juste, cette simple phrase a du

moins le mérite de poser fort bien le problème, en le plaçant sur le terrain fondamental des niveaux de vie, car c'est bien cela au fond qui est en cause dans la rivalité des continents. Mais faut-il dire, avec Dilke, que c'est toujours le niveau supérieur qui l'emporte? Ce serait en vérité trop simpliste, comme il le serait de croire que l'offensive des salaires de misère est, dans tous les cas, irrésistible. Il semble bien plutôt qu'il y ait plusieurs étages dans la production industrielle, chacun ayant sa loi et ses conditions propres de succès : dans l'un, c'est le pauvre qui finit par survivre, et dans l'autre le riche; et peut-être existe-t-il aussi un terrain où une tradition de civilisation permet seule de se maintenir? La loi de la production n'est pas, ne peut pas être la même pour un tissu de coton vulgaire, une machine agricole de grande série, une étoffe de soie de haute qualité. Comment l'Europe va-t-elle donc se situer dans cette rivalité internationale où sa destinée est en jeu?

III

Il est hors de doute que, sur un certain nombre de terrains, l'Europe, dans les conditions présentes de la concurrence mondiale, est battue.

Elle l'est, en Orient et en Extrême-Orient, par le machinisme automatique doublé du bas salaire. On nous a pris notre outil, que nous nous étions du reste empressés de vendre partout, sans nous soucier le moins du monde des conséquences lointaines du geste. De fait, munie de cette arme nouvelle, l'Asie renchérit sur nous par sa misère même, puisqu'elle met en œuvre une armée innombrable d'ouvriers à la rétribution infime, travaillant souvent sans garantie contre le surmenage. Un mot terrible de Lafcadio Hearn, à vrai dire intraduisible, exprime le sens tragique de cette rivalité sans merci, où le plus pauvre a le dessus : *Asia can underlive Europe*. Cela veut dire — et ce n'est que trop vrai à certains étages de la production — que, comme dans la loi de Gresham où la mauvaise monnaie chasse la bonne, ce n'est pas, dans la concurrence de deux races, la plus avancée qui triomphe, mais la plus misé-

rable qui survit : le plus apte, économiquement, je devrais presque dire biologiquement, n'est pas nécessairement le meilleur. Il est en effet tels types de fabrication où le fardeau social de la civilisation devient trop lourd à porter. Celui qui se présente, à cet égard, léger et sans besoins possède alors une indiscutable avance. *Unfair competition*, proteste l'ouvrier de *standard of living* élevé, dont nous devons compter le confort, la santé, les amusements dans le prix de revient! Qui de nous ne souhaite de pouvoir lui donner raison? Mais la concurrence internationale ignore ces arguments, elle ne connaît qu'une inexorable balance de doit et avoir, où l'élimination est automatique. Depuis dix ans, l'industrie textile de l'Europe occidentale ne le sait que trop bien, quand elle considère les régions dévastées de son commerce d'exportation, aux Indes et en Chine. C'est comme un gigantesque glissement, où le sol nous manque sous le pied et qui risque de nous faire perdre les marchés de tout un continent. Faudrait-il donc accepter la lutte sur un terrain où nos armes de choix perdent leur efficacité, admettre la possibilité d'une rivalité de misère? Les pays qui déprécient leurs monnaies s'engagent hypocritement dans une pareille voie. De même que, selon la maxime du moraliste, la mort ne saurait se regarder fixement, il y a là un abîme dont malgré soi on détourne les yeux.

Nous sommes battus, en Amérique, à l'autre extrémité de cet immense champ de bataille, pour des raisons exactement contraires. Le super-outillage qui, là-bas, dans un certain nombre d'industries, donne à l'homme tout son rendement, permettant ainsi de le payer très cher, c'est le nôtre, et l'invention qui l'a créé, c'est notre génie même qui l'a rendue possible. Race blanche, des deux côtés de l'Atlantique! Il n'y a rien dans les réalisations américaines que l'Europe n'eût pu accomplir, si le problème fût resté simplement un problème d'organisation, de technique et d'ingéniosité. Ce qui est nouveau en Amérique, et hors de notre portée, c'est le théâtre à la fois élargi et simplifié où, dans un cadre de proportions géographiques plus vastes, l'organisation peut produire des effets qui nous sont interdits. La population de l'Europe est plus nombreuse que celle des États-Unis et les richesses natu-

relles du vieux continent ne sont nullement négligeables par comparaison avec celles du nouveau, mais nous sommes si divisés politiquement, si chargés des hérédités haineuses de notre passé que la réalisation d'un marché continental unique demeure, pour longtemps peut-être, une utopie. L'Europe, un instant distancée, imite avec succès les États-Unis dans l'organisation scientifique du travail, mais la géographie lui interdit le facteur de la masse, et son âge celui de la jeunesse économique.

Il n'y a cependant pas que des défaites sur ce double front, où l'on nous présente trop souvent comme étant toujours sur la défensive. Il s'en faut de beaucoup que toutes les raisons de notre ancienne supériorité aient disparu. Nous conservons, à l'est comme à l'ouest, des avantages évidents, que seule l'humiliation de l'après-guerre a pu nous faire perdre de vue.

Sur l'Asie, et même en y comprenant le Japon, l'Europe l'emporte toujours par sa supériorité technique. L'Extrême-Orient possède de plus en plus d'excellents ingénieurs, des organisateurs experts, mais les industries difficiles ne prospèrent que sur le terrain d'une civilisation mécanique profonde. L'Asiatique, et d'une façon générale l'imitateur de nos méthodes, éprouve aisément cette idée simpliste qu'il nous vaut, dès l'instant qu'il est en possession de notre outil et qu'il sait s'en servir. Ce n'est pas vrai. La supériorité véritable ne réside pas en l'espèce dans l'usage d'un mécanisme, mais dans l'esprit qui l'a créé. L'Orient, l'Extrême-Orient résisteraient-ils de notre part, à un blocus des compétences? Dans l'hypothèse — toute gratuite évidemment — d'une séparation prolongée, l'Orient entretiendrait son outillage, mais saurait-il le renouveler? L'outil n'est rien, ni le bras qui le meut, c'est l'esprit qui le crée dont il faut parler. Tant que l'Europe restera capable d'inventer, qui pourrait, à cet égard, lui ravir sa supériorité? Toute la question est de savoir combien il reste, combien il restera dans l'avenir d'industries difficiles.

Vis-à-vis des États-Unis, la crise nous a mieux fait sentir sur quels points nous nous exagérions leur toute-puissance, mais plusieurs d'entre nous, dès le temps d'une insolente prospérité, discernaient les limites d'un système, dont les

conditions de succès demeurent après tout strictement déterminées. L'avantage que conserve l'Européen, c'est d'être à la fois plus individualiste et plus frugal. L'Américain, cet inventeur de machines, est ingénieux, qui le conteste, mais au fond l'Europe est plus créatrice. La nuance pourra sembler subtile, n'est-elle pas vraie pourtant? Le génie inventif du Nouveau Monde s'exerce surtout dans la recherche, outil ou machine et surtout machine-outil, qui permettra de se passer du bras de l'homme; mais quand il s'agit de créer, de tirer quelque chose de rien, comme font les artistes, l'ancien monde retrouve un jaillissement que rien jamais ne lui a fait perdre. Il bénéficie également de ses difficultés mêmes qui, l'obligeant à travailler sur des marges plus étroites, contraignent son esprit à demeurer aiguisé comme une lame. Le nouveau continent, nous le savons, ne s'attache à résoudre que les problèmes les plus faciles, il n'extrait que les minerais les plus aisés à atteindre, mais il laisse de côté certaines industries qui demandent trop d'application, trop de patience, trop de calcul. Nous considérons volontiers l'Américain, quand il n'est pas terrassé par la crise, comme un privilégié. Mais justement, notre niveau de vie moins prétentieux nous permet d'envisager certaines entreprises qu'il n'essaie même pas. Il nous arrive alors de l'emporter sur l'Amérique pour les mêmes raisons que l'Asie l'emporte sur nous, avec cette différence pourtant que la qualité, la spécialité, la difficulté demeurent pour nous des arguments de succès décisifs.

L'Europe, vue du dehors, donne ainsi cette impression singulière d'occuper, entre l'Orient et l'Occident, ou si l'on veut entre l'Extrême-Orient et l'Extrême-Occident, une position intermédiaire. Vue d'Asie, elle fait corps avec l'Occident, dont elle serait la parfaite expression, si l'Amérique n'était plus occidentale encore; mais, de New York et plus encore de Chicago, elle apparaît, « petit cap du continent asiatique », comme liée par un lien indissoluble à ce bloc massif, dont géographiquement le poids l'écrase. Considérée depuis l'Inde, j'en ai fait l'expérience, elle paraît ardente aux poursuites matérielles, dévorée d'initiative et de progrès; d'Amérique au contraire, elle semble, par ses paysans, participer à la frugalité orientale, continuer sans rupture telles traditions

de la plus vieille humanité, où elle retrouve l'Asie, alors que décidément l'Anglo-Saxon d'outre-Atlantique a rompu le fil. On peut dire sans doute qu'elle cumule les faiblesses des deux systèmes; elle n'est pas sans posséder non plus, de part et d'autre, beaucoup de leur force. Il ne faut pas trop se hâter de la considérer comme éliminée.

IV

Une conclusion s'impose, ou du moins, pour être modeste, un commentaire. La réaction d'hostilité qui se manifeste actuellement dans le monde, non seulement contre l'Europe mais contre la race blanche, est pour nous une leçon. Notre conquête matérielle de la planète se retourne contre nous, justement dans la mesure où elle est matérielle. Pour l'Europe au moins, la phase de la domination sans contrepoids semble bien dépassée. L'omphalisme économique chanté par Dilke est aussi périmé que la fable d'où il l'a tiré : nos anciens tributaires, qu'ils fussent ou non volontaires, refusent de nous servir davantage, cependant que nous-mêmes avons perdu la foi dans notre toute-puissance, parfois même jusqu'à cet orgueil qui, s'il ne nous faisait aimer, nous faisait craindre. La suprématie européenne est sans doute susceptible de durer longtemps encore en Afrique, même en Asie occidentale, mais en Extrême-Orient ses jours sont dès maintenant comptés. Il faut donc que l'Europe revise les conditions de son influence dans le monde.

Nous avons été assez pessimistes, peut-être trop : la crise nous montre que certains colosses extra-européens ne sont pas, après tout, sans faiblesses. L'Europe conserve, même aujourd'hui, deux facteurs de vitalité : son génie d'invention créatrice et son sens de l'esprit, qui se confond en somme avec la culture traditionnelle du vieux continent. Nous voici donc condamnés à la supériorité, seule forteresse où l'offensive extra-européenne ne peut que difficilement nous poursuivre : la qualité, les « services », le financement international, voilà l'indiscutable compétence européenne. Si, sur cette piste, les Américains nous suivent de près, ils ne nous ont pas encore

rejoints, car le succès exige en l'espèce qu'on ne soit pas indûment irrespectueux du temps.

L'objection est qu'il s'agit d'une base bien étroite pour faire vivre tout un continent, surtout au niveau de vie où l'Europe s'est haussée. De même qu'il faut beaucoup de profondeur pour que flotte un navire de fort tirant, l'activité économique de l'Europe, basée sur l'échange et l'exportation, ne pourrait s'accommoder d'un volume de transactions internationales diminué : elle s'étiolerait faute d'aliment. Si les échanges complémentaires entre les continents tendent à se transformer, même partiellement, en échanges complémentaires dans le cadre d'un même continent, d'un même pays, n'est-ce pas une menace d'anémie pour les transports, les entrepôts de marchandises, les opérations de bourse, dont le vieux continent sera le premier à pâtir? De même, si les marchés de consommation extérieurs, à supposer même qu'ils continuent d'accueillir nos articles de qualité ou de bonne qualité, se ferment à nos exportations générales, l'Europe ne sera-t-elle pas réduite à se contracter, dans son outillage, sa population, son niveau de vie?

Tel est le péril qui menace peut-être ce continent à la superstructure industrielle audacieuse, dont le profil, si c'était celui d'un édifice, semblerait sans doute aussi imprudent qu'il est altier. Péril d'autant plus inquiétant qu'à l'abri de cette structure, qu'on croyait assurée, s'est développée une population, non seulement très dense, mais exigeante dans ses revendications. Son train de vie, conquête d'une longue suite de décades prospères, elle n'y renoncera pas aisément, *men will not always die quietly*, disait déjà Keynes en 1919. La démocratie, qui s'installe partout juste au moment où le déclin se révèle possible, entend consolider les résultats acquis, même si la base antérieure vient à manquer. Dès maintenant, dans nombre de pays de l'Europe occidentale, le niveau de vie des masses repose davantage sur la générosité sociale de l'État que sur un équilibre économique réel : les budgets publics sont trop lourds, on distribue et on partage plus qu'en fait on ne produit; le taux des salaires et des traitements, dans beaucoup de cas, est politique, plutôt que déterminé par l'état du marché. Mais les gouvernements n'osent pas toucher à ce

standard of life, dont les partis ont fait une doctrine : ils commencent par l'alimenter de la dépouille des classes riches, puis la ligne de moindre résistance les fait songer à l'inflation. Cependant, entre plusieurs autres, deux adaptations se dessinent comme possibles. L'une est la constitution de certains pays européens en économies fermées, selon la leçon donnée par la guerre aux Empires centraux, quand elle les contraignait de vivre sur eux-mêmes, sans importations ni exportations. L'Allemagne est en train d'essayer, une fois encore, pareille expérience, qui consiste à faire vivre une population trop nombreuse sur un sol considéré jusqu'ici comme insuffisant, en le frappant du pied pour en faire sortir non seulement des armées mais des produits, que l'on tire moins de la nature que du génie chimique ou rationalisateur des hommes. C'est presque une opération de guerre, comportant le sacrifice de toute liberté et l'abaissement du niveau de vie, une forte police, des camps de concentration, le tout avec une sauce mystique qui fait passer le poisson. On peut constater d'autre part, en Angleterre, en France, que la standardisation de l'existence, la production en série du logement, de l'habillement, des transports et même des plaisirs permet de plus en plus de procurer au peuple un simili-luxe à bon marché, qui le satisfait. Cette américanisation de nos mœurs serait éventuellement, elle aussi, une solution, car, sans avoir en apparence réduit son train, l'Europe en aurait diminué le prix. Elle n'aurait laissé, dans l'opération, que sa personnalité.

On peut se demander s'il n'en faudra pas passer par là, car *primum vivere*, mais je ne crois pas que l'élite européenne puisse envisager sans tristesse pareille orientation. Encore la solution allemande touche-t-elle notre imagination par son romantisme, par la puissance de création qu'elle suppose; mais la solution à l'américaine, avec un idéal de Babbitt, qui ne représente même pas ce que l'Amérique a fait de mieux, nous effraie surtout par son uniformité. Sans le génie de l'individualité, l'Europe ne serait plus qu'un continent parmi les autres, elle aurait cessé d'être le ferment qui soulève le monde. Elle perdrait aussi, dans l'ordre économique, tout ce qu'elle doit à sa supériorité même, c'est-à-dire une des raisons qu'elle peut avoir de survivre, au moins à peu près telle

qu'elle est. Nous ne devrions pas laisser péricliter ce génie créateur, qui naît de l'esprit, de la liberté de l'esprit et, tout au fond, de la culture désintéressée. Si, devenue conformiste, l'Europe se vendait à la masse, elle saperait à la base la civilisation dont elle vit encore. Le héros qui symbolise le mieux notre vieux continent, c'est, me semble-t-il, Prométhée : quand il dérobait le feu à Jupiter pour le donner aux hommes, peut-être offensait-il les dieux, mais il suscitait cette force secrète de notre civilisation occidentale, la révolte contre la fatalité et la soumission paresseuse, le jaillissement de l'invention technique, l'indiscipline créatrice. Ne nous laissons pas laminer entre la masse américaine et la masse asiatique; restons fidèles à l'esprit de l'hôte du Caucase, dont les racistes les plus pointilleux ne prétendront pas que ce n'était pas un aryen.

ANDRÉ SIEGFRIED

YAGOUTA AUX CAVALIERS

Au docteur Henri Mondor, qui, incliné sur les misères de l'humanité, l'aime malgré tout.

« Au nom d'Allah, l'Unique!... » Voilà ce qu'en pays d'Islam le conteur psalmodie tout d'abord, avant de désigner « les héros très célèbres » dont il va narrer les exploits. Mais moi, venu de lointaines contrées jusqu'à la communauté des Croyants, qui invoquerai-je? Qui, sinon l'âme de l'homme? Mon ouvrage, chez vingt peuples déjà, ne fut-il pas de la scruter du mieux que je pouvais, cette figure généreuse et terrible, parfaite seulement en secret, au fond du silence? Dans le présent récit — déserts et tentes, cités blanchies à la chaux et souks aux ténébreux relents, — vous la reconnaîtrez, « unique » elle aussi : j'entends, pareille à ce qu'elle est partout ailleurs. Comme ailleurs, vous la verrez luttant entre les contraintes qui la pénètrent et le libre élan de chacune de ses parcelles, prise entre le *jabar* et le *qadar*... Amours? Aventures? Crimes? Les voisins de chaque existence, ombres rapides, n'ont pas le temps de la contempler ni d'y réfléchir : il faut que vienne enfin le romancier pour peser lettre à lettre le « C'était écrit! »

Allah sait que les événements rapportés ici sont véritables! Au surplus, tous les papiers que les chrétiens impriment en Tunisie ont parlé de Yagouta la meurtrière, lors du jugement : et qui, face aux témoins, oserait affirmer le mensonge? Toutefois, bien des détails manquaient encore à cette affaire. Il

n'en avait guère été révélé plus qu'il ne tient de dattes dans le creux de la main...

***

Après avoir, dès mon enfance, pris un long contact avec la terre musulmane, je l'ai, depuis, retrouvée en maints lieux du globe : Afrique du Nord ou Égypte, Turquie, Syrie, Java. Pour ne point s'armer de mécaniques, ni prétendre aujourd'hui à la prééminence temporelle, la civilisation issue du Coran n'en demeure pas moins l'une des grandes formes selon lesquelles cristallisa l'humanité. Peut-être la plus audacieusement géométrique.

L'un des plus vifs souvenirs que j'en garde est celui de certain café du Sud tunisien. J'allais jadis chaque jour y prêter l'oreille aux récits d'un vieux conteur. L'homme, accroupi sur le bat-flanc que revêt une natte de paille, dominait l'assistance : au-dessus des têtes sondant le passé, de ses yeux aveugles, opaques comme la porcelaine. Dans sa main, le bâton d'olivier, ce compagnon d'infortune, ne tardait pas à oublier les misères de son maître. Tour à tour le gourdin frappait comme l'Épée divine, traçait dans l'air les prouesses d'Antar, dessinait la face de l'Ogre, ou, soudain immobile, s'extasiait comme Dhiab à l'apparition de la belle Ezzazia. Voilà! Et le mouvement de la barbe blanche certifiait chacune des syllabes.

Assis à mon côté, un patient ami me traduisait les phrases gutturales. Et mon regard, par moments, se coulait dans une cour voisine. Des mules s'y tenaient immobiles, avec toute la patience animale, résignées à leur forme de toujours, comme aux coups de la veille et à ceux du lendemain. Une corde les liait par le pied à un anneau de fer. Moi, de même, n'étais-je pas étroitement attaché aux lèvres du vieillard par le fil du récit? Cependant, sur le sol, les ombres s'allongeaient peu à peu, teintes d'indigo : un ciel semblait naître de chaque objet, comme la volonté même de Dieu.

Or, dans un angle de cette cour, travaillait un forgeron. Les soufflets gigantesques, en peau de chèvre, distendaient leurs joues velues : à chaque reprise d'haleine, soudain flétries de

rides frémissantes, avides. Le fer, gorgé de feu dans le brasier, émigrait enfin; ou plutôt, les tenailles qui l'emportaient restant invisibles dans l'ombre, il semblait s'envoler, resplendissant, d'un nid de flamme... Déjà — tandis que le tintement de l'enclume se mêlait aux rudes accents du narrateur — confusément, je formais le vœu de saisir un jour chaque péripétie du conte : puis d'essayer à mon tour, sur cette matière, le pouvoir du marteau.

***

... Donc, en ce qui concerne l'histoire de Yagouta, je puis affirmer l'authenticité des faits, du moins dans l'ensemble. Base solide dont je tenais à m'assurer avant de rien bâtir dans le domaine de l'Islam, clos de si sévère façon. Le présent récit, en effet, est parti de notations fort intelligemment rassemblées là-bas, sur les aveux du crime, par un témoin indigène, auquel je dus une sorte de procès-verbal. « Documentaire » presque abstrait et réduit au décours des événements, mais prompt dans les péripéties, fin dans le dialogue.

Ceci posé, avouerai-je qu'à ce schéma je ne me suis pas contenté de suspendre des bribes coraniques, des fragments de traditions, ni tels lambeaux de mœurs, d'images, de couleurs qui me hantaient : ainsi que, dans la campagne arabe, le passant noue aux branches de l'arbre votif des chiffons de laine bariolés? Les personnages du présent livre une fois animés à mes yeux, je les ai laissés maîtres, tantôt de suivre pas à pas, mot à mot, leur propre légende; tantôt de pousser vers de nouvelles vicissitudes, ou de descendre plus avant en eux-mêmes. Bref, d'oser ce qu'ils voulaient : c'est-à-dire devenir tout à fait des hommes. De ces pauvres hommes, dont, en tout lieu, les erreurs et les rêves débordent si largement les limites que d'aucuns prétendent assigner aux races.

Or çà, frères, n'est-il pas temps de commencer? « Mais auparavant — dit le conteur, — vous et moi, louons le Prophète qui sut rester sans défaut. »

I

Habib-bou-Lagdam, un riche homme des Aouiets dont les tentes se dressent à une demi-journée de Sfax, désira Yagouta-bent-Mabrouk, de la même tribu. Leurs douars étaient voisins : un cavalier est vite rendu de l'un à l'autre, fût-il, comme Habib, massif, et lourd aux reins de sa monture. Ainsi que ses sœurs aînées, Chitouia et Chemmama, la cadette était fort renommée au chant. Habib aima sa voix fraîche, ses façons simples et dociles.

Quand la petite Yagouta avait eu douze ans, sa mère sut prévoir. Un jour, elle repassa sur un tesson de cruche le couteau à découper la viande, puis, hélant sa fille :

— Viens, mon œil!

Elle la conduisit jusqu'à un gourbi en ruines, au bord du ravin, et, relevant la robe bleue, fit une incision à chaque cuisse. L'enfant dut elle-même rouler dans le sang trois raisins secs, les avaler, puis heurter de ses genoux le mur, répétant :

Je suis comme ce mur, et le fils d'autrui comme un fil.

De retour à la tente, la mère passa le doigt sous la panse d'une marmite, et frotta les plaies avec le noir de fumée : une cicatrice bleue, indélébile, perpétuerait la trace du rite et son effet. Jusqu'à ce que la formule inverse fût prononcée selon les rites, la fille était « ferrée ».

Heureusement que les charmes sont puissants! Car le père et la mère trépassent (que Dieu les juge!). Et, à présent, les trois sœurs vivent seules. Pas d'autre homme avec elles que leur frère Lardhaoui. L'œil de l'adolescent reluit, et sa lèvre est sensible comme un pétale de grenadier. Mais son cœur n'est pas d'un mâle : ne vit-il pas sous la coupe des trois femmes? D'ailleurs, que ferait-il d'autre? Il ne sait que chanter avec elles dans les mariages, et vivre aux dépens des hommes qui souhaitent s'approcher d'elles.

Habib-bou-Lagdam n'a pas seulement un large troupeau de moutons, dix chameaux, deux chevaux, un sloughi et force bœufs et vaches, mais des silos d'orge et, vers Sfax, des olivettes où longues sont les files argentées des arbres. Un

homme puissant : sa passion pour Yagouta en fait un esclave. Alors, mon zami! il couvre le galopin frère de générosités abondantes. Chemises, babouches et gâteaux : ce qu'il y a de mieux dans le village le plus proche des deux douars. Quand Lardhaoui joue aux cartes dans les boutiques de thé, s'il perd, c'est Habib qui paie.

Après maintes heures passées dans quelqu'une de ces échoppes, Lardhaoui se lève enfin pour rentrer à sa tente. Soudain, dans la vaste ombre d'Habib — assis, il paraît plus grand encore que debout, car il a les cuisses courtes — la main, ou plutôt le doigt se dresse. C'est ce geste-là qu'attendait le marchand, immobile comme l'araignée au guet. Habib ordonne :

— Où sont les paquets roses? Donne cent cinquante grammes de thé!

Le marchand s'empresse.

— Un kilo de sucre!

Puis :

— Une livre de cacahuètes!

Tout à coup l'ampleur de la stature se défait en gestes maladroits, bizarres : ainsi les démarches du chameau en rut.

— Prends! — dit-il à Lardhaoui. — Tout ça, c'est à toi.

Mais un peu d'élégance reparaît dans les manières du riche homme :

— Tu voudras bien remettre ce peu de chose à tes sœurs. Cela les distraira du moins quelques moments.

La première fois, l'adolescent a cru que le riche Habib l'aimait de façon autre que fraternelle. Voilà qui eût été profitable! Mais il a vite reconnu son erreur. Nul doute : c'est à l'une des sœurs de Lardhaoui que pense Habib. Voilà qui est mieux encore! Car, si l'homme tond les moutons, la femme sait tondre un œuf.

Désormais, Lardhaoui fait les commissions de Habib pour la tente des trois sœurs.

***

Chitouia, l'aînée, a le regard aigu, le nez pointu, les doigts recourbés, avides. Ce n'est pas en vain que son nom signifie

« née en hiver »... Comment peut-elle faire résonner une voix si noble? Les anges du Seigneur se posent où il leur est ordonné : il y a toujours, à la cime d'un être, place pour la semelle d'un messager d'Allah.

Un soir, Chitouia tisse une bande de tente. Il faut sans cesse le raccommoder, ce toit rayé que fait frémir le vent. Sans cesse, comme dans chaque vie, un morceau neuf prend en avant la place de l'ancien, et les vieux rectangles reculent comme les vieilles lunes... Donc, la tisseuse est accroupie : les cordes parallèles vibrent devant elle sur six pas de long, jusqu'à la traverse attachée à des pieux. Elle glisse chaque fil de poil de chèvre, puis, croc! croc! serre énergiquement la trame avec un crochet de fer qu'elle ramène à elle. Eh, il ne faut pas que la pluie passe à travers l'étoffe!

Le cercle de broussailles sèches qui protège la tente est ouvert en avant. L'aînée peut voir fort loin, sur la terre hantée de buissons pelés : au temps d'où part cette histoire, restait encore, dans ce district de la vaste forêt sfaxiote, toute d'argent et d'huile, mainte enclave non plantée d'oliviers. Là-bas, voyage un petit fragment blanc : qui, dès avant qu'il apparaisse gros comme un noyau de datte, s'est empli de nonchalance... Enfin Lardhaoui est devant sa sœur.

Chitouia, comme toujours, sait exactement ce qu'elle veut :

— Tu diras demain à Habib-bou-Lagdam de venir passer dans notre tente les premières heures de la nuit.

Quand, dans la boutique de thé, Habib entend le message, une joie s'élève dans son cœur : ainsi, brusque et gauche, un chamelon se met sur ses pattes. Et, sur le visage opaque, une espèce de rire remue les poils de la barbe.

Habib va chez le boucher : lourde est la quantité de viande qu'il commande! Il achète l'huile, la farine, les légumes et jusqu'aux épices. Tout cela, il le remet à Lardhaoui, afin que les sœurs préparent le repas.

Le garçon est fier d'apporter semblable aubaine à la tente. « Un client généreux », jugent les cadettes. Mais Chitouia, vieille dans le métier, sait quel sentiment rend les hommes prodigues.

De laquelle des trois sœurs s'est-il épris? D'elle-même? Sa face, à elle, est déjà ridée. Il y a d'ailleurs longtemps qu'elle

connaît Habib. De Chammama? Non : il lui manque l'œil droit, et vilaine comme il n'y a pas d'autre au monde!

— Tout de même, — marmonne-t-elle, — ce lourdaud a-t-il l'audace d'aimer notre Yagouta, fleur de beauté, dont les chants enivrent tous les jeunes gens du pays? Nous verrons. Comme on dit : « Ne coupons pas la main du voleur avant qu'il ne vole. »

A la tombée de la nuit, le couscouss s'amoncelle sur le plat de bois, entouré de pois chiches et de raisins secs. Un bol est empli de miel, un autre de beurre, et la cruche de lait aigri n'a pas été oubliée... Les plus beaux coussins sont disposés dans la tente; le meilleur tapis, étendu sur le sol, attend l'hôte. Dans l'argile du kanoun, sur les braises, brûle du benjoin. L'eau de la bouilloire frémit sur le feu. Déjà les sœurs ont sorti la théière.

Arrive enfin l'hôte, accompagné de Lardhaoui.

Habib a le teint de bronze, la face large, l'œil petit comme celui de l'éléphant. Son nez aplati descend sur deux lèvres épaisses, au poil rare. Ses dents montent les unes sur les autres : ainsi, des moutons qui se hâtent d'entrer dans l'enclos. A sa haute stature voûtée, s'attachent des membres énormes. Les savants assurent que les cimes du Moghreb ont vu passer bien des peuples. Sûrement, parmi les ancêtres de Habib, tous n'appartiennent point à la race arabe, sèche et fine tige de l'Islam.

La tente des trois sœurs est divisée en deux, comme toujours chez les Bédouins, par des couvertures suspendues et des sacs de grain. Quand Habib pénètre du côté droit, qui est celui de l'hôte, il veut saluer, invoquer la paix. Hélas! nul ne pourrait comprendre ce qu'il bégaie : comment voulez-vous que les jeunes filles ne rient point? Le riche homme en reste honteux et farouche, bien que les cadettes soient retournées de l'autre côté. De tout le repas, il ne dit plus un mot, tandis que Chitouia bavarde sans cesse. Non, elle n'arrive pas à le dérider. Il n'oserait même pas respirer un peu fort.

Chitouia change de tactique. Elle chante un *rim* et commande à ses sœurs, invisibles derrière les rideaux, de reprendre au refrain. Habib commence à se réveiller. Il se dandine

comme un ours. Il pousse par moments un grognement sourd.

Alors l'aînée invite les cadettes à venir prendre place auprès de l'hôte. Elles ne répondent, comme il sied, que par un mot de refus.

— Mais non! — déclare la maligne, — n'ayez pas honte devant Habib. N'est-il pas membre de la famille : lui, le meilleur ami de notre unique frère?...

Lardhaoui, encouragé par l'ordre que donne l'aînée, est plus bref. Qu'elles viennent sans délai, sinon la matraque est là!

Les jeunes filles obéissent. Elles s'assoient, timides, sur les coussins.

Habib n'a pas un regard pour la borgnesse. Il est tout à Yagouta : « diamant de rare grosseur », voilà ce que veut dire ce nom. Enfin, en repaître sa vue de près! Certes, il n'ose s'attarder aux prunelles, trop éclatantes : elles se défendent, de leurs cils pareils à un rang d'épées, à une panoplie de rayons. Mais longs sont les sourcils de la jeune fille, ces pistes qui fuient vers l'inconnu, et la chevelure se précipite à flots pressés, ainsi qu'une rivière en crue... Les Bédouines ne se voilent pas : toutefois, par pudeur, Yagouta tient un bout de sa robe entre les dents. L'angle d'étoffe ne masque pas la croix bleue tatouée sur les joues. Un chevron, comme une tige d'asphodèle, monte de même au milieu du front étroit et pur. Habib a la mémoire moins cultivée que n'est la terre de ses olivettes . néanmoins, des bribes de chanson lui travaillent l'esprit...

Un œil a frappé mon cœur et inquiète mon sommeil :
Noir est cet œil, qu'accompagne
Un tatouage bleu-vert, comme la baie du térébinthe.

Tous ces traits apparaissent par secousses, par battements, par coups d'aile, à la lueur tressaillante du feu. Et reluisent, allumés moins par la braise que par le désir de l'homme, les trois cercles d'argent des oreilles, le collier de corail, et l'agrafe qui, sur la cotonnade bleue, voisine avec la saillie aiguë du jeune sein. Par moments, Habib, accoudé sur un traversin, se redresse : sa main, dans l'ombre, à la dérobée, tente d'imprimer quelque élégance aux plis de son haïk, autour du cou.

Chitouia veut préparer une autre théière :

— Faut-il que nous ayons bu du thé aujourd'hui! Plus un morceau de sucre...

— Oh, — fait Habib, — Lardhaoui voudra bien aller nous en chercher.

L'hôtesse feint d'hésiter :

— Il se fait tard...

— Dormir à cette heure, comme des poules? — proteste épaissement Habib.

Il extrait de sa poche un gros portefeuille, d'où il tire un billet de banque :

— Prends. Et va vite!

Un instant, le beau Lardhaoui a ressemblé à Chammama, tant il a louché sur le portefeuille.

— Si tu m'ordonnais d'aller en enfer, je n'hésiterais pas!

Tandis que Lardhaoui prend sa matraque et sort, Chitouia :

— Mes sœurs connaissent maint autre rim. Leur permettras-tu de chanter encore, pour honorer leur nouveau frère?

— Frère de l'une et non pas de toutes, chuchote Habib à l'oreille de l'aînée.

— Que veux-tu dire?

Habib reste interloqué, perdu. Chitouia se hâte :

— Quand Habib-bou-Lagdam voudra parler à sa servante Chitouia, elle l'écoutera.

Le rim s'élève. Il faut bien que les dents de Yagouta laissent tomber le coin du voile : Habib est l'homme qui, dans la nuit d'été, voit la pleine lune sortir des palmes. La chanteuse reste assise, c'est l'usage au pays de Sfax, mais sa figure devient austère, ainsi qu'il convient à celle qui dénude sa voix. L'homme, ardemment, suit de l'âme les syllabes. Par instants même, il croit les chevaucher, les éperonner.

Lardhaoui rentre. Habib repousse la monnaie, d'un ample geste.

— Les reins du mouton sont gras, — songe Chitouia, le cœur âpre.

Puis, tout haut :

— Allons, Yagouta, donne-moi la réplique!

Les voix reprennent. Le chant semble un lac qui déborde : l'homme, vaincu, est roulé par le flot. Il gémit :

— Ah, ma chère Yagouta, encore, je te prie!

Cet étranger ose l'appeler par son nom! Les sourcils de la jeune fille s'arquent, comme le dos d'un chat en colère. Mais Chitouia lance un regard : la cadette obéit.

La nuit avance. Les jeunes filles s'excusent et vont reposer. Bientôt un ronflement s'élève : dans un coin, cet obscur tas de chiffons, c'est Lardhaoui qui dort. Au dehors, palpitent les étoiles.

Chitouia et l'hôte se trouvent maintenant tête à tête.

***

Habib tire un soupir de sa poitrine et s'incline vers l'aînée.

— Nous voilà seuls : permets que je t'ouvre mon cœur. Il y a cinq mois qu'à Bir Tabeuk j'ai vu ta sœur Yagouta et que je l'ai entendue chanter... Aujourd'hui, vivre ou mourir, voilà ce que j'attends de ta réponse!

Le riche homme prend sa tête entre les mains. Des sanglots secouent le vaste corps.

Chitouia l'assure de son amitié. Elle plaidera en sa faveur auprès de la cadette... Habib pose les lèvres sur la main de l'aînée, et jure reconnaissance.

— Fais comprendre à ta sœur qu'elle sera près de moi la plus heureuse femme de ce pays. Étoffes, bijoux : ce qu'elle voudra, elle n'aura pas à le demander deux fois. Je ne suis pas beau, je le sais : du moins, elle trouvera dans son époux le serviteur le plus humble, et qui la laissera libre.

Chitouia n'est pas tissue seulement de malice. Voilà son cœur touché, et ses calculs repeints, malgré elle, par la sympathie... Hélas, le maladroit Habib tire de sa poche le portefeuille, il en extrait un billet encore :

— Prends, chère amie, pour tes provisions, cette somme infime.

Dès lors, pour Chitouia, tout redevient simple. « Lorsqu'une mouche, dit le Prophète, tombe dans ta boisson, plonge-l'y tout entière, car une de ses ailes est principe de maladie, mais l'autre principe de guérison. » Si Habib est laid, il offre pourtant une aile d'or.

— Sois tranquille! Que je meure, si tu n'as pas Yagouta!

II

Le lendemain matin, Habib s'en vient au village. Ses talons sont plus légers que de coutume; ses bras se balancent largement; son visage, modelé au hasard comme une motte de terre, fait voir des traits apaisés, un regard clair. On dirait un guerrier, après la victoire. Un nouvel Habib a-t-il triomphé de l'ancien? Au côté de cet homme rapide, le futur beau-frère, Lardhaoui le fainéant, est bien forcé de presser le pas.

Du blé, Habib en achète un sac! De l'huile, un décalitre! Et un kilo de thé! Et vingt kilos de sucre : du sucre en pain, comme le veulent les clients fastueux! Un agneau plus gras que ceux de son troupeau bêle au marché? Bien! Voilà les quatre pattes liées, sur un signe de paupière d'Habib. Car le pauvre s'efforce des deux bras pour remuer un grain de sable, et le riche, d'un cil, soulève les montagnes.

Accroupi contre une muraille, le vieil Ali, le portefaix, somnole auprès de son âne, sauf votre respect. Le mur est ridé par l'âge, la face de l'homme crevassée par les intempéries : quand Habib approche, on dirait que le mur se lève.

— Viens charger ton âne! Et tu le mèneras à la tente des trois sœurs.

***

Les naseaux de la bête, ses oreilles de velours mité, s'arrêtent un temps, à l'ouverture de la demeure faite de tissu rayé. Puis l'âne repart : on voit s'éloigner la maigre croupe, trottinante, et, dessus, les loques d'Ali. Mais l'âne a laissé quelque chose devant la tente, sur le sol. Et ce n'est point de la crotte, Dieu soit loué!

Les trois sœurs étonnées considèrent les présents. Chacun d'eux semble rayonner au soleil, mais à chacun s'attache un dessin d'ombre.

— Grande est la bienveillance d'Habib! — fait avec embarras Chitouia qui, la première, porte la main sur cette denrée.

— Pourquoi tant de générosité? — interroge Chammama, lorsque tout a été mis en place.

La borgnesse montre un visage plat, tel un derrière de mou-

ton, qui, pendu à l'étal du boucher, n'ouvre, lui aussi, qu'un œil. Toutefois son esprit sait réfléchir.

— Ce n'est point de la générosité, — se décide Chitouia, qui tire sa voix du plus profond de la poitrine, ainsi qu'aux beaux instants de ses chants... — Habib est poussé par une passion mortelle.

Le regard de l'aînée se lève lentement vers les nobles yeux de Yagouta, qui s'est tenue à l'écart de la curée. La cadette se rappelle l'accent qu'hier l'affreux hôte donnait à son nom. Elle ne peut retenir un cri.

— Habib? Serait-ce pour moi qu'il vient?

L'aînée ne bouge pas. De même, la montagne lointaine vers laquelle avance toute une caravane : il faut que les retardataires suivent, tant pis s'ils eussent préféré un autre but! Yagouta prend peur :

— Non. Je ne l'accepterai jamais. Qu'il ne remette pas le pied dans notre tente!

— Comment! Lui, la main toujours ouverte pour donner! Vivrais-tu heureuse, avec un bellâtre, pressée par la misère?

— Oui. Plutôt la misère, que ce nez plat et ces grandes dents!

— Je vois d'ici ce qu'il te faut! Un berger qui se dandine, chaussé de sandales en peau brute, que rattachent de vieilles ficelles : il porte en sautoir une sacoche, où sonnent vingt-cinq sous.

— Pourquoi pas?

— Tais-toi, malapprise! Bon gré mal gré, tu épouseras Habib.

La jeune fille sanglote :

— Si tu veux m'imposer un mari aussi grotesque, je fuirai d'ici, ou je me tuerai!

Chitouia la saisit aux cheveux, l'abat sur le sol.

— Ne t'ai-je pas ordonné de te taire! Puisque tu veux mourir, tiens! tiens! Tu ne choisiras pas entre les genres de mort!

Chammama vient au secours de la cadette. Elle retire de la chevelure les poings de l'aînée... Et Yagouta se sauve hors de la tente.

— L'étrangler! Il me fallait étrangler cette chienne, — répète Chitouia qui frémit.

— Chère sœur, — prie Chammama, — calme-toi, la petite n'ira pas loin. Pourquoi lui avoir si brusquement appris le désir d'Habib?

— L'orgueilleuse! Comment! la fortune se lève et vient à notre pauvre tente, affamée parfois durant des journées entières : Yagouta va-t-elle la repousser? Elle rêve d'une autre sorte de mari? Ah, ah! quelque fils de notable, sans doute?

— Elle est assez belle pour en trouver un!

— Allons! Ne feins pas d'ignorer ce que tu sais. Les langues nous flattent quand il s'agit de demander nos chants pour quelque mariage. Mais la méchanceté est sur nous : les regards que nous lancent les hommes sont ceux qu'ils adressent aux femmes déshonnêtes. Aujourd'hui, un oiseau est pris au piège. Il s'agit de le plumer et de le mettre en marmite : non pas de rêver à un plus beau, qui vole encore.

Par une longue déchirure qui, en cette dernière saison, s'est ouverte au fond de la tente, Chammama voit bouger une étoffe bleue. La cadette écoute.

— Tu es notre aînée, — concède la borgnesse en élevant un peu la voix, — ce que tu connais, nous ne le saurons qu'à ton âge... Il faut ce qu'il faut, je l'avoue. La nécessité fait marcher le serpent avec le ventre. Yagouta est raisonnable, bien qu'un peu gâtée, la chère enfant.

— Je ne lui parle pas de contrainte, comme ferait un père, — poursuit Chitouia, dont le regard a suivi celui de sa sœur, — mais de son propre intérêt. Vie large et liberté : là-dessus, j'ai la promesse d'Habib. Si l'homme ne la satisfait pas, elle en trouvera d'autres! Habib est trop niais et trop épris pour jamais rien surprendre. Que faudra-t-il pour l'aveugler? Un long regard, tombé de ce visage grave que nous savons prendre en chantant. Pour le rendre sourd? Le refrain d'un rim! Cependant le front de dix bœufs ne cessera de travailler pour Yagouta et fera croître toute une moisson de bijoux, argent et or. Et, dans n'importe quel douar, quand elle passera devant les tentes, chacun de murmurer avec respect : « Voici une telle, femme d'un tel. »

— C'est dit! Je lui ferai comprendre cela...

— Pas la peine, Chammama! J'ai tout entendu et je viens.

Yagouta passe par la brèche du tissu une figure mutine où des pleurs sèchent encore. Puis la tête se retire et reste le ciel bleu, pur, aigu. Rien qu'un morceau...

La jeune fille rentre sous la tente, inclinée, mais l'attitude résolue. Quand elle relève la face, il semble à ses aînées que ses lèvres durcies ont pris plusieurs années d'âge.

— Vous êtes du même avis, que pourrais-je faire? Je consens, bien qu'à contre-cœur : vers ce mariage-là, je ne pars pas du pied droit, mais du gauche. Et j'aperçois dans l'avenir des tempêtes, nuages et foudre. Or, ce sera à moi seule de supporter!

— Dieu augmentera tes mérites, — fait l'aînée malgré elle, ainsi que l'on dit à qui souffre d'un deuil.

— N'en parlons plus, — riposte avec hauteur la cadette. — Je recevrai à bras ouverts votre aimable hôte. Quand nous nous trouverons seuls, lui et moi, en tête-à-tête, alors je réglerai les comptes. Il se jette dans la mer? Je le tirerai au fond : qu'il goûte l'eau salée!

Chitouia sourit.

— Tant que tu es avec moi, écoute mes conseils; quand tu vivras avec ton futur époux, à toi de rouler la pâte du gâteau... Néanmoins, si, un jour, tu te trouvais prise au dépourvu devant quelque péripétie, viens me voir. « Une seule main, si elle n'a pas l'aide de sa sœur jumelle, n'ouvre pas un nœud serré, quoi qu'elle fasse. » Mes ruses seront à ton service.

— Merci, ma chère, — riposte Yagouta. — Là-dessus, nul besoin de secours.

— Bon, bon! Nous n'y sommes pas encore. Mais préparons le repas : nos gaillards ne sauraient tarder.

III

Habib et Lardhaoui, sous la tente, servis par l'aînée, ont mangé chacun à sa faim. A présent, Chitouia leur apporte la table basse, garnie du service à thé. Et voici Chammama, avec un kanoun plein de braises, où la bouilloire est posée.

Chitouia, en fredonnant, jette les feuilles de thé parmi les

bulles qui déjà travaillent l'eau. Mais Habib garde le menton penché sur la poitrine : Yagouta ne se montre pas encore.

— A quoi rêves-tu donc, Habib? As-tu les fièvres?

— Nullement. Mais...

— Certaine absence te tient à cœur, n'est-ce pas?

— Peut-être. Toutefois, ô femme, Allah est le plus savant!

— Ne crains rien : tu as ma parole. Seulement, avant tout, il me faut te poser des conditions. Si tu les acceptes...

— Moi? J'accepte tout par avance. Il suffit que je puisse réaliser ton désir... Parle.

— Voici, — fait posément Chitouia. — Tu me verseras trois mille francs, le jour du contrat. Le mariage n'aura lieu que dans six mois. Tu dresseras ta tente à côté de la nôtre et habiteras là les deux premières années. Tu achèteras à la mariée quatre boucles d'oreille en or, quatre anneaux de cheville en argent, quarante pièces d'or pour faire la couronne, six bracelets d'argent et un d'or; en cas de divorce, ces bijoux lui resteront acquis. Non... ne réponds pas encore... J'ajoute : liberté pour ta femme! Tu ne seras pas jaloux. Tu ne prêteras pas l'oreille aux calomnies... Si tel est ton vouloir, tu peux inviter le notaire pour le contrat.

Habib part d'un large éclat de rire. Ses lèvres envahissent les joues, dilatant encore les ailes du nez, et toutes ses dents apparaissent, les horribles! La poitrine se trémousse, le ventre aussi!

— Est-ce tout? Pas d'autres clauses?

— Non, non! — fait Chitouia déconcertée, qui croit à quelque raillerie devant de telles prétentions. — On a été raisonnable, on n'a point voulu abuser de toi, te mettre dans le sac!

Habib rit toujours.

— Comment ne veillerais-je pas sur tes intérêts, — poursuit-elle, indécise, — puisque tu vas... peut-être... devenir membre de la famille? Parle à ton tour, ne cache pas tes objections.

— Merci infiniment, chère belle-sœur. Tu n'as rien demandé qui soit contraire à la loi. Aujourd'hui, c'est vendredi : vendredi prochain, les notaires seront ici pour établir le contrat. Excuse ce retard : je n'ai pas la somme voulue sous la main.

Chitouia pousse un soupir. Quel soulagement! La voici hors de l'étreinte de la misère!

Elle se précipite dans la moitié réservée de la tente.

— Quoi, Yagouta, te cacher dès aujourd'hui? Mais tes noces n'auront lieu que dans six mois! Viens prendre le thé avec nous! Point de honte, n'est-ce pas, Habib, lorsqu'il s'agit d'un mariage légitime?

— Bien sûr, — déclare Habib épanoui. — Il ne faut avoir honte que d'une action... honteuse, eh, eh, eh!... Or nul ici n'a volé, ni tué, que je sache!

La jeune fille apparaît, les lèvres blanches comme une morte. Un singulier sourire brille à son visage.

— Voyez, — fait Lardhaoui, — est-elle fière, ma petite sœur! C'est qu'elle va devenir dame...

— Tu peux dire ce que tu veux, cher frère. Les conditions prévues sont-elles acceptées?

— Sans doute, — s'écrie Habib. — Les conditions que tu voudras!

Yagouta baisse lentement le front.

« La vierge, pour indiquer qu'elle agrée un époux, gardera le silence », dit le Prophète.

***

Habib fait jouer les fortes serrures d'un coffre de bois peint de fleurons bleus. Voici les parchemins, les amulettes, les papiers timbrés. Il choisit un rouleau : l'acte de propriété d'une de ses quatre olivettes.

Le lendemain, il est à Sfax, et fait inscrire l'offre aux enchères publiques. Au bout de trois jours, le crieur vient le trouver :

— A douze mille cinq cents francs, — dit Habib, — tu peux conclure.

Quand il a touché la somme, il se dirige vers les souks. Les arcs des voûtes viennent à lui tour à tour, de l'extrémité de son regard, puis passent au-dessus de sa tête. De grands rais de soleil descendent obliquement... Ici l'argent brille comme des yeux qui appellent; là, des parfums flottent comme des fantômes. Plus loin, d'autres ruelles, dont le plafond est fait

de toiles flottantes et déchirées : l'azur du ciel est déguenillé comme un mendiant... Aujourd'hui, dans chaque morceau de monde, semble loger un esprit. Habib n'avait jamais connu rien de tel.

A présent, il tâte les soieries; il hésite, comme si ses doigts pouvaient l'aider à choisir entre les diverses teintes, ou entre les rayures et les fleurs. Redoute-t-il déjà ce que Yagouta pensera de ses dons?

L'argent nombreux et magnifique discourt tout haut dans la poche d'Habib : comme l'une de ces machines à parler que fabriquent les infidèles. Que dit l'argent? Il proclame que, pour rentrer au douar, Habib doit rouler en automobile ainsi qu'un « contrôlour » ou un « zénéral ». Aussi, quand l'homme arrive aux tentes, épaisse est la poussière que soulèvent les pneumatiques et furieux l'aboi des chiens!

Yagouta manie les couleurs brillantes. Légers tissus qu'elle n'a jamais vus que sur les têtes et les épaules des femmes riches!

« Bah, pourquoi m'attrister? — songe-t-elle. — Désormais, grâce à ces parures, je pourrai choisir entre tels regards qui à présent ne daignent pas se poser sur moi. Chitouia s'est montrée sage. »

Voici la jeune fille devant le futur époux :

— Dieu te récompense! Tes cadeaux m'ont fait vif plaisir. Tu verras qu'en loyer de ta bonté, je me montrerai la plus obéissante des épouses.

Chitouia s'étonne... Est-ce que la jeune sœur se mettrait à aimer Habib? Ou, plutôt, commence-t-elle à le tromper? « Embrasse le chien sur la bouche, jusqu'à ce que tu aies obtenu ce que tu veux. »

Quant à Habib, il est ébloui par les paroles, comme tantôt par les dorures des orfèvres. Arrivera-t-il à se tirer d'un compliment? Les mots lui échappent, il frémit, il vibre des pieds à la tête.

Yagouta sourit et tourne le dos.

« Pas trop n'en faut avec un tel monstre, — se dit-elle. — Quand je lui accorde un plaisir, il m'en doit mille : tel est désormais notre compte. »

***

La veille de la signature, Habib arrive chez sa fiancée, un bel agneau sous le bras.

— Pourquoi cet agneau? — blâme Chitouia. — C'est du gaspillage.

— Il n'est ni pour toi, ni pour moi. N'oublie pas que c'est demain le déjeuner des notaires, qui vont écrire notre acte de bonheur. J'irai demain à Sfax les chercher tous deux. Ils viendront en automobile : que tout soit prêt à midi sans faute! Temps perdu, c'est argent perdu.

— Tout sera en ordre, — répond Chitouia, surprise par le ton bref et l'économie du riche homme.

Yagouta, elle aussi, arrive et sourit. Oh, plus le sourire froncé du premier accueil! Ses sourcils égaux sont les arcs de deux lettres *noun* posées sur la même ligne.

— Alors, en amenant les notaires, n'apporteras-tu rien pour me porter chance?

— Mais si! Mais si! Tu n'as qu'à parler.

— Oh, cette fois, je ne demande pas grand'chose. Seulement trois bagues d'or.

Le lendemain, voici Habib, avec les trois bagues et les deux notaires. Long est le repas, jusqu'à ce que les hôtes rassasiés rotent de contentement. Puis bien rapide la signature... Mais en tout pays ainsi va la Loi, que chacun veuille respecter!

IV

« Louange à Allah, s'exhalant de tout ce qui est au ciel et sur terre! Car il construisit ciel et terre avec précision, et sait ce que l'un et l'autre renferment. De même, t'ayant façonné, Il sait ce que tu cèles comme ce que tu laisses voir : Lui, Suprême Connaisseur de chaque poitrine! »

Ainsi parle le Livre. Pourquoi donc — du moins en ce qui concerne Habib — ne dirais-je pas tout?

Le jour même où, chez Lagdam-bou-Salah, naquit le second fils, la plus belle vache du troupeau mourut. Le lendemain, un kanoun renversé mit le feu à la tente. Puis, les moutons

de Lagdam ayant pâturé certaines broussailles — tout à coup devenues chrétiennes, Allah sait pourquoi! — il fallut payer une lourde amende. Le père consulta un astrologue. Celui-ci ordonna, pour dépister les mauvais génies arrivés avec l'enfant, de changer le nom de celui-ci : il s'appela désormais, non plus Othman, mais Habib. Ce qui, au surplus, le plaçait sous la protection d'autres signes celestes... Vaine tentative! De saison en saison, les calamités continuaient à fondre sur Lagdam.

Une nuit, la mère éveilla brusquement l'enfant : « Frappes-tu des cornes ou du pied? » Comme le petit Habib, en pleurant, gigotait de tout son pouvoir, elle sut de quelle espèce était le démon qui le possédait. Une double croix fut tatouée au mollet du garçon :

Le sang a coulé.

Le malheur est passé...

Alors les affaires de la famille se reprirent à prospérer. Mais Lagdam ne pardonnait à son fils ni la perte de la vache, ni l'amende, ni sa propre laideur paternelle qu'il retrouvait en lui, plus agressive encore.

Quand Habib atteignit treize ans, son père, afin de ne plus le voir, l'envoya dans la montagne paître des troupeaux. Pour le vrai musulman, nulle richesse plus noble que les dos de laine épars sur les pentes.

Un jour, le jeune Habib, qui, chez les siens, n'avait jamais connu d'amitié, se choisit une belle brebis blanche. Et, désormais, il l'eut à côté de lui. Habib lui épargnait le couteau; il ressentit grand chagrin quand, s'étant brisé les pattes dans un ravin, la brebis mourut.

Là-dessus, le fils aîné de Lagdam vint à trépasser. Habib dès lors était le plus âgé : il ne quitta plus ses parents, travaillant aux olivettes en leur compagnie.

Cependant, bien que le devoir du croyant soit de prendre femme et de procréer, Habib retardait sans cesse le temps de se marier. Sa mère se désolait. Un charme avait-il ôté à son fils le pouvoir mâle? Quand Habib s'était baigné au Hammam de Sfax, quelque malveillant avait-il soudain, tandis que le jeune homme ouvrait la bouche pour parler, serré le nœud d'une ficelle, ou fermé un couteau? En vain

une vieille écrivit-elle le nom d'Habib-bou-Lagdam sur un os de poule, en prononçant la formule secrète. En vain, le carré magique ayant été tracé sur un plat, puis dissous dans de l'eau, Habib avala-t-il une gorgée de liquide et fut-il aspergé avec le reste. Ni Abrich, Terich et Hich, ni les serviteurs de ces Trois Noms ne dénouèrent le maléfice.

Habib, devenu chef de la famille par la mort de ses parents, avait enfin vu et entendu Yagouta dans une fête de mariage. Alors, la compagne de l'homme lui apparut soudain dans sa gloire : plus puissante que celles du chameau ou du lion, plus lumineuse qu'un Génie descendu des cieux.

LUC DURTAIN

(*A suivre.*)

L'ENLÈVEMENT D'UN DIPLOMATE

Un agent diplomatique, accrédité auprès d'une puissance neutre, a-t-il le droit de profiter de sa situation privilégiée pour entretenir des relations avec les sujets rebelles d'un pays en *guerre avec le sien*?

L'Angleterre, au début du siècle dernier, avait résolu cette question depuis longtemps, dans la pratique et par l'affirmative. Plusieurs de ses représentants officiels auprès de différentes cours, spécialement celles de petites principautés allemandes, dirigeaient de véritables services d'espionnage, pour ne pas dire plus. A Paris, on le savait, on s'indignait de voir des diplomates s'écarter des règles admises dans les rapports entre nations, mais on restait désarmé contre ces machinations à peine dissimulées.

Vers la fin du Consulat, un événement permit au gouvernement français de démasquer les pratiques de ses adversaires.

Dès le mois de mai 1803, quand l'Angleterre rompit la paix signée l'année précédente à Amiens, elle reprit avec ardeur ses intrigues contre le Premier Consul, à peine suspendues pendant la courte accalmie dont venaient de jouir les deux pays. De nouveau, elle encouragea les conspirateurs du dedans et du dehors, soudoya des émissaires, renforça l'espionnage pratiqué en France depuis des années. Ses rapports redevinrent plus actifs avec les ennemis de Bonaparte, ennemis de droite ou de gauche, royalistes ou jacobins : comme auparavant, sans provoquer ouvertement à son assassinat, elle admit parfaitement dans ses combinaisons l'éventualité de sa disparition.

Aussi, le gouverneur de Guernesey, sir Doyle, ouvrit-il facilement sa porte à un individu qui se présenta chez lui, en prétendant avoir « un moyen infaillible de renverser Bonaparte », des prisons duquel, disait-il, il venait de s'échapper.

Ce personnage se nommait Méhée de Latouche. Pour la circonstance, il n'avait gardé que la seconde partie de son nom, en lui adjoignant le titre de « chevalier ». Agé d'une quarantaine d'années, il était le fils d'un médecin de Meaux. Après une jeunesse orageuse, au bout de plusieurs années passées en Pologne et en Russie comme agent secret de la France, il avait regagné Paris peu avant la chute de l'ancien régime, et, dès son retour, s'était découvert un cœur d'ardent révolutionnaire. Aussi, promu, lors du 10 août 1792, greffier de la commune insurrectionnelle, il avait, à ce titre, quelques jours après, au début des massacres de septembre, signé l'ordre que Maillard et ses futurs tape-dur exécutèrent à l'Abbaye. A cette époque, il avait amputé son nom de sa partie nobiliaire et signait « Méhée » tout court ou « Méhée fils », en attendant de bientôt se servir, pour les pamphlets qu'il allait répandre, de l'anagramme « Felhémésie ». Sans jouer un rôle important, il toucha alors un peu à tout. Tour à tour, a dit de lui M. Lenôtre, « viveur, policier, prolétaire, administrateur, bohème, mari et père, guerrier, journaliste, propriétaire », il reçut finalement, d'un bref séjour forcé dans la prison du Temple, l'auréole de la persécution, avant d'être déporté à l'île d'Oléron, d'où il devait s'évader au bout de quatorze mois.

Pour s'offrir aux Anglais, il se prétendit en possession de secrets très importants, sans dévoiler au juste lesquels. Ce qui rendait cette affirmation plausible, c'étaient les pièces officielles, soustraites par lui dans les différentes administrations par lesquelles il avait passé et dont, au cours de la conversation, il laissait négligemment apercevoir quelques lignes. Sir Doyle ne crut pas devoir garder pour lui un homme si considérable. Il le lesta d'un peu d'argent, ce qui n'était pas inutile, et l'expédia à Londres.

Là, tout d'abord, Méhée rechercha la société de quelques émigrés. Beau parleur, plein d'aplomb, dénué de scrupules, se présentant bien, avec de bonnes façons et de l'esprit, il

avait fréquenté beaucoup de monde et connaissait quantité d'histoires et d'intrigues. Loin de nier son emploi dans différents postes, il se vantait d'avoir souvent profité de sa situation pour sauver des royalistes, parfois même à leur insu, ce qui ne l'empêchait pas, confessait-il tout bas, d'avoir conservé des relations avec d'anciens révolutionnaires. Finalement, il avouait être à la tête d'un mystérieux comité de jacobins résolus à renverser le gouvernement établi en France. C'était dans l'est surtout, sur les rives du Rhin, qu'il avait ses accointances, spécialement avec un général « très républicain », dont il se gardait bien de révéler le nom.

Les émigrés de l'entourage du comte d'Artois, d'une incurable crédulité, se laissèrent allécher par ces confidences. Toujours perdus par leurs utopies, ils s'imaginèrent pouvoir utiliser à leur profit ce comité, qui tirerait les marrons du feu et déblayerait le terrain sur lequel s'édifierait le trône du Roi. Ils appuyèrent donc chaudement le chevalier de Latouche auprès du gouvernement anglais, déjà prévenu par sir Doyle. D'un accord unanime, on reconnut que, surtout au moment où les hostilités reprenaient avec la France, on ne pouvait laisser sans emploi un auxiliaire de cette valeur. Bien pourvu d'argent et de références, on l'expédia sur le continent, à Munich, à sir Francis Drake, ministre d'Angleterre auprès de l'électeur de Bavière.

Drake avait d'un diplomate surtout le titre et les apparences. En réalité — et c'étaient là ses vraies fonctions — il dirigeait un vaste service d'espionnage, dont les ramifications s'étendaient sur une partie de l'Europe, avec la lutte contre la France comme objectif principal. Il accueillit favorablement ce nouvel agent, muni de chaudes recommandations.

Bientôt, une véritable intimité s'établit entre eux, au point que Drake, en toute confiance, reçut le chevalier de Latouche dans son cabinet secret. Là, comme l'expliqua le diplomate avec une déconcertante indiscrétion, se concentraient les lettres, les rapports, les plans, les renseignements envoyés par les émissaires répandus en Allemagne, en France, en d'autres pays encore. Trois armoires contenaient ces précieux papiers. Blindées de plaques de fer, au point, disait-il en souriant, qu'il faudrait « employer le canon pour prendre connais-

sance de ces dossiers », elles avaient naturellement des serrures spéciales : la clef de la première se déposait dans la seconde, celle de la seconde dans la troisième, et celle enfin de cette dernière était glissée dans un coffret à secret, que Drake ouvrait à l'aide d'une minuscule breloque toujours attachée à sa chaîne de montre. Bien entendu, en sortant il fermait la porte de ce bureau, où nul ne pénétrait sans lui.

Les mystérieuses armoires s'ouvrirent devant Méhée, sans qu'il lui fût possible de prendre connaissance de leur contenu. Le renseignement cependant n'était pas dénué d'intérêt. Si Méhée n'avait pu feuilleter les dossiers, il avait acquis la certitude de leur existence, avec la preuve irréfutable du rôle joué par le diplomate. Toujours à l'affût de ce qui pourrait lui procurer quelque argent, il comprit qu'il y avait là une mine à exploiter, deux mines même en s'y prenant adroitement.

Déjà, avant de quitter Husum, en Slesvig, où il avait débarqué le 28 septembre 1803, il avait avisé le gouvernement français qu'il aurait prochainement une communication intéressante à lui adresser et qu'on devait, pour lui faciliter son voyage, lui envoyer un passeport à Munich. Dans cette dernière ville, une fois bien assuré des véritables occupations de Drake, il en prévint secrètement Otto, notre ministre en Bavière, et se disposa à venir en France recueillir les bénéfices qu'il escomptait de sa découverte, avec la pensée bien arrêtée que les subsides de l'Angleterre ne l'empêcheraient aucunement de toucher ceux de la France.

Loin de soupçonner ce double jeu, si classique cependant, Drake, mis au courant du voyage projeté, fut ébloui par les magnifiques perspectives qu'ouvraient à ses yeux l'existence du fameux comité, à la tête duquel se prétendait le chevalier de Latouche, et l'intervention du général « très républicain » appelé, le moment venu, à prendre la tête de l'insurrection. Il échafauda tout un plan et, avant son départ, remit à son nouvel agent des instructions écrites sur les renseignements à lui fournir une fois à Paris. Ils convinrent de la façon de correspondre, sans avoir les indiscrétions à redouter, des noms de convention à employer, des adresses où envoyer les lettres. Drake révéla le secret d'une encre sympathique grâce

à laquelle on inscrivait entre les lignes ce que seul lisait le correspondant averti. Il remit enfin à Méhée un passeport antidaté pour traverser l'Allemagne, remplit congrûment son escarcelle toujours vide et l'adressa à son correspondant à Offenbourg, tout près du Rhin, M. de Mussey, émigré, qui lui indiquerait la manière de pénétrer en France.

Effectivement, avant de se présenter à Strasbourg, où il avait secrètement fait prévenir le préfet de sa prochaine arrivée, notre homme s'arrêta, le 22 octobre 1803, à Offenbourg. M. de Mussey, persuadé qu'il avait affaire à un agent aussi dévoué aux Anglais qu'il l'était lui-même, se montra d'une incroyable prolixité. En une seule séance, raconta plus tard Méhée, il lui communiqua tout ce qu'il savait! Il lui indiqua la manière de se procurer un passeport pour quinze francs, lui désigna l'auberge de Strasbourg dans laquelle il serait reçu sans difficulté, lui confia les noms des principaux royalistes arrivés depuis peu à Offenbourg, l'endroit où s'imprimaient les libelles contre Bonaparte, le nombre des émigrés retirés à Fribourg, le nom de l'agent anglais à Bâle, et bien d'autres secrets, après quoi il lui recommanda « la prudence et la discrétion ».

Comme on s'en doute, Méhée fut fort bien reçu à Paris quand il s'y présenta avec cette abondante récolte de renseignements. Le Premier Consul, mis au courant, prescrivit immédiatement d'envoyer à Munich un agent secret qui tiendrait note de tous les Français en séjour ou de passage dans cette ville. Cette mission fut d'abord confiée à un ancien émigré, nommé Briq, qui devait se rendre en Bavière sous prétexte d'établir un commerce de petits objets de France, ce qui lui permettrait de se créer des relations. « Vous aurez soin, lui disait-on dans ses instructions, de ne vendre qu'à des juifs. Ces hommes, qui, surtout en Allemagne, pénètrent partout, voient et circulent beaucoup et qu'on peut toujours acheter, sont pour vous très utiles à connaître. » On lui recommandait aussi de faire des connaissances dans le bureau de poste et surtout — ce qui était le but principal — de savoir ce qui se passait dans l'entourage de Drake.

Briq ne rendit pas les services qu'on attendait de lui. A la fin de 1803, il n'avait encore envoyé aucun renseignement.

Aussi, le cassa-t-on aux gages et le remplaça-t-on par un autre émissaire, Wambert, qui remplit un peu moins mal sa mission.

Mais, sans attendre les rapports de ces agents, le gouvernement français monta une intrigue dans le genre de celle par laquelle, quelques années plus tard, Perlet devait mystifier Fauche-Borel, les royalistes et le gouvernement anglais. D'accord avec Bonaparte lui-même, qui approuva le procédé, dans l'espoir de démasquer les agents de l'Angleterre, Méhée entama avec Drake une correspondance, qui se prolongea pendant environ quatre mois. Redevenu le chevalier de Latouche, il écrivit ainsi une vingtaine de lettres. Tout en lui adressant les faux rapports qu'on lui dictait, il essayait d'arracher à Drake quelques confidences sur les agents royalistes, sur leurs gîtes, sur leurs banquiers et, d'une façon plus générale, sur les menées anglaises en France. Drake, si confiant lors du passage de Méhée à Munich, se montrait malheureusement par écrit d'une excessive discrétion, éludait les questions, feignait de n'avoir que Latouche comme correspondant. Les passages présentant plus d'intérêt étaient écrits avec une encre sympathique, que le temps a fortement altérée, comme on peut s'en convaincre en prenant connaissance de ces lettres dans les archives du Ministère des Affaires étrangères.

En revanche, ce qui était très clair aux yeux de Méhée, c'étaient les sommes envoyées par Drake pour ses propres appointements et pour le comité fantôme.

Cependant, en février 1804, devant la déconcertante prudence de Drake, on résolut de tenter une nouvelle démarche auprès de lui. L'adjudant-major Rosey, du 9e de ligne, consentit à jouer le rôle d'aide de camp de ce général « très républicain », qui était prêt à agir avec le comité jacobin et à soulever différentes garnisons de l'Est. Copieusement documenté par Méhée, Rosey se présenta, le 4 mars 1804, à Drake, lui exposa tout un plan d'insurrection et revint avec une première somme de dix mille francs, destinée au comité. Le 18 mars, Rosey retourna auprès de Drake, qui, cette fois lui remit près de quinze mille livres en or et l'envoya à Stuttgart, à Spencer Smith, récemment arrivé en Wurtemberg soi-disant comme agent diplomatique et chargé, en réalité, de seconder

Drake dans son service d'espionnage. Le voyage fut fructueux pour Rosey, qui, finalement, rentra à Strasbourg, le 31 mars, rapportant 128 426 livres, soit en or soit en lettres de change que l'on s'empressa de toucher. C'étaient des fonds destinés au général « très républicain ». Le préfet de Strasbourg proposa de les employer à l'armement de la flottille que l'on équipait sur le Rhin.

Pendant que Rosey causait avec Spencer Smith, on annonça un émigré français, Leinhard, qui était réellement à la solde de l'Angleterre, mais que le ministre anglais prit d'abord pour un espion de Bonaparte. Rosey conseilla la prudence à son interlocuteur. « Je suis persuadé, eut-il l'aplomb de lui dire, que l'on vous enverra des agents dont vous ne vous méfierez pas. — Oh! répondit Smith, je suis sur mes gardes et je les attends de pied ferme. »

***

Bonaparte estima que la comédie avait assez duré. On était d'ailleurs en plein drame. Le 15 mars 1804, le duc d'Enghien avait été enlevé à Ettenheim et, six jours après, il tombait dans les fossés de Vincennes. De son côté, Georges Cadoudal venait d'être arrêté. Son procès allait commencer, dans lequel seraient englobés Moreau, Pichegru, beaucoup d'autres.

Indigné de voir des représentants de l'Angleterre se parer de la dignité de diplomates pour diriger, en réalité, un service d'espionnage, fomenter des conspirations en France, soudoyer des émissaires, soulever chez nous des dissensions intestines, provoquer des fanatiques qui risquaient d'aller jusqu'à l'assassinat, Bonaparte résolut d'infliger une leçon à ses implacables ennemis. Sur son ordre, l'intrigue menée par Méhée fut dévoilée. Le *Moniteur* amorça l'affaire. Le Grand Juge, chargé de diriger la police depuis la disgrâce momentanée de Fouché et la suppression de son ministère, dressa deux rapports circonstanciés. Le Sénat en fut saisi, la correspondance échangée fut publiée et adressée à tous nos agents à l'étranger, pour qu'ils puissent en aviser les gouvernements auprès desquels ils étaient accrédités. Par une grande publicité, on espérait discréditer ces soi-disant diplomates, « indigne-

gnement travestis en ministres de complots, d'embauchage et de corruption ».

Quand notre représentant à Munich reçut cette correspondance de Drake, il s'empressa de la faire traduire et de la mettre en vente : en quatre heures, huit cents exemplaires furent enlevés. « Jamais, écrivait-il, le public n'a montré plus de curiosité. » En même temps, il demanda l'expulsion de Drake et la saisie de ses papiers au gouvernement bavarois, qui objecta le droit des gens et refusa cette mesure, tout en déclarant qu'il n'aurait plus désormais aucune communication avec lui et qu'on ne le recevrait plus à la cour.

Immédiatement, du reste, Drake, qui redoutait un sort semblable à celui du duc d'Enghien, s'empressa de demander ses passeports et disparut. On le retrouva dans le Haut-Palatinat, caché dans un hospice dépendant du collège écossais de Ratisbonne. Finalement, il fut rappelé en Angleterre.

De son côté, Spencer Smith, prévenu par Drake, ne se montra pas plus rassuré. Sous le prétexte d'une maladie de sa femme, il s'éclipsa avec ses papiers et se réfugia en Autriche, à Salzbourg d'abord, puis à Innsbruck, où le ministre électoral de Wurtemberg lui signifia qu'il serait désormais impossible d'entretenir avec lui des relations diplomatiques.

Le coup était sévère pour le prestige de l'Angleterre. Aussi Hawkesbury, ministre des Affaires étrangères de ce pays, éleva-t-il une protestation contre les accusations formulées par la France et tenta-t-il, par une note envoyée le 30 avril 1804, de réfuter ce qu'il appelait des calomnies, de justifier la conduite de ses agents. Si un diplomate, disait-il, accrédité auprès d'une nation étrangère, est tenu de s'abstenir de rapports avec les mécontents de ce pays et de tout acte nuisible à ses intérêts, il est affranchi de ces règles en ce qui concerne les peuples en guerre avec le sien. La France, du reste, n'a-t-elle pas soutenu les Irlandais rebelles? Est-elle bien qualifiée pour se réclamer du droit des gens, elle qui ne craint pas de le violer, comme l'a prouvé l'enlèvement du duc d'Enghien?

Sur le moment, le Premier Consul ne riposta pas. Il avait alors d'autres occupations : le 18 mai, l'Empire était proclamé et il fallait organiser le nouveau pouvoir.

Quelques mois plus tard, la chose lui revenait en mémoire. Le 7 octobre 1804, il écrivait à Fouché, redevenu ministre de la Police :

« Immédiatement après l'affaire de Drake, lord Hawkesbury eut l'imbécillité de faire une circulaire pour justifier, auprès des cabinets d'Europe, la conduite de ce ministre. Pour faire ressortir davantage le ridicule et l'atrocité des principes qu'il avançait, mon intention était d'envoyer aux mêmes cabinets la circulaire avec une réponse. *J'ai mieux pensé depuis...* »

Ce qu'il avait pensé lui avait été inspiré par ce qui se passait à Hambourg.

Depuis la disparition de Drake, de Spencer Smith, de quelques autres agents, comme Wickham, cette ville était devenue le véritable foyer de l'espionnage anglais. Admirablement située aux confins de l'Allemagne, au fond de son estuaire, elle présentait l'immense avantage d'être une ville libre, de ne relever que d'elle-même, en sorte que sa faiblesse assurait sa sécurité en la plaçant sous la protection de ses voisins. Aussi son port, déjà fort important, servait-il pour l'échange le plus fréquent des relations commerciales ou autres avec l'Angleterre. Émigrés, royalistes, exilés, espions, agents secrets français, anglais, russes, allemands ou suédois, émissaires de partout, tous le prenaient pour leur base d'opérations, allant, venant, se donnant rendez-vous, prêts à s'embarquer sur un des navires sans cesse en partance, à circuler à travers l'Europe ou, en cas d'alerte, à franchir la demi-lieue qui séparait Hambourg d'Altona, la première ville danoise. Dans ce vaste pandemonium le ministre anglais avait toute facilité pour jeter ses filets et recruter le personnel de son service des renseignements. Il ne s'en privait pas! Le gouvernement français le savait, averti par ses propres espions mais paralysé par la neutralité du territoire. De ce point de vue, le rôle de notre représentant, Reinhart, se bornait à surveiller son collègue anglais.

Ce collègue se nommait le chevalier George Rumbold. Atteignant la quarantaine, d'une taille élevée, bien planté, les cheveux bruns, les yeux grisâtres, les lèvres épaisses, le visage plein, il avait dans la physionomie une particularité : c'était son nez, court, mince du haut, gros du bas, très

caractéristique. Distingué dans ses manières, portant beau, aimable dans ses rapports, intelligent du reste, bon père de famille, il remplissait ses fonctions par devoir plutôt que par goût, avec l'idée d'assurer l'existence de sa femme et l'avenir de ses enfants. Son mérite était d'autant plus grand que son moral ne répondait pas à ce physique vigoureux. Très pusillanime, lâche même, ce qui est rare chez un Anglais, il vivait dans des transes permanentes. Depuis quelques mois surtout, l'inquiétude le dévorait. L'enlèvement du duc d'Enghien, les mésaventures de Drake et de Smith l'affolèrent. Très pénétré de sa haute importance, il tremblait pour sa précieuse personne. Officiellement, il demanda au Sénat de Hambourg de protéger les sujets britanniques. Le Sénat prodigua les bonnes paroles, répondit que personne dans la ville ne courait le moindre danger. Rumbold dut se contenter de cette affirmation, sans en être pour cela le moins du monde rassuré.

L'idée qu'avait eue l'Empereur était bien simple : puisque ses ennemis s'obstinaient à le braver, au lieu de discuter avec eux, il leur infligerait une leçon de choses, dont le double avantage serait de dévoiler complètement leurs intrigues et de prouver que sa main était assez puissante pour saisir ses adversaires partout où ils s'abriteraient. Par là, en outre, fidèle à sa règle de conduite, il montrerait à l'Europe combien lui importait peu le tolle général provoqué par l'affaire du duc d'Enghien : en pareille circonstance, il était prêt à recommencer.

Bernadotte, commandant en chef de notre armée stationnée en Hanovre, reçut donc l'ordre d'enlever Rumbold et de l'envoyer en France. Il fallait agir avec discrétion et rapidité, sans provoquer de complications par une occupation militaire de Hambourg, sans laisser au diplomate, par une alerte, le temps de détruire ses papiers, auxquels on tenait autant qu'à sa personne.

L'embarras du maréchal fut grand. L'opération, en effet, ne pouvait s'exécuter que de nuit. Or, la nuit, la ville dormait tranquille derrière la barrière infranchissable de ses murailles, sur lesquelles veillaient des sentinelles. Depuis sept heures du soir jusqu'au lendemain matin à six heures, toutes les portes de la cité étaient fermées, les clefs déposées au palais

sénatorial, et il fallait un ordre écrit du Sénat pour ouvrir une poterne. Une grosse chaîne barrait le port, des ponts-levis protégeaient les moindres issues, des patrouilles circulaient sans interruption. Impossible de pénétrer dans cette forteresse sans provoquer l'alarme.

L'adjudant commandant Maison accepta néanmoins de se charger de ce coup de main. Quoique mal remis encore d'une blessure, il se rendit immédiatement à Hambourg pour y procéder à une enquête préliminaire, rendue très délicate par la présence de nombreux espions anglais. Bientôt cependant, il apprit que Rumbold ne venait dans la ville que deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, jours du courrier d'Angleterre. Pendant le reste du temps, il habitait une maison de campagne, à une lieue environ de la rivière, dans le hameau de Grindel. L'opération dès lors devenait possible.

Maison s'aboucha avec le général Frère, qui commandait nos troupes cantonnées à Harbourg, presque en face de Hambourg, sur la rive gauche de l'Elbe. Ensemble ils reconnurent le terrain, examinèrent l'habitation de Rumbold, prirent toutes leurs dispositions et fixèrent la soirée du mercredi, 24 octobre, pour l'exécution de leur projet.

Ce jour-là, on s'assure d'abord que Rumbold est à Grindel. Vers quatre heures du soir, sous un prétexte plausible, un jeune homme, parlant parfaitement bien l'allemand, se présente chez le ministre anglais, sans éveiller le moindre soupçon. C'est le beau-frère même de Maison : on peut avoir confiance dans le renseignement qu'il rapporte. Certain de ne pas faire buisson creux, on attend la nuit. Dans la soirée, Maison a reçu un ancien officier, nommé Steck, envoyé par Bernadotte, homme d'exécution, qui a déjà procédé, il y a quelques mois, à l'arrestation d'un courrier de Spencer Smith, dont on désirait saisir la correspondance. Il pourra être d'un grand secours. Ensemble ils vont attendre, sur le bord de la rivière, les soldats qui doivent venir du Hanovre.

Vers minuit, plusieurs barques traversent l'Elbe, en grand silence, et déposent à Lamburgerberg, entre Hambourg et Altona, une troupe d'une centaine d'hommes, sous le commandement du général Frère lui-même. Maison a eu soin de faire venir d'Altona deux voitures. Il monte dedans avec Steck et

les douze premiers hommes qui ont débarqué. Il prend les devants. Le général Frère achèvera de mettre à terre son monde, qu'il amènera ensuite à pied. Rumbold, en effet, peut avoir des espions et il faut éviter qu'il ne soit prévenu.

Les voitures partent au grand trot, sur la route qui longe extérieurement les murailles de Hambourg. Les soldats cachent leurs armes dans le fond et se dissimulent eux-mêmes du mieux qu'ils peuvent, pour éviter l'attention des sentinelles. On arrive ainsi sans encombre à Grindel. Le village est plongé dans l'obscurité. Aucun bruit. Les soldats mettent pied à terre et se dirigent tout doucement vers l'habitation de Rumbold. Par signes, Maison les répartit tout autour. Ils se tiennent près des portes, se cachent sous les fenêtres, s'effacent contre les murs. Immobiles, ils attendent le détachement du général Frère. Dès que son approche est signalée, Steck frappe à la porte principale. Aucune réponse. Il frappe de nouveau. Une fenêtre s'entr'ouvre. Une voix demande ce qu'on désire.

— C'est un courrier très pressé de Tönning, — dit Steck.

— Donnez les dépêches par cette fenêtre, — répond la voix.

Et une main apparaît à travers les barreaux.

Le stratagème a manqué. Sur un geste de Maison, les soldats saisissent une poutre dont ils ont eu soin de se munir. D'un seul coup ils enfoncent la porte. Vite, on allume un flambeau. On se précipite dans l'intérieur. La porte de la chambre de Rumbold vole en éclats. Le diplomate apparaît, debout près de son lit, les yeux hagards, terrorisé. Très poliment, Maison lui expose qu'il est chargé de l'arrêter.

— Vous venez pour me fusiller! — s'écrie Rumbold.

Maison s'efforce vainement de le rassurer. Il l'invite à se vêtir, chose à laquelle, dans son trouble, le malheureux ne songe pas. Pendant ce temps, on perquisitionne rapidement dans les différentes pièces. Les meubles sont ouverts, les tiroirs vidés. Tous les papiers sont saisis, empaquetés pêle-mêle, ficelés, ce qui achève de démonter Rumbold.

Tout en s'habillant, le ministre demande l'autorisation d'emmener avec lui son domestique, nommé Fraser. On la lui accorde sans peine, mais qu'il se presse!... Enfin le voilà prêt. Maison donne l'ordre à la petite troupe d'encadrer

les deux prisonniers et l'on se met en route pour regagner l'Elbe.

Il est quatre heures du matin quand on atteint le rivage. La marée, à ce moment, est contraire. Il faut attendre près de deux heures pour s'embarquer. Avant l'ouverture des portes de la ville, cependant, toutes les barques traversent la rivière. On gagne Harbourg, où le prisonnier est désormais en sûreté.

***

Quelques jours plus tard, Rumbold arrivait à Paris. On le conduisit immédiatement au Temple. Devant ces sombres tours, ses angoisses redoublèrent. Encore sous le coup des récits sur le drame de Vincennes, il fut persuadé que sa dernière heure avait sonné. Quand on l'amena au pied de l'escalier de bois qui conduisait aux étages supérieurs de la petite tour, il se crut tout à fait perdu. S'imaginait-il qu'on le conduisait sur une chausse-trape pour le précipiter dans quelque oubliette? C'est probable. Il se récria, en effet, et demanda un quart d'heure pour écrire à sa famille. Un gardien passa devant lui. Il le suivit. Arrivé dans sa chambre, il supplia que, lorsque son sort serait décidé, « on lui laissât quelques instants pour remplir ses devoirs de famille et de religion ».

Il avait dû lire de bien terribles histoires sur le sort des prisonniers d'État pour avoir une opinion aussi détestable sur ce qui se passait dans les geôles de l'Empire! Le lendemain matin, en effet, ses terreurs n'étaient en rien calmées. Très surpris de se trouver encore en vie, se demandant par quel moyen on se débarrasserait de lui — car il ne mettait pas en doute que l'Empereur n'eût juré sa mort — quand on lui apporta son déjeuner, il comprit que l'on avait décidément choisi le poison pour en finir avec lui. Mais on avait compté sans sa diplomatie! Il invita le concierge à partager son repas. Celui-ci, qui sortait de table, déclina cet honneur. Plus de doute : les mets étaient empoisonnés! Il refusa obstinément d'y toucher. Comme il ne fallait pas cependant mourir de faim pour éviter un autre genre de mort, il demanda des œufs frais, qu'on s'empressa de lui donner.

Son idée fixe, conforme à une opinion très accréditée alors, était que Pichegru avait été étranglé dans son cachot. Puisqu'on ne l'avait pas fusillé lui-même et qu'on n'avait pas réussi à l'empoisonner, un sort pareil à celui du général l'attendait certainement. Il ne put s'empêcher d'en parler aux geôliers. Ceux-ci, pour le bon renom de leur prison, essayèrent de lui démontrer sur place l'absurdité de cette accusation. Le raisonnement par lequel ils lui prouvèrent qu'avec sa force herculéenne Pichegru n'aurait pu être étranglé sans une lutte terrible, dont le bruit serait parvenu au cachot de Georges, éloigné de quinze pieds au plus, produisit sur lui une certaine impression. A partir de ce moment, il se montra plus calme.

Pendant ce temps, la police se hâtait de dépouiller l'énorme amas de papiers saisis au moment de l'arrestation. A côté d'une correspondance aussi officielle qu'insignifiante, comme il doit en exister dans tous les tiroirs de diplomates, on trouva une quantité considérable de lettres qui prouvaient, d'une façon indiscutable, les relations de Rumbold avec une nuée d'agents, espions de métier et surtout royalistes émigrés. Des listes très étendues contenaient les noms des Français et des étrangers — spécialement des Français — à qui pouvait s'adresser l'Angleterre. Les lettres qui accompagnaient ces listes, les rapports des agents, les communications des émigrés, les renseignements de toute sorte envoyés de France ou d'ailleurs, tout prouvait que Rumbold avait largement utilisé la bonne volonté de ces personnages.

En mettant la main sur ces papiers, la police française avait donc fait un coup de maître. Elle démasquait brusquement l'intrigue anglaise. Si elle ne connaissait pas encore les noms de tous nos ennemis secrets, elle apprenait ceux des principaux. Quelques-uns des individus dont elle se méfiait étaient pris en flagrant délit et elle en découvrait d'autres, non soupçonnés jusqu'alors, plus dangereux par conséquent. C'était la mise à nu d'une partie considérable de l'espionnage anglais. Fouché n'était pas homme à ne pas tirer parti de cette bonne aubaine, et beaucoup de ces malheureux devaient, par la suite, expier dans les prisons de l'État l'imprudence qu'avait eue Rumbold de conserver leurs lettres.

Cette affaire présentait, on le voit, autrement plus d'impor-

tance que celles de Drake ou de Smith. Elle pouvait aussi plus mal tourner. Devant les preuves accablantes de la culpabilité de Rumbold, la colère de l'Empereur devenait fort à craindre. Par cet espionnage, contraire aux règles du droit international, le diplomate n'avait-il pas perdu son caractère d'inviolabilité? Que de gens on avait fusillés pour moins que cela!

L'arrestation avait heureusement causé un bruit énorme. A peine la nouvelle s'en était-elle répandue à Hambourg, le Sénat s'était assemblé et avait envoyé une députation demander des explications à notre représentant. M. Reinhart avait répondu diplomatiquement, c'est-à-dire avait prétendu ne rien savoir, ce qui était d'ailleurs possible, et force avait été au Sénat de se contenter, momentanément du moins, de cette réponse. Les ministres étrangers, inquiets pour leur propre compte, avaient averti leurs cours respectives par des courriers spéciaux, et ces cours avaient été fort émues. Cet enlèvement hardi en territoire étranger, succédant à celui du duc d'Enghien, paraissait une violation par trop criante du droit des gens. Si, par prudence, on se taisait encore dans les milieux officiels, le bruit n'en commençait pas moins à courir que cette arrestation serait le signal d'une guerre générale. Le roi de Prusse semblait même disposé à prendre les devants. En sa qualité de protecteur de la ville de Hambourg, il écrivit à Napoléon pour lui demander de relâcher Rumbold.

Cette lettre, datée du 30 octobre, ne parvint-elle réellement à Saint-Cloud que le 10 novembre? C'est possible. Il est probable cependant qu'un retard volontaire lui permit de n'arriver qu'après l'entrée de Rumbold au Temple, afin qu'en toute hypothèse la leçon ait été donnée à l'Europe. Toujours est-il que ce soir-là seulement l'Empereur répondit à son royal correspondant, avec lequel il tenait, pour le moment, à ne pas se brouiller. Cette réponse, délicieusement ironique en certains passages, est à citer :

« Monsieur mon Frère,

» J'ai reçu la lettre de Votre Majesté, du 30 octobre, aujourd'hui, à huit heures du soir, et qui m'a été remise par M. Talleyrand. J'ai été sensiblement ému des sentiments de confiance et d'amitié qu'elle contient...

« *Puisque l'événement de M. Rumbold a si péniblement affecté Votre Majesté, je dois moi-même le considérer comme un des événements les plus malheureux que j'aie éprouvés, car votre contentement personnel fait partie de mon bonheur.* J'attache sans doute une grande importance au maintien de la bonne amitié et de toutes les relations heureusement existantes entre nos deux États; je considère l'union de la Prusse et de la France comme propre à garantir l'Europe de nouvelles catastrophes, mais ce qui, dans toutes les circonstances, décidera le plus toutes mes démarches, ce sera l'envie que Votre Majesté reste persuadée de la considération particulière que je porte à la loyauté de son caractère et à ses éminentes vertus. Voulant vous expédier cette lettre sans aucun retard, j'ai chargé mon ministre des Relations extérieures d'entrer avec votre ministre à Paris dans de plus grands développements sur ma position particulière avec l'Angleterre, qui non seulement ne respecte aucun neutre, ne reconnaît aucun droit des gens, et même viole le droit naturel. Les trames que ce cabinet ourdit sans cesse personnellement contre ma vie doivent exciter l'intérêt de tout ce qui a horreur du crime et porte quelque intérêt aussi à une existence qui a échappé à bien des dangers et que je ne désire conserver qu'autant qu'elle sera utile à ma patrie et à mes amis... »

Le jour même, ordre est donné par l'Empereur de conduire immédiatement le prisonnier sur la côte et de le remettre à la croisière anglaise. Qu'importe à Napoléon la personne de Rumbold! Ce qu'il voulait, c'était la preuve de ses machinations, c'étaient surtout ses papiers, ses lettres, les listes de ses agents. Il les a. L'individu lui est indifférent. Sa présence peut même devenir gênante. Qu'il signe l'engagement de ne point séjourner, pendant toute la durée de la guerre, à moins de cinquante lieues de nos armées, et qu'il aille au diable! Il ne vaut pas la peine que l'on risque des complications internationales, surtout quelques semaines avant le couronnement.

Tel est bien l'avis des conseillers de l'Empereur, de Fouché et de Talleyrand spécialement, qui mettent tout en œuvre pour soustraire Rumbold à une cour prévôtale, à laquelle on avait d'abord songé et dont le jugement produirait le plus déplo-

rable effet. Peut-être même ces deux ministres ont-ils, dès la première heure, provoqué en sous-main cette protestation du roi de Prusse. Fouché l'affirme dans ses *Mémoires*, ce qui n'est pas une raison pour que le fait soit entièrement faux!

***

Quand on lui annonça sa prochaine libération, Rumbold fut un peu plus rassuré et s'empressa de signer la déclaration qu'on lui imposait et qu'on lui présenta, rédigée à l'avance sur papier à en-tête du ministère de la police. Sa sécurité toutefois fut de courte durée. Il demanda, en effet, à profiter de sa présence forcée à Paris pour séjourner un mois dans la ville : on le prévint que le soir même, c'est-à-dire le 11 novembre, il partirait. Du coup il fut repris de ses terreurs. Si on l'entraînait ainsi, n'était-ce pas avec de mauvaises intentions? N'avait-il pas entendu dire que souvent en route l'escorte simulait une révolte des prisonniers et se débarrassait d'eux en quelque endroit solitaire? Aussi tremblait-il quand, à cinq heures du soir, il franchit les portes du Temple pour suivre le chef d'escadron Mecknem, de la gendarmerie d'élite, chargé de le conduire, lui et son domestique, à Cherbourg.

Le voyage s'accomplit dans de bonnes conditions jusqu'à Valognes. Là, un arrêt de quarante-huit heures, pour donner le temps de préparer l'embarquement, cause à Rumbold de nouvelles angoisses.

Au milieu de la nuit du 15 au 16 novembre, on atteint Cherbourg. Mecknem conduit ses prisonniers chez le général Daubigny, qui a dû prendre toutes les mesures nécessaires. Deux voitures, en effet, attendent devant sa porte. Daubigny invite Rumbold à monter avec lui dans le cabriolet, tandis que le chef d'escadron suivra dans l'autre voiture, avec le domestique. Rumbold se récrie. Pour rien au monde il ne quittera Mecknem, qui, pendant le voyage, a su lui inspirer confiance. Il préfère, s'il le faut, faire la route à pied avec lui. Le brave gendarme éprouve toutes les peines du monde à lui prouver que sa place est auprès du général.

Il se décide enfin. Les voitures partent. A quelque distance de la ville, grâce au clair de lune, on aperçoit sur la plage des armes qui brillent.

— Qu'est-ce donc? — s'écrie Rumbold, en saisissant le bras de Daubigny.

— Des douaniers, — répond négligemment le général.

Un peu plus loin, le chemin devient trop mauvais. On met pied à terre. A peine s'est-on avancé de quelques pas, une troupe de douaniers, attirée par la présence de personnes sur la côte à une heure tardive, se présente. Du coup, Rumbold se croit perdu.

— Ils vont me fusiller! — crie-t-il.

Alors le général, qui jusque-là ne l'a pas observé, le regarde. Il le voit tremblant, décomposé, et il se rend compte de son immense couardise. Il se contente de lever les épaules, se fait reconnaître par les douaniers, leur donne l'ordre de s'éloigner.

On atteint ainsi l'endroit écarté où, pour ne pas éveiller l'attention, on a posté la barque qui conduira le diplomate à l'aviso le *Surveillant*, mouillé à quelques encablures. Un officier de marine est à son poste. Mecknem lui remet le prisonnier.

L'aviso gagne le large. A la pointe du jour, la vigie signale un cutter anglais. On se dirige sur lui. Quand on est assez près pour lui parler :

— Arrêtez, — lui crie-t-on. — Nous avons une communication du gouvernement à vous transmettre.

— Nous ne nous fions pas à un chien de corsaire français, — répond-il peu poliment.

Et il hisse toutes ses voiles.

Le *Surveillant* continue sa marche vers la haute mer. Il aperçoit un autre navire. C'est *la Niobé*, une frégate que les Anglais nous ont prise quelques années auparavant et qu'ils utilisent maintenant contre nous. On met le cap dessus. A portée de la voix, on dit qu'on veut lui parler. Malgré le pavillon parlementaire flottant sur l'aviso, elle ne paraît pas disposée à engager la conversation, de cette manière-là du moins. Rumbold, qui suit attentivement tout ce qui se passe, remarque sur la frégate des mouvements insolites. Il lui semble qu'on manœuvre des pièces de canon.

— Ils vont tirer sur nous! — s'écrie-t-il.

Et arrachant avec vivacité le porte-voix des mains du capitaine :

— Je suis sir George Rumbold! — clame-t-il à pleins poumons.

De *la Niobé* on l'a entendu. On cargue les voiles. Un canot se détache, accoste l'aviso. Rumbold saute dedans. Le commandant du *Surveillant* l'accompagne jusqu'à la frégate, pour demander un reçu du prisonnier. Très courtoisement, les officiers anglais offrent à l'officier français une tasse de thé. Pendant une heure on cause. Les Anglais ne cachent pas leur déception : en voyant un parlementaire venir à eux, ils l'ont cru porteur de ces propositions de paix dont on parle toujours et que l'on n'entend jamais formuler.

Le commandant du *Surveillant* regagne son bord. Les navires s'éloignent. Rumbold respire...

« Jamais, lit-on dans un des rapports relatifs à cette affaire, nous n'avions vu d'homme plus peureux. »

ERNEST D'HAUTERIVE

LA MAISON ET LA MER[1]

Or, là-bas, dans le patelin de Pram, était une petite rue si étroite qu'une charrette n'y aurait pas passé, et dans cette rue une maison grande comme une boîte d'allumettes. Une porte entre deux fenêtres exiguës conduisait dans une laiterie. Lorsque Pram y entra pour voir le propriétaire, vieil original qu'il connaissait depuis toujours, il n'y avait personne, mais des verres de lait à demi vidés, avec des mouches dedans, étaient sur le comptoir, derrière lequel on voyait une petite porte. Il l'ouvrit, et là, dans un réduit, était assis, un abat-jour vert sur les yeux, Ole Petersen, autrefois prédicateur laïque, aujourd'hui millionnaire. Il avait devant lui un livre de comptes long et mince, et il écrivait avec un crayon attaché au livre par une ficelle. D'un côté il avait un sermonnaire, de l'autre un psautier. Et l'homme lève les yeux sous son abat-jour.

— Bonjour, Petersen. Ça va bien?

Le vieux a un long cou d'oiseau, son visage sans barbe n'est pas rasé, ses yeux sont méfiants.

— Oh, bonjour, monsieur l'avoué. Vous êtes venu de si loin?

Ce gaillard, qui possédait un vieux bateau à voile lorsque la guerre a éclaté, a fait le commerce avec, a gagné de plus en plus, a vendu et acheté un vapeur après l'autre, souvent avec un gain d'un million ou d'un demi-million. Sa dernière feuille

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1934 et 1er janvier 1935.

d'impôt sur le revenu attestait une fortune de douze millions. Mais il conserve sa laiterie comme auparavant, il prend vingt öre pour un verre de lait, et charge l'agent de change local de tenir les comptes des bateaux. On ne peut pas dire qu'il est armateur, car souvent il achète un bateau qui est loin en mer, et le revend longtemps avant qu'il soit revenu au port.

Et Pram lui demande s'il a un bateau à vendre.

— Hé oui, un bateau de deux mille cinq cents tonnes qui est en train de décharger du charbon à Bergen.

— Le prix?

— Vous êtes acheteur?

Il lève l'abat-jour vert et ses yeux clignotent vers Pram.

— Oui.

— En votre nom?

— Oui.

Et il apparaît alors que le vieux est encore sous le coup de cette inquiétude de la paix prochaine qui a saisi les banques au commencement de l'automne et les a rendues si prudentes. Il est facile de voir qu'il voudrait dépareiller. Il demande trois millions et demi, mais il ne cesse d'en rabattre. Il prend une pipe qu'il allume, et sans faire d'offre, il réfléchit en regardant la fumée. Finalement, Pram obtient le bateau pour deux millions. Mais le roué veut cinq cent mille comptant.

On va chez le courtier, Pram parcourt tous les papiers du bateau. Il ne dispose pas d'un demi-million, mais laissera-t-il échapper une aussi admirable occasion? Il signe un chèque sur la succession... demain il sera dans la capitale et pourra mettre toute l'affaire en ordre tant pour ce qui concerne Nikkelsen que pour la bienheureuse succession.

Voilà donc qui est réglé, il a encore récolté un million. Quel temps merveilleux! Il se sent un poids de moins sur les épaules. Cela signifie que sa maison est sauvée, tout simplement, — et lui-même. Et ses mains se crispent sur le plat-bord. Oui, il est sauvé, le danger est passé, mais il se promet de dégréer dès demain pour commencer une vie nouvelle, et il sent qu'il peut vraiment le faire maintenant. On dirait qu'en lui-même un courant a reflué, il n'en reste rien. Il est encore jeune, il

peut encore accomplir œuvre utile. Et il est heureux de revenir à sa femme et à ses enfants.

Oh, ces relations avec d'autres femmes. Il en a eu avec plusieurs, ces derniers temps, mais comme tout cela, au fond, était indifférent. Si elles venaient, c'était une distraction d'un moment, lorsqu'elles partaient il ne les regrettait pas, et si elles ne venaient pas, ce n'était pas une déception. Il n'existe pour lui toujours qu'une femme, et il sent que maintenant il va rentrer vraiment à son foyer. Il y aura des explications avec Margrethe, mais il faut en passer par là.

Le bateau arrive à Oslo vers minuit, il prend un taxi pour aller au Grand Hôtel, car il a télégraphié à sa femme et l'a priée de l'attendre dans la Salle des Glaces. Là, il la voit, seule à une petite table, dans une jolie robe rouge brun avec du blanc sur les épaules, ils s'asseyent et se racontent chacun les nouvelles. Elle a pensé à lui et aux mines, le voilà rentré, Dieu merci, et à l'abri.

Beaucoup de monde dans la salle, on danse, du champagne à toutes les tables, c'est la fête.

On fait signe aux Pram de plusieurs côtés, et ils répondent. Un jeune architecte vient à eux, s'incline devant Margrethe pour l'inviter à danser, elle se lève, passe la main sous son bras, prête à le suivre.

A ce moment, un incident se produit.

La musique s'arrête au milieu d'une valse, les couples attendent, pensant qu'elle va continuer, mais un homme monte sur l'estrade et frappe un coup pour annoncer qu'il va parler.

— Mesdames et Messieurs. La guerre est finie. L'armistice a été conclu aujourd'hui.

Et il saute en bas.

Un silence. La musique ne reprend pas, les danseurs restent immobiles un instant, puis se séparent et retournent chacun à sa table. Çà et là, tel et tel se lève et applaudit, mais d'autres crient « Chut! »

Un agent de change assis tout près des Pram dit tout bas à la dame qui est avec lui :

— Diable, qu'est-ce qui va venir?

C'est ce que Pram se demande, et il en a froid dans le dos.

Et, bien qu'il fasse effort pour se réjouir de ce que les massacres ont enfin cessé sur terre et sur mer, il croit entendre à tout instant que la nuit lui crie : « Les prix des vaisseaux vont s'effondrer, tu es ruiné. »

La musique ne joue plus, la plupart des gens dans la salle ne font que chuchoter, personne ne sait trop quelle attitude prendre. Et les couples, l'un après l'autre, règlent leur dépense et disparaissent. Une jeune femme en robe blanche sort et a les yeux en larmes, mais elle a un frère qui va revenir vivant de la guerre.

Pram met sa femme dans un taxi et la renvoie chez elle, et elle comprend bien que maintenant il doit aller à son bureau. Dans la rue les gamins crient les éditions nouvelles des journaux. Des hommes d'affaires, sortant d'un restaurant ou d'un théâtre, sont très pressés, ils courent à leur bureau. D'autres personnes s'arrêtent, et ne comprennent pas une telle hâte. La ville n'est pas en feu, le monde est seulement en paix.

Au bureau où l'attendent des monceaux de lettres, Pram commence par le plus important... toucher Nikkelsen. Celui-ci n'est pas chez lui, il chasse le lièvre à Röken.

Une heure plus tard, Pram descend à pas lents vers la citadelle, il n'a pas de but, mais il ne dormirait pas au bureau, ni chez lui. Derrière lui un singulier bruit de sourde agitation provient de la ville, bien qu'il soit plus de minuit, la paix est arrivée comme un coup de surprise, une attaque de nuit qui fait que tout le monde court çà et là en panique.

Il s'assied un moment sur le rempart et regarde le fjord. La neige a commencé à tomber, il reste là jusqu'à ce qu'il sente le froid.

Tard dans la nuit, un taxi le dépose devant chez lui.

Il monte la côte, les deux lumières au-dessus de la porte brillent à travers le brouillard neigeux. Il entre. Dans la chambre, Margrethe est assise dans son lit à la lueur verdâtre d'une lampe de nuit.

— Te voilà maintenant? — dit-elle à voix basse. — J'ai téléphoné plusieurs fois au bureau pour savoir s'il y avait quelque chose de particulier, mais je n'ai pas eu de réponse.

— J'étais sans doute dans une des autres pièces, — dit-il.

— Oh, Ivar, ça me semble trop beau pour que ça puisse être vrai. Est-ce réellement fini, cette affreuse histoire?

— Oui, — dit-il, et il commence à se déshabiller.

— Je pense à toutes les mères qui vont ravoir leurs fils, et à toutes les femmes qui vont ravoir leur mari.

— Oui, — dit-il d'un ton morne.

Lorsqu'il est couché et la lampe éteinte, il avance la main, cherchant celle de Margrethe, qui la lui donne, et tous deux restent ainsi, muets.

A elle aussi la dernière année a donné quelque souci. Elle a compris un jour qu'il lui cachait la plus grande partie de ce qui l'occupait, et même que d'autres femmes entraient en jeu. Cela lui avait été pénible, mais elle avait réussi à ne faire semblant de rien. Le pis était lorsqu'elle le voyait obligé de mentir pour trouver prétexte à être absent le soir, et dès qu'il tâtonnait à la recherche de tels prétextes, elle se dépêchait de lui venir en aide, afin de lui éviter une humiliation. Et la première fois qu'il s'était aperçu de cela, son front rougit, mais il la regarda avec des yeux reconnaissants.

Dehors, le vent souffle contre le mur du nord, et gronde dans les sapins.

— Je suis bien contente de t'avoir de nouveau à la maison, — dit-elle en lui caressant la joue. — Bonne nuit.

— Bonne nuit.

VII

Lorsque, le lendemain matin, il traverse l'antichambre de son bureau, la pièce est pleine, surtout de gens dont il gère la fortune. Ils se lèvent comme au commandement, et tous veulent s'emparer de lui.

Le professeur de Drammen est déjà là, il doit s'être levé de bonne heure aujourd'hui, et lorsqu'il entre dans le bureau, il est facile de voir que ce garçon à moustache rousse et à la figure couverte de taches de rousseur est frappé de panique. Non, il ne veut pas s'asseoir, et il se redresse.

— Voilà plusieurs jours que nous vous avons écrit, monsieur l'avoué.

— Oh?

— Vous n'avez pas reçu la lettre?

— C'est possible, mais j'ai fait un voyage. Elle est probablement là.

— Nous, les trois héritiers, ne sommes pas d'accord, depuis longtemps, et alors, il vaut mieux procéder au partage.

— Oui, alors, c'est le mieux.

— Mais qui peut savoir où vont en être les banques maintenant? Nous sommes du moins d'accord en ceci qu'il faut placer l'argent disponible qui est à la banque en rentes de l'État. Voulez-vous régler cela?

— Ce sera fait!

— Et puis, il y a les deux bateaux... si nous avions fait comme je voulais cet été, nous les aurions vendus, et nous aurions bien eu un million de plus.

— Ce n'est pas douteux.

— Nous perdons une fortune, alors? Mais, vendez, pour l'amour de Dieu, vendez!

— Ce sera fait.

Pram tend une cigarette au professeur, qui refuse, mais s'aperçoit que l'autre a la main tremblante. Alors le professeur recule d'un pas, il tripote nerveusement son chapeau. Les deux hommes se regardent.

— Et ce qui se trouve à la banque, ça doit faire à peu près trois millions?

— C'est cela. Deux cent mille de plus environ.

Nouveau silence.

— Est-ce que je pourrais... il ne faut pas mal prendre cela, ...mais pourrais-je voir les comptes de la banque?

— Les biens de la succession ont leur compte à la banque, mais nous pouvons vous en envoyer une copie.

— Ne pourrais-je l'avoir maintenant? Ou peut-être je pourrais aller moi-même à la banque?

— Je crois que cela ne vous donnera pas satisfaction. La banque ne connaît que moi tant que je suis gérant. Mais nous verrons à vous procurer cela pour demain.

Pram se lève, reconduit l'autre à la porte. Le professeur dit qu'il sera là demain matin.

Vers midi le tapis roulant monte Pram chez Nikkelsen. C'est le salut ou le désastre dont il s'agit maintenant.

Le roi des armateurs apparaît de dos, il regarde par la fenêtre, puis il se retourne, les mains dans les poches.

— Ah, c'est toi, — dit-il.

Pram cache son inquiétude et s'avance d'un air crâne.

— Victoire! J'ai mis la main sur le bateau.

L'autre n'a pas l'air d'entendre.

— Oui, c'est un nouveau temps qui commence, — dit-il, — et il allume une cigarette sans en offrir. Pram fait un grand geste de la main :

— Et le temps nouveau sera peut-être encore meilleur!

Mais il sent aussitôt que cette parole est saugrenue.

— Qu'est-ce que tu penses de Reiersen? demande l'armateur, les deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon.

— Reiersen? Hé, c'est un homme très bien, n'est-ce pas?

— Très bien. C'était un homme sympathique.

— C'était?

— Oui, il s'est pendu cette nuit.

Pram est pétrifié.

— Quoi?

— Il y a une demi-heure, j'ai reçu de lui une lettre écrite à trois heures du matin. Tiens!

Et il va prendre la lettre sur sa table.

— Il l'aurait écrite au moment de...?

— Il avoue que les gisements de pétrole du Pérou n'existent pas. Pure fiction. Les quinze millions, il les a évaporés en agiotages dans les bourses d'un peu partout.

Pram se tait, les yeux fixés sur Nikkelsen, qui ajoute :

— En sorte que ce qu'il pouvait faire maintenant de plus sympathique était bien de se pendre.

Et Pram songe à cet homme de soixante ans, à barbe grise, qui est père et grand-père, et qui paraissait aussi digne de foi qu'un archevêque. Il n'avait guère réussi comme ingénieur, au Pérou, puis il était venu ici où il savait trouver à ce moment des gens naïfs qui avaient de l'argent. Et il avait eu la chance d'être nommé consul d'un petit État de là-bas. C'était un titre.

Nikkelsen a l'air d'avoir mal dormi, mais il se met à rire.

— Et son asthme, dit-il. Les accès lui venaient chaque fois que le conseil d'administration tenait ici séance, où il devait sortir les documents. Elle est bonne. Elle est bien bonne.

Au bout d'un instant, Pram revient à l'histoire du bateau, mais l'autre suit son idée.

— C'est cent mille que tu avais là-dedans?

— Cent cinquante mille.

— Et les actions, naturellement, sont en dépôt de garantie à la banque?

Pram fait signe que oui.

— Alors la banque ne va pas tarder à t'écrire. Ah, oui, oui... *sic transit*... c'est tout ce que je sais de latin.

— Le bateau que tu voulais est à Bergen, et il est bien de deux mille cents cinq tonnes, mais...

— Quel bateau?

— Non, voyons... ne m'as-tu pas demandé de te procurer un bateau de deux mille tonnes... et ne voulais-tu pas donner pour ça trois millions?

— Oui, je crois me le rappeler maintenant. Mais tu comprends bien que c'était une plaisanterie, et puis, c'était pendant la guerre, mon bon. Il y a cent ans.

Un silence.

— Je crois que c'est maintenant que tu plaisantes.

— Mais, espèce de Chinois, tu comprends bien, mon cher, que ça fait une fameuse différence, maintenant que la guerre est finie.

— Une parole d'honneur doit compter, maintenant aussi.

— Quand elle coûte deux millions! D'ailleurs, je ne me rappelle pas cette parole d'honneur. T'es-tu empêtré encore dans je ne sais quoi?

— Il faut que tu me sortes de là, Nikkelsen. Tu peux te servir du bateau, pas moi.

— Me servir du bateau... qui coûte trois millions? Et quel est son nom? Bast, peu importe. J'ai quarante bateaux, et tu peux les prendre tous maintenant à moitié prix.

Pram avala sa salive.

— Es-tu pris de panique, toi aussi?

— Pas du tout. — Il allume une nouvelle cigarette. — Il se peut que, lorsque le monde aura un peu repris haleine, tout reprendra pour quelque temps. Mais que les prix des bateaux vont s'effondrer, tu peux en donner ta main à couper. J'ai en Angleterre plusieurs contrats pour la construction de nou-

veaux navires... je ne sais pas combien de millions j'aurai à payer pour m'en débarrasser.

Et il s'aperçoit que Pram est pâle comme un mort et que ses genoux tremblent.

— Mais assieds-toi, mon cher. Voilà un verre d'eau. Tu peux bien vendre ta coquille de noix à un autre imbécile que moi. Attends un peu...

Il recule de quelques pas et il examine Pram.

— Dis tout. As-tu avalé un trop gros morceau qui s'arrête dans ta gorge?

— Je... je suis à court. Peux-tu me prêter un million ou me donner ta caution?

— Rien qu'un million. Ce n'est d'ailleurs pas grand'chose. Sais-tu que je possède aujourd'hui quinze millions de moins qu'hier? J'ai peur qu'il ne m'en arrive autant qu'à Reiersen, et alors, je t'enverrai une belle lettre une heure avant.

— Écoute, Nikkelsen... tu ne te doutes pas! Il faut que tu me sauves.

L'autre se tait un instant et le regarde, le front plissé.

— Écoute, comment va la succession de Drammen?

— Elle... ça va très bien, naturellement.

— Bon, car j'ai là une sorte de responsabilité... morale, j'entends. Je me suis fié, comme toujours, à mon instinct. Tu n'aurais pas... non, je ne veux pas te faire injure.

— J'espère que tu ne regretteras pas le service que tu m'as rendu, — dit Pram, dont les traits se durcissent, et qui se lève. — Mais le mieux est maintenant que je voie ce qu'on peut faire avec ce bateau.

Arrivé à la porte, il paraît hésiter à sortir. Il a envie de jeter à la figure de Nikkelsen le mot de traître... mais il parvient à se retenir..., car cela éveillerait le soupçon, et il se peut qu'il trouve encore quelque moyen de salut.

Le roi des armateurs ne le reconduit pas, et reste debout au milieu de son bureau, où il allume sa troisième cigarette. Puis il presse un bouton et prie le secrétaire qui entre de le mettre en communication avec Drammen.

Dehors tombe une pluie fine et le jour baisse de bonne heure. Les rues sont pleines de gens qui se hâtent, et Pram allonge le pas. Il court d'un armateur à l'autre. Il est éloquent, fait

des discours d'une demi-heure partout où il est reçu, mais tout le monde refuse. Tout est si incertain pour le moment. Trois millions pour un bateau de deux mille cinq cents tonnes maintenant? Non, personne ne risquerait même deux millions. Il téléphone au vieux de sa ville natale, mais à quoi bon? Une vente, c'est une vente, et l'homme de la laiterie n'entend pas la plaisanterie. Plus d'un million manque à la succession de Drammen, où Pram trouvera-t-il cette somme? Il va dans des banques, il voit des banquiers secondaires avec qui il a bu maint verre de champagne, mais tous, même ceux qui continuent à envisager l'avenir avec confiance, veulent voir venir. Il téléphone à son bureau..., oui, une foule de gens sont là qui l'attendent, et la Banque de Crédit a téléphoné pour le prier d'y passer. Il annonce qu'il ne viendra pas au bureau aujourd'hui, mais qu'il y sera demain.

Le soir, après que ses bureaux sont fermés, il y vient manger tout seul des tartines avec une demi-bouteille de bière. Il téléphone pour dire bonsoir à Margrethe, et la rassure, disant que tout va bien, puis soulève le couvercle du canapé, se met au lit et essaye de dormir. Et cette-nuit là aussi s'achève. Le lendemain, il s'esquive avant l'heure où les bureaux s'ouvrent, il reste pendant des heures dans une cabine du Grand Hôtel, et téléphone à Bergen, à Trondheim, à Stavanger, à Kristiansand, à des villes de Suède et de Danemark. Partout la même réponse. Il téléphone à son principal clerc, qui déjà est aux cent coups, et se plaint de la foule des gens impatients, le professeur est furieux, veut avoir tout de suite son compte en banque, faute de quoi il menace d'aller en justice. Pram dit qu'il est aujourd'hui en voyage, mais qu'il viendra au bureau demain. Il est possible qu'il trouve encore un expédient.

Il n'ose pas se montrer dans les milieux d'affaires, il commence à se sentir poursuivi, et entre dans un petit restaurant de la place Tordenskjold, où il regarde vers la fenêtre, sans voir. Il a envie de rentrer chez lui, mais quelqu'un pourrait venir l'y chercher. Il pense aux amis qu'il a, mais trouve qu'aucun ne lui est vraiment proche, ils étaient bons pour banqueter ensemble, pour chasser le lièvre ensemble, pour faire des affaires ensemble, mais quelle distance les sépare de lui soudain, maintenant qu'il s'agit d'être sauvé ou perdu.

Mais alors surgit un souvenir du temps où, dans sa jeunesse, il a été opéré de l'appendicite à l'hôpital. Combien de fois Nygaard est sorti pour aller plonger sa main dans la neige et revenir la passer sur le front brûlant de son camarade. Pram sent encore cette fraîcheur, et le bien-être qu'il en éprouvait dans tout son corps.

Il est encore assis là quand le jour baisse de nouveau, il voit les vaisseaux dans la baie allumer des lumières. Il est dans l'attente, mais il ne sait pas de quoi.

A sept heures, au moment où l'avocat Nygaard est prêt à quitter son bureau, il est appelé au téléphone.

— Allô... c'est Ivar. Écoute, peux-tu venir me voir? Les autres sont partis. Frappe à la porte et je t'ouvrirai.

Nygaard a un choc. Il reste un instant muet, puis :

— Je... je viens tout de suite.

Il sort, ferme sa porte à clef, et s'en va sur ses longues jambes. Voilà longtemps qu'ils n'ont été ensemble, tous les deux, mais lui a tout de même suivi son vieux camarade, et il n'a eu aucun doute sur la façon dont ça finirait. Il a eu souvent envie de se frotter les mains, mais il lui est arrivé aussi d'être de mauvaise humeur et de trouver que ça durait trop longtemps.

Il a depuis longtemps acquis la conviction que Pram lui a causé grand préjudice. Il s'est rendu compte que l'autre l'a dédaigné dès l'époque où ils vivaient ensemble dans le galetas. Et lui-même? Il était alors si humble qu'il songeait seulement à imiter ce seigneur au beau nom. Maintenant il était avocat, et l'autre ne l'était pas, et pourtant il lui arrivait, devant le tribunal, de n'être pas lui-même, mais Pram. Cela le mettait fort en colère. Il ranimait son souvenir de tout ce que Pram, avec son « âme universelle », avait réprimé en lui; n'aurait-il jamais sa revanche? C'était devenu pénible de se rappeler que Pram l'avait aidé lorsqu'il était dans une condition précaire, que l'argent eût été rendu, cela ne suffisait pas, il lui devait de la reconnaissance, et ce devoir éternel de reconnaissance était un poids qu'il sentait à chaque instant. Certes, ce gaillard était doué de qualités que lui-même ne pourrait jamais acquérir, et lorsqu'il s'en était rendu compte, il s'était brusquement retourné, se disant : « Tu as bien tes idées à toi,

que diable. Voilà trop longtemps que tu les as trahies. Il est grand temps que tu mettes au premier plan ce qui t'appartient en propre. »

Et depuis lors il a vécu dans une sorte de protestation quotidienne contre l'autre. Chaque fois qu'il observe en lui quelque trait qui lui paraît provenir de Pram, il a envie de l'effacer. Mais en même temps le camarade semble avoir acquis telle et telle qualité, si peu que ce soit, qui vient de Nygaard, et qu'il fait de plus en plus déchoir avec lui-même. Cela remplit Nygaard d'une sainte colère, il aurait envie d'aller le rouer de coups.

Nygaard a retrouvé son équilibre dans la nationalité, dans le paysan. C'est-à-dire... il travaille dans la ville, y trouve ses revenus, s'habille et parle comme les citadins, et aussi se plaît le mieux avec eux. Mais il a comme une petite fenêtre où il se met parfois pour regarder le temps passé... son canton natal et son enfance. C'est un sentiment sincère et serein, car il sait qu'il ne sera plus jamais question de retourner là-bas, mais il sait aussi que s'il bâtit un programme là-dessus, et demande que tout le monde se mette à la même fenêtre et sente exactement la même nostalgie que lui, cela s'appelle être national. Cela donne de la sérénité, cela donne de l'équilibre. Cette ville aux froides maisons de pierre, où les portes lui étaient fermées, quand il y est venu, il peut la traiter avec hauteur. Il a appris que l'on est fort bien considéré même parmi les citadins quand on dénigre la ville et la vie urbaine, et il sait aussi qu'il n'en coûte rien, on n'a même pas besoin de se payer des meubles à décoration paysanne et de rien changer à son genre de vie. Tout cela n'est guère qu'un état d'esprit.

Et maintenant? Ce soudain coup de téléphone de Pram? C'était comme un cri de détresse. Bien. Quand on entend appeler au secours sur la mer, on ne demande pas d'abord si cela vient d'un ami... on accourt, simplement, pour voir ce qui se passe. Et voici l'avocat Nygaard, il ne peut allonger le pas plus qu'il le fait, et en même temps, cela lui paraît étrange. On dirait que Pram et lui sont de nouveau jeunes, et qu'il entend son ami crier : « Dépêche-toi, Paal, sinon, ça ira mal! »

— Tu... tu es seul?

— Oui, entre.

Ils ne disent rien de plus pendant que Nygaard ôte son manteau. Toute introduction est absolument superflue. Ils sont debout dans le bureau de Pram, et se regardent. Pas un mot. Pram est pâle comme un mort, mais il essaye de sourire. Puis il se laisse tomber sur son siège habituel à sa table de travail. Nygaard s'assied en face de lui. De nouveau la table entre eux. Ils se taisent encore.

Enfin :

— Oui, je suis en fichu état, Paal.

Puis il commence, et baisse la tête comme un écolier pris en faute. Les jambes de Nygaard s'étendent loin sur le tapis, et ses lunettes, d'abord dirigées vers Pram, se détournent ensuite dans la demi-obscurité de la pièce. La lampe de la table est seule allumée. Nygaard, en somme, n'a rien à dire. Tout cela, il le savait d'avance. Si Pram s'était adressé à un autre avocat, il serait resté glacial, — ou presque, — et aurait suivi l'affaire, pour voir comment ils s'en tireraient, l'autre avocat et lui.

Mais son camarade se remet à sa merci. C'est comme un assaut. Il ne sait d'abord à quoi se résoudre. Il est très perplexe. Il ne peut prendre Pram et le serrer dans ses bras, et il ne peut lui donner un coup de pied. Il ne peut sourire du coin des lèvres ou rire avec mépris, et il ne peut se mettre à pleurer. Le mieux est de se taire, il a peur de lui-même, quand l'émotion sourd en lui.

Le temps passe. Il prend enfin un papier et commence à noter quelques détails. C'est sa main qui tremble, cette fois.

Pram finit par jeter sur Nygaard un regard interrogatif. Il n'a plus rien à raconter. Et l'autre, toujours les yeux perdus, est muet.

Puis :

— Cette histoire avec Nikkelsen, il y a beaucoup à en tirer. As-tu des témoins qui l'ont entendu te charger de l'achat du bateau?

— Je ne me rappelle vraiment pas... s'il y a eu quelqu'un là. C'était dans son bureau.

— Ça peut être une planche de salut. Pas pour des juristes,

dans l'état de la cause. Mais pour un jury. La loi est l'affaire du procureur, l'équité celle du jury. Nous devons tâcher d'amener l'affaire en assises.

— Tu voudrais en ce cas!...

Les yeux de Pram sont complètement découragés, et Nygaard le sent, bien qu'il n'ose détacher son regard du canapé.

— Si tu veux... me la confier, — dit-il. — Je... je ferai de mon mieux.

Il parle comme avec un sanglot dans la gorge.

La main de Pram s'avance par-dessus la table, mais Nygaard fait semblant de ne pas la voir. C'est encore trop tôt. Il se lève.

— Et maintenant, il est temps que tu rentres chez ta femme, et... et que tu essayes de dormir cette nuit.

— Je n'aurai peut-être plus beaucoup de nuits à y passer, — dit Pram à voix basse, il se lève aussi et commence à enfiler son manteau.

— Tu aurais bien fait de te montrer aujourd'hui au bureau. Il peut y avoir maintenant des gens qui croient que tu essayes de t'éclipser. Et alors tu sais bien que...

Ils roulent ensemble en taxi sur la route de Drammen, et Nygaard a la main sur le genou de son camarade. A Bestum il demande :

— Veux-tu que je t'accompagne chez toi?

— Non, merci.

— Prends un soporifique et tâche de bien dormir. Et n'effraye pas Margrethe. Il est possible que ça marche mieux qu'il ne le semble maintenant. Bonne nuit!

Et il lui serre la main.

Une demi-heure après, l'auto s'arrête devant la barrière de Pram, et il monte vers sa maison, où plusieurs fenêtres sont éclairées. Il s'est annoncé par téléphone.

Margrethe l'attend, la table est servie.

Il ne mange guère, elle voit son visage ravagé, et elle observe que ses cheveux et sa barbe ont grisonné.

— Dis-moi, mon ami..., je comprends que tu as eu des ennuis.

— Hé, oui.

— Tu as peut-être aussi perdu de l'argent?

— Hé, oui.

Elle lui prend la tête entre ses mains, le regarde en face, et lui donne un baiser.

— Les enfants vont bien?

— Mette a un peu de fièvre ce soir. Espérons que ce n'est qu'un refroidissement.

Il la décide à monter se coucher, promet qu'il va la suivre tout de suite, mais reste un moment assis dans le salon, le menton appuyé sur ses mains. Puis il allume les lustres, circule de pièce en pièce, on dirait qu'il veut encore une fois prendre possession de tout. Il ouvre la porte de la salle de musique, allume le grand lustre, ainsi que les petites lampes qui sont tout le long des murs, là-haut, dans la galerie en forme de fer à cheval.

Là-haut, tous les murs sont couverts de livres à reliures rouges et bleues, beaux volumes, quelques ouvrages rares entre autres, un petit temple où seréfugier quand on veut être tranquille.

Et ici, en bas, les parois sont décorées de peintures, un piano à queue est juché sur une estrade, et au-dessus de lui un orgue est encastré dans le mur. Le violon du père a enfin trouvé sa place. Il est accroché à une petite place à part, à gauche du piano. Et, rangées devant les murs, se dressent de vieilles sculptures en bois de chêne foncé. Les nombreux saints et saintes, le regard perdu, semblent se rappeler les églises et les palais d'où la guerre les a enlevés.

Oui, tout est là. Il lui fallait le voir encore une fois.

Puis il commence à éteindre. Ce sera délicieux de reposer dans les bras de sa femme. Comment va-t-elle prendre la chose, quand elle saura tout!

Juste au moment où il monte les premières marches, on sonne à la porte. Il rallume le vestibule et demande :

— Qui est là?

Une voix impérieuse répond : « Veuillez ouvrir. »

Deux hommes étaient là, l'un d'eux en uniforme.

Ils restent dans le vestibule, pendant que Pram se dépêche de monter pour dire bonne nuit à sa femme.

— Qu'est-ce qu'il y a... il me semble qu'il est venu quelqu'un? — demanda-t-elle, se mettant assise dans son lit.

— Chère Margrethe... on vient me chercher pour aller en ville. Mais ne t'inquiète pas.

— Qu'est-ce qu'il y a? Comme ça, en pleine nuit!

— C'est une affaire qu'il faut décider cette nuit. Une séance de conseil. On a tant de questions difficiles à résoudre en ce moment. Bonne nuit. Embrasse les enfants.

Il la calme avec de bonnes paroles et descend.

La lourde porte de chêne se referme derrière les trois hommes. Les deux étrangers disent qu'ils ont une auto en bas de la côte. Lorsqu'on y arrive, Pram se retourne et regarde son entrée, où les deux poteaux portent chacun sa lanterne. Il aperçoit aussi, vaguement éclairées, les fenêtres de la chambre à coucher, où Margrethe n'a pas encore éteint. Puis il baisse la tête et monte en voiture.

VIII

Lorsque survenait quelque ennui, si un enfant était malade, ou si une mésaventure frappait les parents, grand'mère Nelleman était encore plus calme que de coutume, elle prenait ses affaires et s'installait dans la maison jusqu'à ce qu'on fût à peu près sorti d'embarras.

La bonne qui lui ouvrit ce jour-là était pâle. Elle murmura que madame était encore au lit.

— Est-elle souffrante?

— Non, mais... tout ce que dit le journal aujourd'hui...

Grand'mère monta l'escalier, mais avant d'ouvrir la porte de la chambre à coucher, elle dut rester debout dehors un moment et se recueillir.

Margrethe était couchée, les yeux rouges, et mordait son mouchoir, et voyant sa mère entrer, elle se mit à sangloter.

— Bonjour, Margrethe, — dit madame Nelleman, et, avec des mouvements doux, elle s'avance, s'assied au bord du lit et prend la main de sa fille. Puis, après un silence : — Mais il est plus de midi. Je trouve que tu devrais te lever.

— Je me suis levée. Il fallait envoyer les enfants à l'école.

— Quelqu'un est-il venu?

— Oui, l'avocat Nygaard. Il essaiera de nous venir en aide.

— Alors, pourquoi es-tu couchée?

— Oh, tu dois bien le comprendre.

— Non, je ne le comprends pas. Pense un peu à toutes les

femmes qui ont perdu père, mari ou fils à la guerre. D'après ce que j'ai lu, elles ne pleuraient pas, d'habitude. Ce qui est pénible est plus facile à supporter quand on se tient debout.

— J'aurais tout supporté, mère,... mais... mais...

— Eh bien?

— Oui, s'il est un... un malfaiteur. Oh, il est le père des enfants.

Et de nouveau elle sanglote, la figure cachée sous un de ses bras. Sa mère lui tenait toujours une main.

— Es-tu sûre de n'y être pour rien toi-même?

— J'ai résisté autant que j'ai pu... mais j'étais tenue en dehors de tout.

Elle essuya ses yeux et poussa un gros soupir.

— Il est trop tard pour discuter ça maintenant. Tu as bien de l'idée de vivre encore demain. Il me semble que tu devrais te lever, et adoucir la peine des enfants autant que possible, sont-ils tous les trois à l'école?

— Mette est couchée.

— Sait-elle quelque chose?

— Non... pas encore.

Et Margrethe s'essuie les yeux avec son mouchoir et se lève.

Grand'mère entre chez Mette, qui est ravie de la voir et tend ses deux bras.

— Non, grand'mère, comme c'est gentil. Je suis un peu enrhumée seulement. Mais père est en voyage, et où il est, c'est un grand secret.

En bas, dans la salle à manger, on entend Frérot qui a un jeu de construction, et voilà que s'effondre toute une tour d'église.

La journée s'avançant, Anna et Haakon rentrent de l'école. Ils amènent au salon l'air froid de l'hiver, disent bonjour à grand'mère et à mère, puis ils montent. Mais aujourd'hui Anna vient dans la chambre de son frère. Ils y restent un moment, debout, à se regarder. Le garçon renifle et dit :

— Pourquoi est-ce que je ne dois pas demander à mère?

— Je t'ai dit que ça lui fera de la peine. Il faut qu'elle croie que nous ne savons rien. Et à Mette tu ne dois pas souffler mot non plus, tu me le promets?

— Oui, mais...

— Ou bien es-tu si petit que tu veuilles faire de la peine à mère et à Mette?

Il geint encore un peu. Le fait est que, dès la première récréation de la journée, les gamins ont commencé à le taquiner, disant que son père avait été arrêté pendant la nuit! Mais plus tard le directeur arrive pendant la classe, il s'assied sur une chaise près de la chaire, appelle Haakon, le prend entre ses genoux, et, tout en lui caressant les cheveux, il dit : « Mes petits garçons, si vous êtes assez grands pour être bons camarades, montrez-le maintenant à l'égard de Haakon Pram. Soyez gentils pour un camarade qui a eu un malheur. Si quelqu'un d'entre vous est trop petit pour le comprendre, il devra tout de suite venir avec moi dans mon bureau. » Et, à la dernière récréation, tous les garçons ont été envers lui tout à fait bien. Les deux qui l'avaient taquiné le plus ont reçu des plus grands de la classe une raclée.

Et Haakon voit maintenant qu'Anna s'est assise au bord de son lit, le regard vague, les mains sur les genoux. Puis elle commence à pleurer, puis elle se prend la figure dans ses mains, puis ce sont des hoquets, et elle finit par tomber à la renverse en travers du lit et sangloter éperdument. C'est alors Haakon qui doit la consoler.

— Ne te mets pas dans des états pareils, — dit-il. — Je ne souffierai pas mot. — Et il va s'asseoir auprès d'elle.

— Père! — gémit-elle à voix basse. — Père! Non, non, non.

— Oui, mais qu'est-ce qu'il a donc fait de vilain?

Haakon parle bas. Il met les coudes sur ses genoux, appuie le menton sur ses mains comme le font les grandes personnes, et réfléchit.

Mais la cloche sonne dans le vestibule pour le dîner.

— Il faut te laver la figure avant de descendre. Sinon, ça se verra.

Et lorsqu'il entre dans la salle à manger, on demande après Anna, et il répond :

— Elle est dans la salle de bains et se lave les mains. Il faut qu'elle fasse tout tellement à fond, elle.

Au crépuscule, l'auto du docteur Nelleman monte l'allée, et il en sort madame Sara, le professeur, le docteur et sa femme. Un malheur est tombé sur la famille, et la solidarité les rassemble.

Madame Sara porte aujourd'hui son vieux manteau d'hiver,

et c'est avec un sentiment singulier qu'elle voit le manteau de vison de Margrethe dans le vestiaire. Cette fourrure est disposée sur le porte-manteau accroché à la barre de cuivre et a l'air d'attendre la prochaine promenade en ville.

A la lueur tamisée de la lampe, on est assis autour d'une table dans un coin du petit salon, et Margrethe n'essaye même pas de rien servir. Quelques paroles sont échangées à voix étouffée. Grand'mère s'aperçoit que sa fille s'est ressaisie, et qu'elle prend posément, mais nettement la défense de son mari. Cela ne lui ressemblerait guère, d'ailleurs, si elle oubliait sa dignité quand il y a tant de monde autour d'elle. Et elle parle de tout ce que Pram a perdu ces derniers temps, bien qu'elle le soupçonne plutôt qu'elle ne le sait, de tout ce qu'il a donné, et de son surmenage et de ses nuits sans sommeil au cours de la dernière année. Lorsqu'elle en arrive à dire que l'avocat Nygaard va la mener voir son mari demain, la voix est près de lui manquer, mais elle va jusqu'au bout.

L'émotion concentrée devient excessive pour madame Sara, qui se redresse dans son fauteuil, regarde vers la fenêtre, et dit :

— On peut espérer maintenant une révolution en Allemagne.

Il y eut un silence. Même le professeur ne trouvait pas que ce fût le moment de discuter ces questions-là.

IX

Une nuit, après Noël, l'avocat Nygaard est au lit et ne dort pas. L'interrogatoire devant le tribunal, avec les dépositions de témoins, a été long, détaillé, l'avocat l'a très bien conduit, et demain il va prononcer sa plaidoirie pour Pram.

Depuis qu'il a été arrêté avant Noël, Pram a été en prison préventive, un comité s'est occupé de ses affaires, et lui, son défenseur, a dû se mettre au courant de tout. Une fois de plus, il doit prendre Pram, s'assimiler ses idées, ses actes, son caractère, tout son être, non pour le juger, mais pour le défendre. C'était là le seul point qu'il n'avait pas pu prévoir, et cela lui a causé bien des émotions.

Il n'oublie pas la première visite qu'il a faite avec madame

Margrethe à la maison de détention. Quelle scène! Pram était obligé, conformément au règlement, de rester debout dans le box fermé, qui a seulement une ouverture pour la tête et le cou. Elle ne devait pas lui serrer la main, encore moins lui sauter au cou. Il était son mari, transformé en dangereux malfaiteur, elle ne s'évanouit pas, elle s'affaissa seulement sur un de ces tabourets qui sont dans la salle de garde, et s'écria : « Ivar! » Un homme de la police était présent pendant toute la visite.

Nygaard, comme défenseur, avait libre accès auprès de lui, et venait constamment le voir dans sa cellule, apportant de chez lui des vêtements et de bonnes victuailles. Et à mesure que Pram retrouvait ses esprits, ce fut curieux de voir le calme avec lequel il considérait le détournement des fonds de la succession. C'était de nouveau le politicien, le révolutionnaire, qui ne pouvait comprendre de quel droit les trois héritiers pouvaient prétendre à de telles richesses. Car ils n'avaient pas travaillé un seul jour pour les justifier. Ils n'auraient pas dû avoir cinq öre, évidemment, et lui-même n'avait jamais pu les prendre tout à fait au sérieux. S'il méritait un châtiment à ce propos, c'était plutôt pour accaparement inconsidéré de biens sans maître. « Ce n'est pas moi qui ai mal agi, c'est la loi qui est absurde. »

La pensée de sa femme et de ses enfants, par contre, l'empêchait de dormir. Il essayait de se représenter tout ce qu'ils faisaient à la maison, et il ne ressentait pas seulement son propre malheur, mais aussi le leur. Il entendait pleurer sa mère, il prenait à part Margrethe et chacun des trois aînés, et il éprouvait les mêmes sentiments qu'il leur attribuait.

Un jour enfin, sa vue s'élargit un peu, et il se mit à songer de nouveau à cette conscience générale de culpabilité, à cette participation à tout ce qui se produit de mal par le monde. Il passa des nuits avec la vision des régions d'Europe ravagées par la guerre, des hôpitaux pleins de mutilés, des millions de jeunes hommes revenus des fronts moralement diminués, incapables d'entreprendre un travail pacifique. Et dans des pays que la guerre avait privé d'importations, il voyait des centaines de milliers d'enfants malingres par insuffisance de nourriture.

Là, il était coupable. Car il avait spéculé sur tout cela. C'est pour cela qu'il méritait un châtiment, et tous les instruments de torture du monde ne seraient pas assez cruels. Un crime? Oui..., dont il était impossible de mesurer la profondeur.

Et pour sa défense il ne pouvait mentionner qu'une faible excuse. Il avait voulu fonder un beau foyer pour sa femme et ses enfants. Mais comment comparer des valeurs si différentes? Il méditait là-dessus. Et il n'osait conclure.

Tout cela, Nygaard est obligé, dans la cellule, d'y réfléchir avec lui. C'est son devoir comme défenseur. Et s'il s'était agi d'un autre, à qui nul lien ne l'aurait attaché, il aurait pu le faire sans que ses opinions personnelles en fussent touchées. Ce n'était malheureusement pas le cas. Pram recommence à le rendre indécis, et à l'influencer. Encore une fois il élargit l'horizon devant le garçon du Nordland, et le monde et l'esprit humain deviennent infiniment grands. Encore une fois Nygaard et tout son domaine propre se ratatinent et se réduisent à rien, c'est Pram qui voit loin, c'est lui qui est en accord avec l'infini. Mais cette fois Nygaard résiste. Il essaye de se cramponner à ce qui pour lui est enfin devenu certitude, mais en même temps il est avocat de l'autre, il a le devoir de prendre son parti, et demain il va prononcer sa plaidoirie pour lui.

Il se retourne dans son lit et met la main sur son front. Pour parler convenablement, il faut qu'il dorme, qu'il dorme...

C'était comique, tout de même, cette comparution des témoins, aujourd'hui. Voyez ce roi des armateurs avec quarante vaisseaux sur toutes les mers et trente millions de fortune personnelle. Il est à la barre, tout rondelet et rougeaud, avec ses yeux bruns clignotants et son sourire jovial. Ses moustaches sont cirées. Il est en costume bleu foncé et son cou rouge déborde sur sa cravate. Mais oui, il a connu l'avoué Pram depuis plusieurs années, et à beaucoup d'égards il lui a reconnu des mérites exceptionnels.

— Lui avez-vous donné charge d'acheter un bateau de deux mille tonnes, et vous êtes-vous déclaré prêt à le payer trois millions?

M. Nikkelsen lisse une de ses moustaches et toussote.

— Non, — dit-il... — M. Pram doit m'avoir mal compris.

Alors Nygaard le prend avec deux questions nouvelles.

— Pourtant, vous l'avez dit aussi à d'autres personnes... que vous aviez besoin d'un tel bateau?

Nikkelsen jette autour de lui un regard désespéré, comme s'il y avait là des témoins. Puis il secoue la tête :

— Je ne peux pas me rappeler cela.

— J'espère que vous comprenez qu'il n'est pas ici question de vous rendre financièrement responsable des trois millions. Car les temps étaient complètement changés, lorsque Pram est revenu.

Nikkelsen fixe le défenseur et pousse un soupir de soulagement. Les trois millions sont à l'abri.

— Vous aviez donc besoin, à la fin de la guerre, d'un tel bateau?

— Oui... c'est-à-dire... mais oui. Il n'est pas impossible que Pram m'ait compris ainsi.

— Bien, je vous remercie, je n'ai rien de plus à vous demander.

Et le grand armateur s'en va, et fait même un signe amical à Pram.

Nygaard a depuis longtemps dressé son plan pour la défense. Il ne sert à rien de se fonder sur une conception juridique appropriée peut-être à une société future. On doit s'en tenir aux lois qui nous régissent aujourd'hui. C'est pourquoi il a insisté sur le fait que Pram, en prenant au pied levé des sommes à la succession, les a considérées comme un prêt. Il a fini par le persuader de renoncer sur ce point à sa propre manière de voir, et de rester sur la terre. Une fois de plus, une pénétration s'opère entre les deux esprits.

Et les trois héritiers se présentent, un par un, et témoignent, toujours pris de panique, qu'ils ont été spoliés par le gérant de la succession. Mais Nygaard les amène tous les trois à reconnaître que, jusqu'à la fin, ils ont eu pleine confiance en M. Pram.

— Vous deviez l'avoir, — dit-il à mademoiselle Prahl, vêtue de noir, — puisqu'il n'y a jamais eu apurement de ses comptes.

— Oui, nous avions confiance.

— Et il disposait aussi de tout le reste de votre fortune..., des grands revenus qui, grâce à son habileté, coulaient à flots des affaires de la succession?

— Oui.

— Il était alors assez naturel qu'il eût l'impression qu'il pouvait disposer des sommes à peu près à sa guise?

— Oui, peut-être.

— Et s'il les avait empruntées pour ses propres affaires, en payant des intérêts au cours du jour, cela n'aurait provoqué aucune protestation de votre part, pourvu que l'argent fût payé?

— Non, en ce cas nous n'aurions eu rien à dire, — déclare mademoiselle Prahl sans réserve.

— Et précédemment... c'était l'année dernière... n'a-t-il pas déjà emprunté deux cent mille couronnes, mais qu'il a remboursées avec intérêts à votre compte... vous avez donc trouvé que vous pouviez accepter cela?

— Oui, — dit mademoiselle Prahl en jetant un regard sur l'accusé.

Alors l'avocat insiste :

— A-t-il jamais été autorisé à emprunter les disponibilités de la succession?

— Non.

— Le lui aviez-vous défendu?

— Non, il n'en a jamais été question.

— Il devait déjà cet été à la succession un demi-million, mais il possédait des actions qui, du moins au cours où elles ont été, devaient être considérées comme une ample couverture. C'était donc un emprunt, vous êtes bien d'accord qu'il faut l'appeler ainsi?

Mademoiselle Prahl regarde autour d'elle d'un air embarrassé.

— Il est bien possible qu'il l'ait ainsi compris.

— Et vous, les héritiers, vous étiez convaincus que le gérant ne se livrait à aucune transaction qui ne fût légale!

— Oui, bien entendu.

— Vous avez donné une fête en son honneur parce que vous étiez si satisfaits de sa gestion?

— Oui..., nous l'étions alors.

— S'il avait demandé à faire cet emprunt pour quelques jours... ne l'aurait-il pas obtenu?

Mademoiselle Prahl dit à voix basse :

— Nous comptions sur lui si aveuglément. Oui, je crois bien qu'il l'aurait obtenu.

— Je vous remercie, je n'ai plus rien à vous demander.

Nygaard est dans son lit, et il lui semble que sa plaidoirie aura un mouvement superbe, lorsqu'il dira : « La faute de Pram, au fond, est que la guerre a fini un jour trop tôt. Si elle avait duré un ou deux jours de plus, il aurait rempli tous ses engagements, et personne n'aurait eu l'idée de l'accuser de détournement. Et si, mesdames et messieurs du jury, vous le déclarez coupable, je crois qu'un tel verdict causera sensation. Ce sera condamner non seulement Pram, mais aussi la paix à laquelle l'humanité aspirait. La plupart d'entre nous estimeront du moins que la guerre et les bains de sang avaient duré assez longtemps, et qu'il y a dans le monde assez de blessés et de mutilés.

» Et de plus : s'il doit être condamné pour accaparement inconsidéré, c'est toute notre génération qui doit être sur le banc des accusés. Car si l'on examinait tout ce qui s'est passé derrière les coulisses depuis quatre ans dans notre pays, on aurait peine à trouver celui qui pourrait se lever et jeter la première pierre. »

Et il en vient à l'éloge chaleureux du travail et des sacrifices de Pram dans des buts intellectuels, de ses dons aux pauvres, de sa donation à sa ville natale, de son énergie et de son audace, lorsqu'il s'agissait d'étendre l'esprit d'entreprise norvégien dans d'autres pays, jusque dans des parties du monde lointaines. Et pour finir il posera la question de savoir ce qui est le véritable objet de la justice dans notre société : ruiner la vie d'un homme éminent par un jugement infamant..., ou lui ouvrir une chance de continuer son travail, afin qu'il puisse se relever, à la grande joie de lui-même et de sa famille, et qu'un beau jour il paye à chacun son dû. Et probablement il ajoutera : « Songez, mesdames et messieurs du jury, qu'il a une mère, une femme et quatre enfants, qui espèrent avec angoisse en votre compassion. »

Tout cela est fort bien. Mais Nygaard éprouve en lui-même une résistance. C'est l'homme qui proteste contre l'avocat. Certes, il veut... autant que possible, faire acquitter Pram... mais cela sera-t-il juste?

Mais, bon Dieu, il faut qu'il dorme. Et avant de fermer les yeux pour de bon, et de s'abandonner à la nuit, il joint de nouveau tout doucement les mains, et regarde en face la vérité sans fard.

Et... n'est-ce pas étrange? Tout au fond de lui-même, il voit comme des forces insidieuses qui rôdent. Il se rappelle le dimanche où, assis sur la colline, il regardait le chantier pour la construction de la maison de Pram, cette construction dont il ne devait rien savoir. Souvenir encore cuisant. Il se rappelle Pram lui jetant un chèque ainsi que l'on jette à un pauvre une paire de souliers... et lui conseillant d'aller chez le tailleur. Souvenir cuisant. Puis le voilà de nouveau dans l'étude de Pram, où il fait tout le travail difficile, mais tous les gens viennent demandent à voir le patron, et lui n'est rien pour eux. Il se rappelle les années où, pour sa femme et ses enfants, le nom de Pram était sacré, dans la pensée qu'en somme, c'était lui qui les faisait vivre. Il se rappelle la première fois qu'il est entré dans la chambre de Pram, à la pension de Grensen, et comme il a été proprement mis à la porte. Et en même temps qu'il voit ces ombres se mouvoir secrètement... au fond de lui-même, il entend ce que Pram disait sur la vie en excédent ou en déficit. La question est d'avoir les moyens.

Voyons... ce malheur pourrait-il tout de même se produire demain, que ce soit moi qui perde? Que finalement je ne puisse pas. Que, tout simplement, je n'aie pas les moyens de tout faire, tout, pour sauver Ivar Pram?

« Seigneur Dieu, assiste-moi... » Et il récite sa prière du soir, lentement et ardemment.

X

Et le moment est venu.

Tribunal ordinaire avec le président derrière la table entre ses deux assesseurs, et sur les côtés le greffier d'un côté, l'avocat général de l'autre, tous en robes noires. Les membres du jury, hommes et femmes, s'étagent sur des bancs contre un mur. L'accusé a près de lui son défenseur. Des journalistes avec du papier et des crayons taillés sont à une table au milieu de la salle, et un rayon de soleil tombe sur eux de l'une des

hautes fenêtres. Au fond de la salle tous les bancs sont occupés par un public curieux.

L'avocat général a parlé. Naturellement, il a trouvé l'accusé coupable de grossier abus de confiance et détournement. Il voit une circonstance quelque peu atténuante dans le fait que les héritiers ont négligé l'apurement des comptes, mais il requiert quand même la peine la plus rigoureuse.

Nygaard, en d'autres circonstances, aurait sans doute été d'accord avec lui. Mais à présent il s'est tellement pénétré de tout ce qui peut parler en faveur de l'inculpé, que cela seul existe pour lui.

Et là, sur le banc des accusés, est assis Pram, son ami d'enfance. C'est un instant solennel. Il n'est pas exclu qu'il puisse le faire acquitter. Son sort est entre ses mains.

Pram est livide, ses cheveux, comme toujours, sont partagés avec soin par la raie au-dessus de la tempe gauche, mais ils ont grisonné. Il est, comme toujours, bien mis, en jaquette noire, pantalon à raies, cravate noire nouée comme lui seul sait le faire. Son gilet noir a une petite bordure blanche le long de l'ouverture sur la poitrine. Mais il donne l'impression de ne plus s'intéresser à tout cela. Il se lève et il est poli, quand il doit répondre à une question, mais quand il est assis, sa pensée semble être ailleurs. Il n'est sans doute même pas anxieux de savoir si la plaidoirie va marcher bien ou mal, et cela paraît un peu choquant à Nygaard. Il n'est pas impossible que Pram se mette à le critiquer, et se dise soudain à lui-même : « Ça, c'est gauche. Là, j'aurais fait mieux. »

Nygaard se verse un verre d'eau et se lève. Tous les yeux se tournent vers lui. Il boit une gorgée... maintenant il commence.

A entendre sa propre voix, des souvenirs d'Ivar Pram jeune l'effleurent, sa voix devient grasse, mais, que diable, il n'y a pas lieu d'être sentimental à présent... la chaleur, le pathétique, viendront plus tard. Ce dont il s'agit maintenant, c'est de se rappeler tout le discours, qu'il possédait si bien cette nuit, tous ses effets, toutes ses nuances. Il a parlé bien souvent ici, devant le tribunal, et il a senti combien il est capable de gagner le jury, et il sait comment s'établit un contact entre lui et ces gens qui sont sur les bancs, là-bas. Il a fini par avoir le sentiment qu'il les maîtrisait, qu'il pouvait jouer

sur ces esprits de citadins comme sur un instrument. C'est une sensation curieuse. L'aura-t-il aujourd'hui?

Oh, ces pauvres membres de notre tribunal populaire, qui siègent là aujourd'hui, peut-être ont-ils spéculé eux-mêmes, et perdu. Leur esprit est d'avance en garde contre les tours de ceux qui gèrent leurs économies. Mais attendez un peu, Nygaard est homme à vaincre cette résistance, et il en sait le moyen. Il a réglé tout cela pendant la nuit.

Voici qu'il a enfin trouvé son style et son attitude. Ses tournures de phrases et les mouvements de sa main sont bien à lui. Tel qu'il est là, il fait vaguement penser à un doyen de cathédrale.

Mais le voilà comme un téléphone dont les fils s'embrouillent. Des régions profondes de sa nature s'échappe tel ou tel argument qui est gênant. Il se tourne vers Pram, et en lui surgit cette idée : va-t-il vraiment s'en tirer encore cette fois? Est-ce parce qu'il s'appelle Pram? En ce cas il va ensuite voir encore plus grand. Et toi... il te regardera de haut en bas comme si souvent déjà... tu n'es qu'un paysan. Nygaard lui-même veut refouler ces mauvaises pensées, il parle, il parle, il se passe la main sur le front, boit une gorgée, continue à parler. Et en même temps il a la vision de Pram lui jetant une paire de vieux souliers..., non, tout de même, c'était de l'argent pour aller chez le tailleur. Mais était-ce mieux?

Il en est maintenant à un argument notable, à savoir que Pram pourrait être en fait solvable aujourd'hui, car les cours ne cessent de monter de nouveau, la brève panique produite par la déclaration de la paix est depuis longtemps enrayée. Il boit de nouveau et il parle... et en même temps il se voit assis sur la colline et regardant le chantier que Pram lui tenait caché... mauvaise journée où ses enfants ont dû avoir l'impression que leur père n'était rien.

Il arrive aux arguments essentiels de la défense :

Si Pram a tiré sur la succession, il a dû considérer cela comme un emprunt. Et la fête donnée par les héritiers en son honneur, parce qu'il a si bien géré leur fortune? Jamais ils ne se mêlaient de rien, en sorte qu'il devait lui sembler qu'il avait un droit de libre disposition... Mais tout cela est dit très mollement. La voix n'a aucune ardeur de conviction. Et qu'est-

ce qui prend à Nygaard? Il commet des oublis, notamment l'idée que la guerre a fini un jour trop tôt, et que le jury ne doit pas le condamner pour cela... il oublie une foule d'arguments. C'est une plaidoirie sans vigueur, et Nygaard sent tout le temps qu'il n'a pas le jury pour lui, et le pis... le pis est qu'il y a en lui-même une résistance à son action sur le jury.

Lorsqu'enfin il s'assied, c'est comme un écroulement, il s'essuie le front avec son mouchoir, il porte son verre à ses lèvres sans s'apercevoir qu'il est vide, il n'ose regarder personne, et surtout pas son ancien camarade.

Ce soir-là, de grosses ondées se déversent sur la ville et sur la route de Drammen marche un homme de haute taille, le col du manteau relevé, une serviette sous le bras et les mains dans ses poches. Il rencontre des autos, des tramways, des gens, mais ne fait attention à rien. Les oreilles lui tintent : « Une année... Et il sera transféré au pénitencier dès ce soir. » Et tous les mauvais génies du bourreau de soi-même ne cessent de le harceler, murmurant :

« Tu n'as pas réussi à le sauver. Car tu ne voulais pas. Tu n'avais pas les moyens. — Mais aujourd'hui, ce n'est pas Pram qui a perdu, c'est toi. — Un excédent? Tu ne l'auras jamais. Toute ta vie, tu seras en reste avec Dieu et les gens. Tu seras toujours en déficit. Et voilà quarante ans que tu as dit chaque jour ta prière du soir. Comment t'en tireras-tu ce soir? »

Il allonge le pas, les averses frappent le chapeau haute forme qu'il a solennellement pris ce matin. A Sköyen il s'arrête et regarde, se demandant s'il va prendre un taxi. Non, il continue à pied. Et toujours ses oreilles tintent : « Non, c'est bien ça. En somme, tu n'avais pas les moyens. Et le pis... le pis est qu'il t'a tendu la main et t'a remercié. »

Plus tard, dans la soirée, une vieille femme remonte vers l'est de la ville. Malheureusement, elle a eu la nouvelle maladie que l'on appelle la grippe espagnole, et c'est hier seulement qu'elle est arrivée dans la capitale. Elle a pris place parmi le public pendant les deux jours, et a écouté, mais toujours penchée en avant, un peu parce que c'était fatigant de rester assise droite, et aussi parce que cela aurait fait de la peine à Ivar si ses yeux étaient tombés sur elle et s'il l'avait reconnue.

Elle s'est fait indiquer le pénitencier, elle est devant la porte massive, elle sonne. L'homme de garde ouvre... parfaitement, une auto vient d'amener un détenu. Causer avec lui maintenant? Impossible.

— Mais quand, alors?

— Ça, il faut le demander au directeur.

— Je... j'aurais tant voulu ce soir.

— Je regrette... mais il est trop tard.

Et il faut qu'elle aille chez le directeur.

La vieille femme soupire, et reprend sa marche, cette fois vers le centre. Elle a les hanches larges, car il y a de la boue dans les rues, et sa robe est agrafée à sa ceinture sous le manteau d'hiver. Elle n'a d'ailleurs pas voulu aller voir sa belle-fille, qui a bien assez de soucis comme cela, et, de plus, il ne faut pas que personne se mette en dépense pour elle.

XI

Lorsque Ivar Pram se réveillait la nuit, il avait l'habitude d'allumer l'ampoule qui était sur sa table de nuit. Il fit le même mouvement vers la commutateur, mais il n'y avait pas de table de nuit. La lumière était éteinte dans le couloir, le soir, par le gardien, et allumée le matin. Dans l'intervalle, un détenu est sans défense contre l'obscurité.

Cela demande du temps de se déshabituer de toute initiative. Il a eu souvent des amis et sa famille autour de lui dans sa salle à manger. Ses repas, maintenant, lui sont tendus dans des tasses de fer-blanc à travers un guichet de la porte. Étendu dans l'eau chaude, il a joui de la vue de sa superbe salle de bains. Maintenant il a un lavabo de fer cloué au mur, et du robinet ne vient que de l'eau froide. Et il avait coutume, en ce temps d'hiver, de faire avec les enfants des promenades en skis, mais il n'est ici à l'air qu'une demi-heure par jour dans une cour. Celle-ci n'est d'abord guère plus grande que la porte par laquelle on y entre, puis elle s'élargit en triangle, limitée par des murs sur deux côtés et par une grille de fer vers le parc. Celui qui, du dehors, regarde les détenus faire les cent pas, chacun séparé par un mur, doit penser à des fauves dans une ménagerie. Fréquemment ils s'arrêtent à la

grille et regardent les arbres du parc, les nuages errants ou le bleu du ciel.

Ivar Pram est menuisier. Dans l'étroite cellule où le lit, pendant le jour, est dressé contre le mur, il est seul, toujours seul. Mais il est bon d'avoir un objet déterminé qui occupe la pensée. La fenêtre située haut sur le mur a aussi une grille, et il peut voir assez de ciel pour savoir constamment quel temps il fait. Un jour, une petite mésange vient se percher derrière la vitre et le lorgne. Hé, bonjour, mademoiselle, vous êtes la bienvenue. Un autre jour, il a une visite distinguée, une petite souris jette un coup d'œil d'un trou qui est dans un coin de la pièce. Elle s'attendait peut-être à trouver un ami, et c'est un étranger qui est là... de la prudence. Mais ce nouveau venu lui donne aussi des miettes de pain, et au bout de quelques jours elle est apprivoisée et vient lui tenir compagnie.

Si seulement il pouvait savoir comment va tout le monde chez lui. Les premières semaines, il n'écrit pas de lettre et n'en reçoit pas non plus. N'importe quoi peut être arrivé. Maladies des enfants... ou pis encore, Margrethe peut avoir perdu la raison. Se représenter cela est bien triste pendant la journée, mais c'est bien pis la nuit.

Un rayon de gaieté l'éclaire lorsqu'il pense à Nygaard prononçant sa plaidoirie. Le doyen de cathédrale a peu à peu disparu, seul est resté le sacristain. C'est drôle.

Mais la mairie de la ville natale est inachevée, sans portes ni fenêtres, triste monument de souvenir. Et Pram se demande qui va prendre possession de leur maison au printemps, quand les pelouses vont verdir et les anémones égayer le sol de la forêt.

Il manie son rabot. Mais s'il regarde par terre, le parquet peut devenir un océan bleu avec des raies rouges dans toutes les directions, et par delà le lointain horizon bleu à l'est et à l'ouest s'étendent des côtes où il aborde et s'installe. Ou bien il s'imagine lire des cours de la Bourse, ou entendre quinze téléphones qui donnent des ordres de Bourse..., ou bien il s'anime au projet d'un nouveau coup de filet qui pourrait tout réparer.

Et en même temps ses mains essayent de fabriquer un petit coffret.

Puis vient le dimanche, on le mène dans le couloir, et, par d'autres corridors, dans la singulière petite église, le temple des détenus, des criminels. C'est une pièce ovale de teinte gris bleu, où chacun des prisonniers est enfermé dans un box, de façon qu'ils ne peuvent se voir entre eux. Mais devant eux ils voient l'autel, et, au-dessus, la chaire.

Ivar Pram n'a pas de religion déterminée. Il prend part sans émotion au chant de psaume, accompagné par un harmonium. C'est curieux d'entendre les voix des criminels, grossières et délicates, belles et laides, monter et se fondre dans une sorte de ferveur. Il pense à Margrethe, aux enfants, à sa mère, et bientôt n'est plus capable de chanter.

Le prêtre monte en chaire. C'est un homme trapu à figure large encadrée de barbe noire, aux yeux saillants sous des verres épais. Son sermon vieillot est prononcé avec chaleur et autorité. La mère de Pram serait émue.

Un dimanche après-midi, Pram a entre les mains un livre qui a dû être manié par de nombreux détenus, mais il a de la peine à lire. Et des pas s'arrêtent devant la porte, la clef l'ouvre du dehors, et c'est le prêtre qui entre.

— Bonjour, monsieur l'avoué. Vous êtes en train de réfléchir à quelque sujet, il me semble?

Pram s'est levé, il s'incline, le prêtre lui serre la main. Ils sont bientôt assis chacun sur un tabouret de bois, et se regardent.

— Ça va?

— Comme ça.

— Quand vous êtes ainsi, assis sans rien faire, il doit vous passer bien des idées par la tête.

— Oh, oui.

— Y en a-t-il peut-être une qui domine?

Pram fait signe que oui.

— Quoi donc?

— La culpabilité.

— Celle qui vous a fait condamner?

Pram sourit : — Oh, pas du tout. Il n'est rien d'aussi affreux qu'une loi pénale. Prenez, par exemple, nos politiciens dirigeants. Ils gèrent une firme qui s'appelle la patrie, et ils gaspillent l'argent à des dépenses destinées seulement à capter les

électeurs et à leur assurer à eux-mêmes le pouvoir. Il s'agit là de centaines de millions qui pèseront sur une série de générations. Est-ce que ces gaillards sont traduits devant le tribunal et mis en prison?

— Mais vous pensez à la culpabilité?

— Oui, surtout à celle qui est d'une ampleur par trop grande pour qu'on puisse jamais l'expier.

— Non, nous ne le pouvons pas nous-mêmes, — dit le prêtre en regardant par terre à travers ses verres épais.

— D'autres, pas davantage.

— En êtes-vous bien sûr?

— Qui effacera les jours et les nuits où ma mère, ma femme et mes enfants ont souffert?

— Supposez que cela suscite en eux des dons qui sans cela ne se seraient jamais développés?

Pram sourit : — Je leur aurais donc rendu service.

— C'est une question sur laquelle il y a beaucoup à dire. Nous pouvons être coupables, même si nos actes, contre l'attente naturelle, ont d'heureuses conséquences.

Pram lève les yeux, glisse les mains sous ses cuisses et fixe le prêtre.

— Il y a dans le christianisme quelque chose que j'admire.

— Vraiment.

Le prêtre ferme les yeux et joint les mains sur ses genoux.

— C'est l'immensité des dimensions. Elles sont vraiment universelles. S'il y a un pécheur, tout le monde a péché. Communauté du péché. Condamnation de tous par la faute d'un seul. Nous n'exigeons rien de moins du Dieu devant qui nous nous inclinerons. Et lorsque l'homme a compris qu'il lui est impossible de supporter une telle culpabilité, il a créé l'homme dieu, qui répond aux exigences et nous sauve. C'est pourquoi nous, qui avons le sentiment de l'universel, mais non la foi au Christ, un jour nous sommes aplatis par terre, et le lendemain nous essayons de nous révolter, mais d'une façon ou de l'autre, nous sommes perdus.

— Hum. — Le prêtre sourit.

— Et ainsi, monsieur le pasteur, nous sommes tous réprouvés. Car nous tendons vers l'âme universelle, et nous n'y parviendrons pas sans un sauveur.

— Auquel vous ne croyez pas?

— Devant l'idée du sauveur je m'incline jusqu'à terre. Lorsque j'entre dans une grande cathédrale avec ses arceaux, ses colonnes, ses autels, le grand orgue, le chœur, je suis pénétré de respect, car je sais que tout cela représente la plus haute aspiration de millions d'hommes.

— Qui peut dire si la plus haute aspiration humaine n'est pas une partie de la divinité elle-même? Et qui peut dire si le sauveur que, dans notre sentiment de culpabilité, dans notre aspiration au salut, nous dressons entre ciel et terre, ne peut pas, pour la même raison, être appelé fils de Dieu?

— Alors... une fiction? Je parle de la réalité.

— Que la réalité vienne du dehors ou du dedans, elle est aussi bien vérité.

Ils se taisent et regardent chacun de leur côté.

— J'ai d'ailleurs à vous présenter les amitiés de votre femme, — dit le prêtre en se levant.

Pram bondit : — Quoi? Est-elle venue ici?

— J'ai été chez elle.

— Vous avez... oh, cher pasteur, quelle bonté de votre part! Comment ça va-t-il? Ont-ils de quoi vivre et se loger? Ne leur a-t-on pas pris la maison? Les enfants se portent-ils bien?

Le prêtre, les yeux clos, fait signe que oui.

— Votre femme a pris la chose en femme magnanime. Tout le monde se porte bien. Je ne peux pas en dire davantage aujourd'hui. Elle... on lui permettra peut-être bientôt de venir vous voir.

Un sanglot monte à la gorge du détenu qui saisit la main du prêtre.

— Merci, merci, pasteur. Elle... elle veut donc bien... m'accepter encore.

— Je vous ai dit qu'elle est une femme magnanime.

Le prêtre lui serre la main et sort.

Les jours suivants Pram rédige une lettre à sa femme. Ce qu'il y a de triste, c'est que le directeur doit lire cette lettre avant de l'envoyer. Pram ne peut pas offrir son amour. Et quoi d'autre? Le vrai châtiment ne commence qu'avec la libération.

XII

Par un jour ensoleillé de la fin de mars, où le temps doux fait tomber des gouttes de tous les toits, Margrethe Pram monte la pente qui va de la porte extérieure à la seconde porte de la prison. Elle est vêtue de noir, et pâle, mais elle s'est mis un peu de fard pour cacher le cerne sous ses yeux. La seconde porte s'ouvre, et on la conduit chez le directeur, un monsieur blond de taille moyenne, aux larges épaules, en uniforme.

Le directeur est aimable et lui offre un siège.

— Oui, madame, — dit-il, — si nous n'avons pas pensé pouvoir vous laisser venir plus tôt, c'est qu'une rencontre avec des proches, surtout au début, cause d'habitude une grande agitation à ... à celui qui est ici. Mais d'après la lettre que votre mari vous a écrite, et que c'était mon devoir de lire, j'ai compris qu'il avait acquis assez de calme pour que je puisse prendre la responsabilité d'une visite.

— Merci, — dit Margrethe, avalant sa salive.

— Vous apportez des fleurs? Voulez-vous me permettre de les regarder?

Le directeur hume le bouquet, mais en même temps examine discrètement s'il contient quelque chose de caché. Puis il ajoute :

— Je dois d'ailleurs vous prévenir que vous trouverez votre mari assez changé. Et j'ai une prière à vous adresser : essayez de vous maîtriser. De grandes scènes et de grandes émotions lui rendraient la vie pénible ensuite.

Margrethe indique d'un mouvement de tête qu'elle est d'accord avec lui. Elle s'est endurcie ces derniers temps. Elle ne supporte plus la compassion des autres.

Un employé la mène alors dans une salle de réception, et elle reste seule. Elle entend son cœur battre, elle redoute le moment où la porte va s'ouvrir et Ivar entrer. Va-t-elle pouvoir se tenir debout? En aura-t-elle la force?

La porte s'ouvre, et un homme pâle, glabre, tondu, en costume gris de détenu, entre, suivi de l'employé. Ses cheveux courts sont presque blancs. Est-il possible que ce soit Ivar? Elle essaye de se remettre en regardant le petit skielke qu'il

tient à la main, peint en rouge avec des patins bleus. Ivar s'arrête à quelque distance, et dit à voix basse :

— Bonjour, Margrethe.

— Bonjour, Ivar.

Elle est parvenue à répondre. Elle réussit à se lever. Puis ils se tendent la main. Celle d'Ivar est devenue rugueuse à travailler avec la scie et le rabot.

Mais ils ne tombent pas dans les bras l'un de l'autre — on les a tous deux mis en garde contre les scènes — ils se regardent un moment et essayent de sourire. Puis ils s'asseyent ensemble sur un banc contre le mur.

Ils se taisent quelque temps. Il articule enfin :

— Tu as eu beau temps pour venir.

— Oui... il a fait bien froid, mais... le temps s'est radouci. Aujourd'hui on a le soleil.

— Les enfants vont bien?

— Oui. Je suis chargée de... de dire bonjour.

Alors il a besoin d'un instant pour reprendre haleine.

— Dis-moi... tu n'as pas de nouvelles de ma mère?

— J'ai été la voir. Elle va mieux maintenant.

— Hum.

Il a un regard reconnaissant. Et c'est un nouveau silence.

— Tu n'habites sans doute plus la grande maison?

— Non... Nygaard nous en a procuré une petite. La grande est vendue.

— Nygaard? Vraiment.

— Qu'est-ce que tu as là? — demande-t-elle en désignant le skielke qu'il tient toujours dans sa main droite.

— Hé, hé. Je me demande si Frérot en voudra. De la part de père. Je l'ai fait entièrement moi-même. La peinture aussi. Crois-tu qu'il voudra encore recevoir un souvenir de son père?

— C'est justement d'un petit skielke comme ça qu'il a envie en ce moment. Il sera enchanté.

Nouveau silence.

— Eh bien, et toi? — demanda-t-il, les yeux fixés sur elle.

— Moi? Peuh, oui. Ça va. Mais toi? Dors-tu mieux maintenant?

— Avec des rêves, en tout cas. Une fois... hé, hé... une fois

j'ai rêvé que nous... que toi, tu voulais monter à l'autel avec moi une seconde fois.

— Hum.

Elle semble songeuse. Un peu après, Ivar sent une main qui cherche la sienne sur le banc.

— Nous tâchons d'imaginer quel travail tu entreprendras, — dit-elle.

— Nous?

— Oui, il faut bien que tu exerces quelque métier.

— Le mieux est que tu ne comptes pas sur moi. On pardonne à un homme comme moi, s'il se suicide, mais non s'il essaye de se reprendre à vivre.

— Jusqu'à nouvel ordre, j'ai pensé à ouvrir une école de couture, — dit-elle. — Aussi faut-il que je fasse un voyage à Paris pour apprendre.

— Et les enfants?

— Les fillettes seront chez ma mère, et les garçons chez Peter.

— Aucun chez le professeur?

— Sara ne demandait pas mieux, mais je comprends bien qu'elle ne peut pas. Elle souffre tellement d'insomnie, la pauvre.

— Hum. — Il sourit.

— Et tu auras sûrement une position dans une grande société d'assurances. Peter s'occupe d'arranger ça. Mais tu ne seras sans doute pas directeur tout de suite.

Et elle sourit et le regarde.

— Chère Margrethe... as-tu pensé à ce que ta famille...?

— J'ai pensé que nous devons essayer de vivre sur d'autres bases que jusqu'ici. Les autres en penseront ce qu'ils voudront.

A ce moment, l'employé tousse. Ils se lèvent, Pram remet le skielke à Margrethe, lui serre la main, et la regarde dans les yeux. Ils se sourient mutuellement; mais elle n'ose toujours pas lui jeter les bras autour du cou.

— Allons, pense à nous tous! Ça ira mieux, tu verras.

— Bon... porte-toi bien... et bonjour aux enfants.

Ils s'en vont chacun de son côté, et tous deux se retournent au moment d'ouvrir la porte.

C'est ainsi qu'ils se quittent.

JOHAN BOJER

VOIX D'ALLEMAGNE

En décembre 1932 M. F. Sieburg faisait, à Marseille, sur le ton le plus amical, une conférence destinée à montrer à l'auditoire français que l'Allemagne ne nourrissait aucun projet hostile à la France. Le public suivait avec intérêt et ne ménageait pas les applaudissements.

Pour nous faire apprécier sa sincérité, le conférencier parlait avec émotion des souffrances de l'Allemagne; puis, montrant la volonté de relèvement du peuple allemand qui étouffait dans des frontières trop étroites, il indiqua qu'il n'était pas impossible que ce peuple fût conduit — par la force des choses — à s'agrandir de nouveau à nos dépens.

Au-dessous des paroles, une espèce de leitmotiv, le leitmotiv de la force, de la force que l'Allemagne était en train de reconquérir, soutenait chaque phrase. Le vrai sens de ces affirmations bienveillantes en arrivait à être : nous allons être forts, nous allons être les plus forts... nous n'avons, contre vous, aucune animosité; mais ce qui compte, c'est la force.

Peu de temps après la conférence, on apprenait que M. Sieburg s'était officiellement rallié au parti hitlérien dont les premiers manifestes étaient des hymnes à la force.

En septembre 1933, un jeune étudiant revenant d'Allemagne nous apporta un livre qui venait de paraître et dont l'auteur est l'historien Oswald Spengler, bien connu depuis que son grand ouvrage en deux volumes, *le Déclin de l'Occident*, a eu, dans toute l'Europe et en Amérique, un grand retentissement.

La lecture d'*Années décisives*[1] est intéressante. Spengler n'adopte pas toutes les théories du nationalisme raciste, mais on sent dans le livre ce culte, cette glorification de la force, de la dureté, de la violence, cette exaltation systématique, dont ceux qui dirigent le peuple allemand veulent faire la base de l'éducation.

Oswald Spengler est une des personnalités les plus importantes du monde intellectuel allemand. Il existe toute une « Spengler litteratur » des plus touffues. Dès 1922, M. Manfred Schrœter publiait un ouvrage très documenté au sujet des controverses autour de Spengler[2]. Peu après la publication d'*Années décisives*, M. Arthur Zweiniger publiait sous le titre de *Spengler dans le troisième Reich*[3], une brochure pour prouver que Spengler ne comprenait rien à l'hitlérisme.

Autour du nouveau livre de Spengler, nationaliste par le fond, raciste par certaines considérations, mais ne se conformant pas en tout à la doctrine hitlérienne, les polémiques allaient se développant à tel point en Allemagne que le directeur de la radiophonie en vint à interdire les radio-diffusions au sujet de l'ouvrage de Spengler. Puis, à la suite d'une conférence où le professeur Baeumler attaqua très vivement ce qui n'était pas orthodoxe dans le livre de Spengler, il fut officiellement annoncé (*Germania* du 2 décembre 1933) que le professeur Baeumler ferait à nouveau, du 8 au 14 janvier 1934, trois conférences radio-diffusées, dont le thème serait : « Oswald Spengler est fini, le national-socialisme commence. »

Il n'en demeure pas moins que quatre-vingt mille exemplaires d'*Années décisives* ont été vendus en quatre mois.

Spengler proclame hautement son mépris du rationalisme et du libéralisme sous toutes leurs formes. Il est pour la tradition, la hiérarchie, l'autorité, la propriété héréditaire et les familles nombreuses; il est « de droite » en tout. Il se moque des idéologues, des théoriciens, des faiseurs de livres — ce qui, de sa part, est acte de modestie. Après avoir tracé un sombre tableau du monde occidental tel que l'a fait le triomphe de la plèbe, l'auteur nous annonce l'époque des Césars.

1. *Jahre der Entscheidung*, Beck, Munich, 1933.
2. *Der Streit um Spengler*, Beck, 1922.
3. *Spengler im dritten Reich*, Stalling, Oldenburg.

Le monde ne peut être sauvé que par quelques hommes possédant en eux la force de la race. « J'appelle race, dit Spengler, celle que l'on *a* et non une race à laquelle on appartient. L'une est *morale*, l'autre est *zoologie*. Ce quelque chose semble souvent ne plus être là, mais il est dans l'âme, prêt à bondir : une forte provocation et il a son ennemi sous lui. C'est une force qui n'est morte que là où le pacifisme des villes vieillies étend sa vase sur les générations. » Après avoir exposé les ravages de la révolution dans le monde blanc, Spengler fait une étude de la révolution dans le monde de couleur. Il reproche tout particulièrement à la France d'avoir révélé aux noirs et aux jaunes les secrets de la puissance des blancs.

Ce qui, selon nous, est significatif dans *Années décisives*, c'est, plus encore que le fond et la manière de voir les choses, le ton général du livre, le son qu'il rend et que nous avons tenu à faire entendre.

Le culte de la force, qui fait le fond de l'éducation allemande actuelle, se manifeste clairement — et parfois éloquemment — dans le livre de Spengler. Actuellement, à en juger par les discours et les circulaires de M. Gœbbels, il est difficile pour un Allemand de se renseigner sur l'opinion française. Il n'est pas beaucoup plus facile pour un Français de se renseigner sur l'opinion allemande et nous avons vu interdire, sur l'intervention de l'auteur lui-même, la traduction française de *Mein Kampf* par Hitler...

Pourtant nous croyons que l'un et l'autre peuple devraient s'appliquer à mieux se connaître réciproquement. C'est pour cela que nous voulons faire entendre aujourd'hui ces voix d'Allemagne.

Dès le début de l'introduction, Spengler déclare : personne plus que moi ne souhaitait le bouleversement de 1933. Depuis le premier jour, j'ai haï la sale révolution de 1918. Nous allons redevenir les *sujets* et non les objets de l'histoire. Nous allons vivre des décades violentes, effrayantes et sans joie. La grandeur et le bonheur sont deux. Il n'y aura, ces temps-ci, personne d'heureux sur la terre. Celui qui ne souhaite que ses aises ne mérite pas de vivre. Le grand devoir de l'homme qui *connaît* l'histoire, c'est de comprendre les

faits de son temps, de prévoir, d'indiquer, de montrer l'avenir qui viendra — que nous le voulions ou non.

Ce qui doit être dit dès aujourd'hui, c'est la violence de ce bouleversement de 1933 et la puissance de sa réalisation grâce à la discipline des âmes. Cela a été *prussien* tout à fait. Ce qui reste à accomplir est plein de dangers énormes et n'est pas du domaine intérieur de l'Allemagne; cela se passera au dehors, dans le monde des guerres et des catastrophes, où c'est seulement la grande politique qui a la parole.

Ces questions ne concernent pas seulement l'Allemagne, mais le monde entier et cela ne durera pas quelques années, mais des siècles.

L'auteur se propose de voir plus clair que beaucoup de générations qui l'ont précédé. Ce que de nos pères nous avons dans le sang, écrit-il, des idées sans mots, c'est cela seul qui promet de la persévérance dans l'avenir! Nous avons besoin d'une éducation pour nous comporter en *Prussiens*, pour cette attitude prussienne qui dort au fond de nos âmes comme une perpétuelle possibilité.

Spengler annonce qu'il donne un exposé des faits tels qu'ils sont ou qu'ils seront et déclare : « Je vois plus loin que les autres, j'ai un droit à la critique, car c'est toujours ainsi que j'ai annoncé ce qui doit arriver parce que cela arrivera. » L'Allemagne est le pays qui décidera du sort du monde, non seulement à cause de sa position aux frontières de l'Asie qui est aujourd'hui le continent le plus important pour la politique mondiale, mais aussi parce que les Allemands sont encore assez jeunes, alors que d'autres peuples sont déjà trop vieux et trop raides et ne peuvent plus guère que résister. En présence des grands problèmes aussi, c'est du côté de l'offensive qu'il y a le plus de chances de victoire.

Le critique hautain et prophétique se demande s'il y a aujourd'hui, parmi les blancs, quelqu'un qui se doute de ce qui se passe sur ce globe, quelqu'un qui se doute de la grandeur du danger. Spengler est plein de mépris pour la foule des villes, pour les lecteurs de journaux, pour le troupeau des électeurs, où depuis longtemps il n'y a plus de différence de rang entre les électeurs et les élus. Spengler se demande s'il existe encore de vrais chefs en cette époque grandiose où nous vivons et

qui est beaucoup plus terrible que les temps de César et de Napoléon. L'auteur ne voit dans les jugements et les mesures de l'Europe occidentale et de l'Amérique que platitude et petitesse; il se demande quels sont, aux États-Unis, en Angleterre ou en France, les hommes qui se doutent de la direction où nous mène le destin.

Selon Spengler, l'Allemagne souffre d'avoir été, durant sept siècles, composée de petits États provinciaux sans un souffle de grandeur, sans idées, sans but. Un tel passé ne se rattrape pas en deux générations. Depuis trop longtemps on a pensé trop petitement. On s'est enfermé dans d'innombrables petites patries, on a misérablement rêvé d'un royaume de nuages pour lequel on a trouvé le nom d'*idéalisme allemand.* A cette manière de penser se rattache presque tout ce qui est né dans les marais de la constitution de Weimar, toutes les chimères internationales, communistes, pacifistes, ultramontaines, fédérales, aryennes, le *sacrum imperium* comme l'État soviétique ou le troisième Reich.

Tous les partis pensent et agissent comme si l'Allemagne était seule au monde. Ceux qui se sont occupés de politique ouvrière sont très en retard sur ce que les Anglais ont compris depuis longtemps. Les démocrates allemands veulent faire du pacifisme et du désarmement. Les fédéralistes veulent reformer à nouveau de petits États que l'on pourra faire jouer les uns contre les autres et les socialistes-nationaux se figurent qu'ils pourront édifier leurs cités de nuages sans réactions venant de l'extérieur.

Une des affirmations de Spengler est que le monde blanc tout entier a peur de la vérité, une peur consciente ou inconsciente. C'est la faiblesse d'âme des hommes trop civilisés. On ne supporte plus la vérité. On met ses illusions à la place des faits. Mais les puissances de l'avenir ne seront pas autres que celles du passé; à savoir, la volonté du plus fort, les instincts *sains*, la race, la volonté de posséder et la volonté de puissance... Par là-dessus oscillent dans l'impuissance les rêves qui resteront toujours des rêves : la justice, le bonheur, la paix.

De nos jours, selon Spengler, l'instinct est devenu si faible et la critique ignorante et bavarde si forte qu'un véritable

homme d'État est non seulement contrarié par les murmures et les résistances, mais gêné pour agir par l'opposition de tous ceux qui « savent mieux ». L'auteur ajoute que les Allemands ont la spécialité de jalouser, de calomnier les actes créateurs. Ils ne connaissent pas cette expérience historique, cette force de la tradition qui font partie de la vie anglaise. Le peuple des poètes et des penseurs est en train de devenir un peuple de bavards et de persécuteurs. Tout véritable homme d'État est impopulaire; c'est la suite de la peur, de la lâcheté, de l'ignorance des contemporains. Mais, même pour comprendre cela, il faut être quelque chose de plus qu'un « idéaliste ».

Spengler revient ici à un de ses thèmes favoris : la critique de ce rationalisme qui a commencé au XVIIIe siècle, qui est en train de finir rapidement, mais dont nous sommes les créatures — que nous le sachions ou non — et qui nous vaut l'outrecuidance du citadin, du déraciné, de l'esprit qui n'est plus guidé par aucun instinct vigoureux, qui regarde avec dédain la pensée « pleine de sang » du passé et la sagesse des vieilles générations de paysans. Nous sommes au temps où tout le monde sait lire et écrire et « comprend tout mieux ». On critique. On parle du progrès de l'humanité, etc... Rien n'est plus bête que l'intelligence sans racines des villes. On en arrive à mépriser les faits de l'histoire. On s'attache à des théories, faute d'expérience. Cette rage d'organiser aboutit à des bureaucraties. Au fond, le rationalisme n'est que critique et la critique est mortelle pour la vie. Tout cela n'existe que sur le papier. « Cela » a commencé avec Rousseau et Kant, « cela » a abouti à toutes sortes de constructions et de méthodes d'histoire naturelle, de physique, de darwinisme, de sociologie, d'économie nationale, d'histoire matérialiste et cela va se perdre dans les romans à tendance et les programmes de partis; mais, que l'on ne s'y trompe pas : idéalisme et matérialisme vont de pair. L'un et l'autre sont entièrement *rationalistes*, Kant tout autant que Voltaire et d'Holbach comme Proudhon.

Rationalistes aussi les idéologues des guerres de libération tout comme Marx; la conception matérialiste de l'histoire aussi bien que l'idéaliste. Que le « sens », le « but » soient le progrès, la technique, la liberté, le bonheur du plus grand

nombre ou la floraison des arts, la poésie, la pensée — tout cela fait peu de différence. On a simplement oublié que le destin dans l'histoire dépend de forces plus robustes : l'*histoire des hommes, c'est l'histoire des guerres.*

Et Spengler expose ses vues sur la *nécessité* de la guerre et sur l'absurdité foncière de toutes les organisations pacifiques. Ce qui, selon lui, fausse actuellement toutes les vues c'est cet invraisemblable état de repos, de sécurité, de progrès paisible et sans souci qui s'est propagé chez les races blanches depuis la guerre d'indépendance des États-Unis (1865) et la guerre franco-allemande de 1870 jusqu'en 1914.

Une telle période de repos ne se rencontre pas au cours des siècles précédents et nous sommes enclins à considérer cet état de paix comme *normal*, à souhaiter que « cela revienne ». « Mais, dit Spengler, cela ne reviendra pas. Cela ne reviendra jamais... Une longue guerre ne peut être supportée, sans que l'âme se gâte, que par peu de personnes. *Une longue paix ne peut être supportée par personne.* » Cette époque de paix de 1870 à 1914 a rendu tout le monde incapable de supporter le malheur. Cette paix beaucoup trop longue est un terrible héritage. Aucun homme d'État, aucun parti, presque aucun penseur politique n'est capable aujourd'hui de dire la vérité. Tous mentent. On parle de *crise* passagère alors qu'il s'agit de la forme normale des grands développements de l'histoire.

Nous vivons à une époque violente. Mais qui le comprend? qui sent le bonheur d'assister à cela? les événements sont grands, mais les hommes sont d'autant plus petits; on ne supporte plus la tragédie. « Le temps vient — non, le temps est déjà venu — où il n'y a plus de place pour les âmes tendres et les faiblesses idéales. L'antique barbarie qui durant des siècles était cachée et enchaînée sous la culture s'éveille, maintenant que la culture est terminée et que la civilisation est commencée[1]. Et de nouveau s'éveille cette joie guerrière et saine de la force qui méprise l'époque du rationalisme saturée de littérature. L'instinct infrangible de la race s'éveille qui veut vivre autrement que sous le poids des livres lus et des idéals livresques. Parmi les peuples d'Occident, il subsiste

1. La différence entre la *culture* et la *civilisation* est une des théories que Spengler aime à rappeler.

encore assez de cet instinct et dans les prairies d'Amérique et là-bas dans les grandes plaines du nord de l'Asie, où grandissent les conquérants du monde. »

Est-ce là du pessimisme? Il y a un sentiment nordique du monde — de l'Angleterre jusqu'au Japon — qui veut vaincre ou périr : c'est le sentiment tragique de la vie qui existe encore et qui refleurira. L'homme qui ne sent pas l'histoire tragiquement, (telle qu'elle est, sans sens, sans but, sans morale), n'est pas capable de faire l'histoire. L'histoire n'a rien de commun avec la logique humaine. Et Spengler écrit une fois de plus : « *L'homme est un animal de proie*; je le répéterai toujours. » Tous les prôneurs de vertu et les moralistes sociaux ne sont que des animaux de proie qui n'ont plus de dents. Ils crient : plus de guerre! mais ils veulent la guerre de classe. La lutte est le fait fondamental de la vie, la lutte est la vie même. Le plus lamentable pacifiste n'arrive pas à en déraciner complètement en lui le désir et, au moins en théorie, il voudrait combattre et anéantir les adversaires du pacifisme. Le triste cortège de ceux qui veulent améliorer le monde et qui n'ont laissé derrière eux que des montagnes de papier imprimé est fini. Voici venir les Césars. « La grande politique; *l'art de ce qui est possible*, en dehors de tous les systèmes et de toutes les théories; la maîtrise des faits : savoir gouverner les faits en connaisseur, conduire le monde en cavalier par la pression des jambes — voilà ce qui va reprendre ses droits éternels. »

Reprenant le ton prophétique, Spengler examine vers quelles solutions marche « inévitablement » l'Allemagne; et il ajoute : « Tel est le destin. On peut le nier, mais alors on se nie soi-même. »

Spengler affirme que la « crise mondiale » était inévitable et que parler de « la culpabilité de guerre » de l'Allemagne est absurde. Peut-être, écrit-il, la grande décharge eût-elle pu être reculée d'une dizaine d'années? Mais les faits sont toujours plus forts que les hommes et l'ensemble des possibilités, même pour un grand homme d'État, est beaucoup plus restreint que ne le croit le profane.

Nous sommes entrés dans l'époque des guerres mondiales. Époque qui commence au XIXe siècle et durera plus que le siècle présent et probablement plus que le suivant. C'est le

passage du monde des États du XVIIIe à l'*imperium mundi*. Cela correspond aux deux terribles siècles qui vont de Cannes à Actium, au passage du monde des États hellénistiques (y compris Rome et Carthage) à *l'imperium romanum*.

Nous vivons aujourd'hui entre deux temps. Le monde des États occidentaux était, au VIIIe siècle, une formation de style sévère, comme les créations contemporaines en musique et en mathématique. Et Spengler reprend ici une thèse qu'il avait déjà formulée dans *le Déclin de l'Occident*. L'auteur rappelle qu'il régnait au XVIIIe siècle une vieille et puissante tradition. L'honneur jouait encore son rôle. Tout se passait cérémonieusement et courtoisement comme dans un duel. C'est depuis la fondation par Pierre le Grand d'un État de forme occidentale à Pétersbourg que le mot Europe s'est répandu dans l'usage, dans les idées et est devenu une tendance historique. Auparavant c'était une expression savante, un terme géographique; on n'y faisait alors pas entrer le royaume de Turquie qui était encore une puissance véritable. La Russie elle-même ne comptait guère que comme le gouvernement de Pétersbourg. Les frontières de la culture occidentale demeuraient là où la colonisation allemande s'était arrêtée.

Dans cette Europe, l'Allemagne formait le milieu. Ce n'était pas un État, mais un champ de bataille pour les véritables États. C'est là que se décida — en grande partie avec du sang allemand — à qui appartiendraient l'Inde, l'Afrique du Sud et l'Amérique du Nord. A l'est il y avait la Russie, l'Autriche, la Turquie. A l'ouest, l'Espagne et la France, puissances coloniales sur leur déclin, auxquelles l'Angleterre avait enlevé le premier rang (aux Espagnols en 1713, aux Français en 1763). L'Angleterre était la puissance dirigeante; elle devint très riche par rapport au continent; elle ne s'était jamais considérée comme faisant tout à fait partie de l'« Europe ». Elle avait ses mercenaires. A la fin du siècle, l'Espagne avait depuis longtemps cessé d'être une grande puissance et la France était destinée à la suivre.

« Mais vint Napoléon, un Italien qui avait choisi Paris comme base de sa puissance et qui créa dans ses armées ce type des derniers Français qui a maintenu, durant tout un

siècle encore, la France comme grande puissance : courageux, élégant, vantard, grossier, ayant plaisir à tuer, à piller, à détruire, animé d'un élan sans but, de sorte que toutes les victoires, malgré des massacres inouïs, n'ont pas rapporté à la France le moindre avantage durable. La renommée y gagna, pas même l'honneur. Au fond c'était un idéal jacobin qui, vis-à-vis de l'idéal girondin des petits rentiers et des bourgeois, n'eut jamais pour lui la majorité, mais eut toujours le pouvoir. » Les formes distinguées de l'ancien régime sont envahies par les plébéiens, la nation devient une *masse*, la guerre une affaire de masses, la bataille un gaspillage de vies humaines, les paix sont conclues brutalement, la diplomatie n'est plus que manigances d'avocats sans manières. Mais l'Angleterre eut besoin de toute l'Europe et de toutes ses propres richesses pour anéantir la création de cet homme tout seul — et cette création continua de vivre dans les esprits. Au congrès de Vienne, le XVIIIe siècle triompha une fois encore sur le temps nouveau. Ce n'était que l'apparence d'une victoire et les conséquences en furent constamment mises en question durant tout le siècle. Metternich avait vu cela avec une impitoyable clarté : « Ma plus secrète pensée, écrivait-il, est que la vieille Europe est au commencement de sa fin. Résolu à sombrer avec elle, je saurai faire mon devoir. D'autre part, la nouvelle Europe est encore en devenir; entre la fin et le commencement, il y aura un chaos. » C'est pour retarder autant que possible ce chaos qu'il y eut le système des équilibres des grandes puissances, la Sainte-Alliance entre l'Autriche, la Prusse, la Russie. Mais les puissances mondiales étaient, sans exception, des puissances *européennes*. La peur de la fin de cet état de choses — ce que Bismarck appelait « le cauchemar des coalitions » — guidait la diplomatie de tous les États. Malgré tout, les temps étaient mûrs pour la première guerre mondiale dès 1878. Les Russes étaient devant Constantinople, l'Angleterre voulait intervenir, la France et l'Autriche aussi et la guerre se serait aussitôt propagée en Asie, en Afrique et peut-être en Amérique (Inde, Turkestan, Égypte, Suède, Chine, rivalité de Londres et de New-York, etc.). C'est la prudence personnelle de Bismarck qui ajourna la décision à l'avenir. La guerre véritable est remplacée alors par la course aux armements.

Et, juste à ce moment, sans que l'Europe y prît garde, le Japon se développait, dans le style des grandes puissances européennes, avec armées, tactique, industrie de guerre; en même temps que, à la suite de la guerre de Sécession (1861-1865) le dollar commençait à jouer un rôle dans le monde...

Depuis la fin du XIXe siècle, on parle du « progrès de l'humanité » dont témoignent la longueur des voies ferrées, la hauteur des cheminées d'usines, l'épaisseur des plaques de cuirasses et des paquets d'actions dans les banques. Triomphe que ni les coups de canons américains contre les navires espagnols à Manille et à la Havane, ni les détonations des nouvelles pièces d'artillerie japonaises ne troubla... La guerre mondiale, ajournée en 1878, menaçait de nouveau... Ici Spengler esquisse brillamment une de ces comparaisons historiques auxquelles il excelle; il évoque l'état du monde antique vers la fin de l'époque hellénistique et romaine et aboutit à la conclusion que la guerre de 1914 marque la fin des traditions de la grande diplomatie et l'apparition d'un nouveau monde.

L'Asie a reconquis l'âme de la Russie et il n'est pas sûr que le centre de gravité de l'Angleterre soit encore en Europe. Ce qui reste de l'Europe se trouve entre l'Asie et l'Amérique (entre la Russie et le Japon à l'est et l'Amérique et les dominions anglaises à l'ouest). Au fond, *ce qui reste de l'Europe, c'est l'Allemagne qui reprend son ancien rang de puissance frontière contre l'Asie*, c'est l'Italie qui sera une puissance aussi longtemps que vivra Mussolini et qui deviendra peut-être la plus grande puissance méditerranéenne, c'est la France qui se considère encore une fois comme maîtresse de l'Europe et aux arrangements politiques de laquelle appartient la Société des Nations de Genève, avec le groupe des États du du sud-est. Mais dans tout cela il n'y a peut-être ou probablement que des apparences fugitives. La métamorphose des formes politiques du monde avance rapidement et personne ne peut prévoir quel sera l'aspect des cartes géographiques d'Asie, d'Afrique et même d'Amérique dans quelques dizaines d'années.

Metternich prévoyait le chaos. Ce qu'on appelle aujourd'hui l'ordre, ce que l'on expose dans les doctrines libérales n'est

qu'une anarchie passée à l'état d'habitude. Qu'on l'appelle démocratie, parlementarisme, gouvernement du peuple par lui-même : en fait c'est l'absence d'une autorité consciente de sa responsabilité, et par conséquent d'un véritable État.

Les considérations historiques dont nous avons essayé d'indiquer le sens conduisent Spengler à des formules frappantes telles que : « L'histoire de l'humanité dans les périodes de haute culture est l'histoire des puissances politiques. La *forme de cette histoire est la guerre...* » Suit une observation que le Führer ne contredirait certes pas : « La paix en fait partie aussi : *elle est la continuation de la guerre avec d'autres moyens; l'essai du vaincu de se débarrasser des conséquences de la guerre comme les traités, l'essai du vainqueur de les maintenir.* » Un État est ce qui est « en forme » pour maintenir l'unité d'un peuple pour des guerres. Un État *fort* remporte des victoires sans combattre, rien que par le poids de sa puissance toute prête à être utilisée. Un État faible est toujours exposé à être vaincu dans ses rapports avec d'autres puissances.

Ces doctrines sont d'accord avec ce que le Führer du Reich exposait encore récemment dans un grand discours sur la paix; mais bientôt Spengler s'écarte de l'orthodoxie hitlérienne : « Les États, écrit-il, ne sont que de pures unités politiques, des unités dont la puissance s'exerce vers l'extérieur. Les États ne dépendent pas d'unités de race, de langues, ou de religion : il sont *au-dessus*. S'ils invoquent ce genre de prétextes ou entreprennent des croisades au nom d'unités de ce genre, les contradictions intérieures les rendront plus faibles et ne les rendront jamais plus grands. La politique intérieure n'est là que pour assurer la force et l'unité de la politique extérieure. Dès qu'elle poursuit d'autres buts, la décadence de l'État qui n'est plus « en forme » commence. »

D'où la nécessité de la force et de l'unité de conduite du gouvernement, la nécessité de l'autorité sans laquelle l'État n'existe pas. Pour Spengler, ce qui maintenait en forme les puissances du XVIIIe siècle, c'étaient les traditions dynastiques, la cour, la société. Les révolutions ne proviennent que de la décadence de l'État; une république moderne n'est que la ruine d'une monarchie qui s'est rendue toute seule. Spengler affirme, par exemple, que la Révolution Française

n'est pas venue du soulèvement du peuple contre un absolutisme qui n'existait plus du tout, ni des misères et des dettes du pays (il y en avait de bien plus grandes ailleurs), mais de la dissolution de l'autorité.

La forme de l'histoire étant la guerre, l'historien Spengler devait aborder les questions militaires et le remplacement des armées de métier des États dynastiques par les masses des armées permanentes dont la valeur dépend de la qualité du corps des officiers. Si les chefs fléchissent — comme en 1918 — un courageux régiment devient, en un instant, un troupeau lâche et inutilisable.

En 1830, en 1848, en 1870, écrit Spengler, ce sont les armées et non les couronnes qui ont tenu. Après 1870, ces énormes masses ont empêché la guerre parce que personne n'osait les mettre en mouvement. La guerre directe est alors remplacée par la guerre indirecte (course aux armements, etc.). La grande industrie devient une arme.

La guerre de 1914 a été une guerre de tranchées où la quantité a battu la qualité, la mécanique a vaincu la vie... Spengler signale que, du point de vue de la conduite de la guerre, il y a eu deux grands révolutions dans l'histoire du monde : l'introduction de la cavalerie, un peu moins de mille ans avant Jésus-Christ quelque part dans les plaines entre le Danube et l'Amour a permis, malgré toutes les fortifications, les agressions soudaines des Parthes, des Huns, des Scythes, des Mongols, des Turcs. Les populations paysannes ne pouvaient pas supporter la cavalerie. Même les hordes de Gengis khan ont dû leur victoire à leur rapidité méditée.

Nous assistons à la deuxième révolution : remplacement du cheval par le cheval-vapeur de la « technique faustienne ». Jusqu'à la guerre mondiale, les célèbres régiments de cavalerie de l'ouest de l'Europe étaient entourés d'une atmosphère de gloire, de soif d'aventures, d'héroïsme. C'étaient les Vikings de la terre ferme, les vrais soldats de vocation. Maintenant on ne connaît plus que les avions et les tanks, qui ont donné naissance à un nouveau genre d'héroïsme individuel.

Spengler signale ici un autre ordre de faits. Les hommes et les officiers de rangs inférieurs qui n'étaient pas des chefs nés ont été influencés par les partis, par les propagandes

politiques, par les cellules communistes. Les éléments anarchiques sont entrés dans l'armée. L'armée régulière n'est plus invincible devant la révolution. Chaque recrue le sait et n'est plus un simple « objet » entre les mains de ses chefs... Je me demande, écrit Spengler, si en France, par exemple, une mobilisation générale serait possible contre un ennemi dangereux? Jusqu'à quel point peut-on compter sur des troupes dont la décomposition morale est avancée? Cette crainte marquera la fin du service obligatoire pour tous et l'apparition d'armées de métier composées de soldats de métier groupés autour d'un chef. C'est le chemin qui conduit au césarisme.

Depuis la fin du XVIIIe siècle, les forces matérialistes et plébéiennes ont entrepris des guerres qui convenaient à leurs manières de penser et à leur expérience. A côté des armées et des flottes employées pour des buts lointains dans l'intérêt de certains groupes (comme par exemple la guerre de l'opium) se sont développées des méthodes de guerres économiques qui, en pleine paix, ont eu leurs batailles, leurs victoires, leurs traités de paix.

La guerre de 1914 a été conduite par l'Angleterre pour ruiner à jamais la concurrence allemande. Le traité de Versailles devait régler les choses en ce sens (remise des colonies, de la flotte de commerce, prise de possession des banques, des propriétés, des brevets, mainmise de l'étranger sur les domaines industriels comme la Silésie et la Sarre, fondation de la république, où l'industrie devait être minée par les syndicats de métiers et enfin réparations).

Mais, contre l'attente des puissances qui l'avaient dicté, le traité de Versailles a donné naissance à la nouvelle guerre économique que nous vivons. L'équilibre des puissances mondiales s'est trouvé complètement transformé par la croissance des États-Unis et de leur puissance financière, ainsi que par la nouvelle forme de la Russie. Nous vivons actuellement dans la confusion, « entre les temps », mais on voit se dessiner des tendances nouvelles qui indiquent l'avenir; les puissances commencent à se former pour le combat final pour la domination de la planète. *Il n'y en a qu'une qui pourra donner son nom à l'*imperium mundi *et qui le donnera, si un destin monstrueux ne la détruit pas.*

Spengler — l'homme qui sait ce qui doit se produire — se demande quelles sont aujourd'hui « les puissances de grand style » et désigne comme pleine de mystères et complètement insondable pour la pensée et le sentiment occidentaux la puissance de Moscou. Pour Spengler le triomphe des bolchevistes représente la victoire de l'Asie qui reconquiert l'Europe.

De la Russie, Spengler passe au Japon, presque inattaquable par mer, de qui la puissance économique va toujours grandissant et contre lequel la Russie ne peut rien tenter militairement. Quant aux peuples qui sont esclaves depuis la nuit des temps, comme les Indous et les Chinois, ils ne peuvent que changer de maîtres.

Spengler se demande quel sera l'avenir des États-Unis; il raille l'enthousiasme de certains « Européens » pour la jeunesse, la force, la supériorité des Américains. Il ne faut pas confondre, dit-il, les records et les dollars avec la force d'âme et la profondeur du sentiment populaire qui sont nécessaires si l'on veut être une puissance qui dure; il ne faut pas confondre le sport avec la santé de la race, ni le sens des affaires avec l'âme.

Sa haine de la démocratie fait voir à Spengler toutes sortes de ressemblances entre les États-Unis et la Russie bolchevique. La toute-puissante dictature de l'opinion publique, les trusts financiers, la volonté de puissance faustienne transposée du domaine organique dans le domaine mécanique — autant d'analogies, avec la Russie... Et après avoir rappelé que les États-Unis sont devenus une puissance maritime qui règne sur deux océans, Spengler signale que si le type Yankee est anglo-saxon, il ne faut pas oublier (outre les nègres et les Chinois) les milliers de Polonais, de Russes, de Tchèques, de Slaves balkaniques, de Juifs orientaux, de Grecs, d'Asiatiques, d'Espagnols, d'Italiens, formant ce prolétariat très fécond, dont le centre de gravité est à Chicago... Ce qui s'appelle là-bas « Government » peut être soudain anéanti... Que réserve l'avenir? Peut-être le démembrement en États séparés? Spengler indique qu'une telle dislocation était, durant la guerre de Sécession, dans les plans de l'Angleterre — du temps où l'Angleterre était sans conteste reine des mers... Mais les temps

sont changés. « En même temps que les gros cuirassés, l'Angleterre, reine des mers, sombre dans le passé. »

Spengler ne trouve plus l'Angleterre ni assez jeune, ni assez saine, ni assez *forte*, pour triompher dans une si terrible crise. Elle a versé son meilleur sang dans les colonies. Elle n'a pas de paysans. La classe supérieure — de race germanique — est épuisée, les descendants de la population primitive arrivent partout au pouvoir avec leur manière « française » de comprendre la vie, la vieille forme oligarchique se transforme en luttes malpropres de partis. L'idéal des rentiers triomphe de l'impérialisme.

La capitale de la France est en train de devenir un monument historique comme Vienne et Florence, ou comme Athènes au temps des Romains. Jusqu'au règne de Louis XIV, la vieille noblesse, de sang celte et germain, avait en main la grande politique; il y avait de grands buts (croisades, colonies, etc.). Mais depuis, le Français n'a jamais haï que des *voisins* devenus puissants parce que leurs succès blessaient sa vanité : les Espagnols, les Anglais, les Allemands (sous les Habsbourg ou sous les Hohenzollern). La France n'a jamais su voir loin dans l'espace ou dans le temps, en politique pas plus qu'en philosophie. Sa « gloire » se borne aux frontières, le vrai Français ne pense pas aux colonies lointaines — ni même à l'Alsace-Lorraine depuis qu'elle est « reconquise ».

Nous résumons ici quelques observations de Spengler touchant la France, parce que nous ne jugeons pas inutile de faire connaître au public français ce que non seulement des hommes politiques allemands mais d'éminents savants disent de notre pays à leurs compatriotes. La France, écrit Spengler, se divise toujours plus nettement en deux éléments profondément différents. L'élément « girondin », le plus nombreux de beaucoup, provinciaux, rentiers, paysans, bourgeois. Ces girondins ne veulent que le repos dans la saleté, l'avarice et l'abrutissement, un peu d'argent, de vin, d' « amour ». Ils ne veulent plus de grande politique, d'ambitions économiques, de lutte pour d'importants buts de vie. Au-dessus, il y a la petite couche « jacobine » qui va en diminuant et qui a conduit le nationalisme français depuis 1792 : officiers, industriels, employés supérieurs des administrations cen-

tralisées par Napoléon, journalistes de la presse parisienne, députés et quelques grandes organisations comme les loges et la ligue des anciens combattants. Tout cela est conduit, depuis un siècle, en silence, par la haute finance parisienne internationale qui paie la presse parisienne et les votes. Le chauvinisme est devenu une « affaire ». Il s'accommode de la peur d'un vague péril extérieur et de la dévalorisation des économies, peur entrenue par la presse parisienne. Cette disposition demeure, pour bien des années encore, un danger pour tous les pays voisins. La France s'est laissée employer par l'Angleterre et par la Russie avant 1914 et aujourd'hui encore pourrait devenir l'instrument d'un habile homme d'État étranger. Le personnage du chauvin prend de plus en plus d'importance et fait sourire le monde entier. C'est la fin de la « grande nation ».

Son héritier en Méditerranée et en Afrique du Nord sera peut-être l'État de Mussolini. Mais, à vrai dire, on ne peut prévoir l'avenir d'aucune de ces puissances. Dans vingt ans, l'Angleterre pourra être bornée à son île, l'Amérique disloquée, le Japon et la France — les seuls à savoir aujourd'hui ce que vaut une armée forte — pourront être tombés aux mains des communistes. On ne peut même pas avoir une idée des possibilités futures de la Russie.

Pour le moment, c'est l'opposition de l'Angleterre et de la Russie à l'Orient, de l'Angleterre et de l'Amérique à l'Occident. Des deux côtés l'Angleterre recule économiquement, diplomatiquement, militairement et moralement. Les liens du sang anglo-saxon peuvent se transformer en haine fratricide...

La dernière phrase du livre de Spengler est : « Ici, peut-être en ce siècle déjà, les décisions suprêmes attendent leur homme. Devant ces décisions, les visées et les conceptions mesquines de la politique d'aujourd'hui se réduisent à rien. Celui dont le glaive conquerra la victoire, celui-là sera maître du monde. Les dés de l'énorme jeu sont là. Qui osera les jeter? »

Tout en abrégeant et en ne citant que certains passages caractéristiques, nous nous sommes appliqués à ne pas dénaturer la pensée de Spengler. Cet état d'exaltation lucide, à la fois mystique et guerrière, qui conduit Spengler à glorifier

à propos de tout la force allemande se retrouve dans beaucoup de textes allemands que nous avons pu lire ces derniers temps.

Pour faire entendre une autre voix allemande, n'appartenant pas au même parti que Spengler, citons ici quelques extraits du grand discours prononcé à Berlin, le 18 avril 1934, par le ministre du Reich, M. Rœhm, qui depuis... Mais alors il était ministre et intime ami de Hitler.

Nous interprétons l'idée de « révolution » dans le sens le plus large et le plus profond. Révolution ne veut pas dire succession d'événements plus ou moins turbulents. Révolution signifie renversement d'une époque et de son humanité, changement profond dans les idées des peuples, avènement d'une nouvelle conception de la vie. Des révolutions de ce genre, des révolutions philosophiques, celles-là ont toujours raison... car elles font litière d'un principe usé, vermoulu, en faisant triompher le droit moral et la force dynamique d'un nouveau vouloir.

La propriété n'est jamais un droit, encore moins un privilège, lorsqu'elle n'a pas elle-même la *force* de s'affirmer. De même une conception philosophique perd tout droit à l'universalité si elle n'est pas soutenue par des forces vivantes, si elle ne retient plus ses partisans dans son champ magnétique et ne peut empêcher qu'une nouvelle idée, une nouvelle volonté ne fasse la percée...

Les mesures du gouvernement ne peuvent pas créer les conditions nécessaires permettant à la doctrine nationale-socialiste de devenir vie... Tous ceux qui veulent être nationaux-socialistes de cœur doivent avoir vécu personnellement cette refonte intérieure de l'homme allemand...

L'homme des S. A. ne fait qu'un acte libre et volontaire, c'est au moment où il s'enrôle dans les troupes d'assaut de la rénovation de l'Allemagne. Mais, dès qu'il a revêtu la chemise brune, il se soumet d'une façon absolue à la loi des S. A. Et cette loi, c'est l'obéissance jusqu'à la mort au chef suprême des S. A. Adolf Hitler. Cette loi, c'est de tout donner à l'Allemagne, ses biens et son sang, son corps et sa vie. Tout pour l'Allemagne!...

Le national-socialisme, par les actes et par l'exemple, par le combat et par le sang, devient une réalité vivante. De ce combat et de cette idée surgit le nouvel Allemand de la nouvelle Allemagne...

Au centre de notre vouloir, il y a uniquement l'homme allemand et la nation allemande. Former l'esprit de l'homme allemand, pour en faire un national-socialiste cent pour cent, de cœur et d'action, et pour qu'il soit ainsi le soutien vivant de la véritable communauté vivante et pratique du peuple allemand : voilà quel est notre but ultime.

La discipline de la section d'assaut fut d'abord une nécessité pour maintenir la cohésion des forces révolutionnaires, qui primitivement n'étaient pas étroitement groupées. Cette discipline est devenue plus tard un moyen d'éducation et, en même temps, le ciment de la communauté du peuple qui ne peut subsister sans la subordination volontaire de l'individu à l'ensemble. Aujourd'hui, elle est l'expression d'un nouveau mode d'existence allemande qui, partant de la section d'assaut, s'étendra sur la vie allemande tout entière.

A quelles conséquences l'enseignement de telles doctrines doit-il aboutir chez un peuple qui nous montre chaque jour combien il est docile au pouvoir de l'autorité et combien l'exaltation systématique où ses chefs le maintiennent est prête à changer de direction au premier commandement?

Une pareille question ne saurait être trop méditée.

Mais gardons-nous des généralisations hâtives et tendancieuses. Ne prétendons pas que l'analyse des théories de Spengler et quelques citations de Rœhm représentent toute la pensée allemande actuelle. Ce sont des voix, des voix allemandes qui ont beaucoup d'échos en Allemagne.

AUGUSTE BRÉAL

LE GAZETIER DE CHANTELOUP

Le lundi 24 décembre 1770, aux premières heures de l'aube, — une aube grise et froide de mauvais coups et d'exécutions capitales, comme Paris en a tant connu, — un exempt aux Gardes se présentait à l'hôtel Choiseul. Admis en présence du maître du logis, qui, la veille encore, s'était couché premier Ministre, il lui remit, au nom du Roi, le poulet suivant que Sa Majesté avait daigné, comme il s'agissait d'une vengeance personnelle, écrire de sa main :

« Mon cousin, le mécontentement que me causent vos ser-
» vices me force à vous exiler à Chanteloup, où vous vous
» rendrez dans les vingt-quatre heures. Je vous aurais envoyé
» beaucoup plus loin, si ce n'était l'estime particulière que j'ai
» pour madame la duchesse, dont la santé m'est fort intéres-
» sante. Prenez garde que votre conduite ne me fasse prendre
» un autre parti. Sur ce, je prie Dieu... »

Ainsi se terminait, par la défaite et la disgrâce de Choiseul, la lutte inégale qu'il avait engagée imprudemment naguère contre madame du Barry et soutenue, trois années durant, avec l'arrogante audace dont il était coutumier et dont le Roi avait fini par se lasser. Fidèle à la pittoresque devise empruntée, faute de mieux, à son époux, la nouvelle favorite avait « bouté en avant », de toute la force de sa vanité blessée, contre le personnage qui, seul debout au milieu de l'universel aplatissement, se désignait lui-même à ses coups. Du jour où, vingt mois plus tôt, elle avait franchi le pas décisif de la « présentation », la « nymphe de Paphos », comme l'appelle

quelque part madame du Deffand, s'était obligée à payer en services les complicités intéressées de la première heure. Tous ceux qu'offusquait l'autoritaire personnalité du premier Ministre, — à commencer par le Roi, — tous ceux qui avaient une revanche à prendre sur le règne de madame de Pompadour, les aigris, les impatients, faux dévots et francs intrigants, avaient fait bloc de leurs espoirs sur l'astre naissant. Le succès d'un guet-apens d'alcôve sonnait pour eux l'heure de la revanche. Inquiété dans sa sceptique indolence par la politique remuante de Choiseul, bravé dans son autorité par les avanies infligées à son dernier caprice, Louis XV avait fini par céder. Et, non content d'avoir cassé aux gages l'homme qui avait été si longtemps son confident, il y ajoutait ce châtiment de l'exil qui, ne figurant dans aucun code, appartenait sans doute au fabuleux recueil des « Lois fondamentales du Royaume ».

Et c'est ainsi qu'en ce jour de Noël 1770, le peuple de Paris, accouru au long des rues étroites conduisant du boulevard à la barrière d'Orléans, vit défiler lentement le carrosse qui emmenait les bannis dans leur lointaine province. A entendre les acclamations qui, par delà leurs têtes, s'en allaient heurter en un ressac menaçant les marches du trône, le duc et la duchesse de Choiseul auraient pu mesurer ce qui s'amassait de sourdes colères dans cette masse. Sans doute n'y songèrent-ils pas. Il leur suffisait pour le moment de penser qu'ils allaient enfin pouvoir faire de ce splendide domaine de Chanteloup, acheté quelques années plus tôt, un rival de Versailles, et qu'ils étaient eux-mêmes devenus, par ce coup du « despotisme », de véritables héros de la Nation.

Moins de quinze jours plus tard, bravant la neige et les fondrières du pavé du Roi, une chaise de poste débouchait au galop, vers minuit, sur le pont d'Amboise. Quelques instants après, à la lueur des torches, elle déposait devant le perron de Chanteloup une haute et large silhouette emmitouflée jusqu'aux yeux, et qu'accueillaient des cris de joie. C'était l'indispensable, précieux, charmant et fidèle abbé Barthélemy, qui avait, le premier, sollicité et obtenu le périlleux honneur de partager la disgrâce de ses amis. De cet exil partagé allait sortir la gazette de Chanteloup.

Né le 20 janvier 1716 sous le sceptre du Plaisir, indulgemment tenu par la « bonne Régence », l'abbé Barthélemy devait mourir le 14 floréal an III, au sortir des geôles révolutionnaires dont n'avaient pu le garder ni ses mœurs paisibles, ni son admiration hautement avouée pour les héros des républiques anciennes. Il vécut ainsi, au long du siècle des lumières, toutes les vicissitudes d'un temps fertile en événements, où il devait apprendre, entre autres, que l'amitié d'un grand homme n'est pas toujours un bienfait des dieux.

Barthélemy avait reçu de ses parents, honnêtes bourgeois d'Aubagne en Provence, le prénom de Jean-Jacques que portèrent avec plus de bruit d'autres célébrités de l'époque. Ses débuts furent modestes et studieux. Cadet sans fortune, il avait dû, selon l'usage, se résigner à être d'Église, non, — comme le disait naguère méchamment de ses contemporains, l'un des Messieurs de Port-Royal, — par indigence d'esprit, mais dans l'espoir lointain de quelque bénéfice ecclésiastique propre à le sortir du besoin. Ces vocations où le temporel l'emportait si nettement sur le spirituel présentaient maints inconvénients, sauf quand on avait, comme Barthélemy, le courage de s'en dédire à temps. Son père, demeuré veuf de bonne heure, avait consacré tous ses soins à lui assurer dans ce but une solide instruction, et il n'y réussit que trop bien. Le jeune Jean-Jacques se fit bientôt remarquer pour sa curiosité insatiable et sagace, fort à l'étroit dans le domaine de la théologie d'où il s'évada, dès qu'il le put, vers les horizons les plus variés de la science profane. Vainement fit-il, chez les Lazaristes, ses derniers maîtres, un ultime et loyal essai d'adaptation à la carrière des clercs, usant ses veilles à la préparation d'une énorme thèse sur la discipline ecclésiastique et l'histoire de l'Église depuis les premiers siècles. Entre les deux ordres de connaissances, la partie n'était pas égale : il s'en aperçut vite. Dans cette « nef de l'église » dont ses professeurs faisaient le thème imagé de leur enseignement et apprenaient aux futurs clercs à révérer l'immuable hiérarchie, il se rendit compte, comme il le dit pittoresquement lui-même, qu'il ne serait jamais qu'un « mousse », sans avenir parce que sans conviction. Il lui fallut opter entre ses goûts et l'état des maîtres qui les avaient involontairement éveillés en lui.

Il le fit, selon son caractère, sans esclandre inutile, et avec une parfaite convenance : « Quoique pénétré des sentiments de la religion, peut-être même parce que j'en étais pénétré, écrira-t-il plus tard, je n'eus pas la moindre idée d'entrer dans le ministère ecclésiastique. » Entendons par là qu'il se refusait non à la discipline morale du sacerdoce, qui ne lui eût guère coûté, mais à sa discipline intellectuelle : et c'était un scrupule parfaitement honorable.

Ainsi lui advint-il, à vingt-huit ans, muni d'un léger bagage et de quelques recommandations, de débarquer dans la capitale, sans se douter encore que son nom rejoindrait un jour, dans la phalange déjà illustre des abbés de salon, de bibliothèque et de laboratoire, ceux de Véri, de Galiani, de Baïardi et de Morellet, sans compter Raynal, Béliardi et quelques autres de moindre renom. Les recommandations s'avérèrent efficaces : les bonnes manières du postulant, sa discrétion et son esprit firent le reste. On le trouva spirituel avec modération, enjoué avec retenue, instruit sans pédantisme, point hâbleur ni infatué. Ainsi fut-il admis de plain-pied dans le petit cénacle de savants, de philosophes et d'hommes de lettres qui se réunissaient chaque mercredi chez l'excellent M. de Boze, garde des Médailles du Roi. Les utiles amitiés qu'il se fit dans ce milieu fermé et influent lui assurèrent, dès 1747, un fauteuil à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, puis, six ans plus tard, la succession même de M. de Boze qui venait de rendre à Dieu son âme fière et naïve de grand savant et de brave homme. En 1754, enfin, au moment où la faveur de madame de Pompadour venait de le faire nommer à l'ambassade de Rome, Stainville (qui sera bientôt Choiseul) prit pour secrétaire un compatriote et ami d'enfance de Barthélemy. Il n'en fallait pas plus, avec la chance qui l'avait jusqu'alors comblé de ses faveurs, pour que l'abbé fût invité à son tour à faire partie de l'ambassade.

Une si persévérante fortune ne laisse pas, aujourd'hui, de nous surprendre. L'abbé Barthélemy n'est généralement passé à la postérité que sous l'aspect quelque peu massif et périmé du *Voyage d'Anacharsis*. Nous avons même peine à nous figurer la vogue inouïe, — six éditions consécutives en témoignent, — qui accueillit à son apparition cet ancêtre du

roman historique. Encore qu'il se trouve dans *Anacharsis* d'excellents passages et la marque d'une forte culture, son auteur vaut mieux que cette réputation de bibliothèque de château; ses lettres sont là pour le prouver. En quittant l'état ecclésiastique, il était demeuré abbé par convenance, par absence de convictions bien précises, et aussi parce que le rabat et le petit collet constituaient en son temps, pour un inconnu de province, le passeport social le plus présentable. Mais il avait horreur de ce que l'on devait bientôt appeler, outre-Rhin, les impératifs catégoriques. Venu au monde sous la Régence, il était encore de ceux pour qui la politesse signifie tout d'abord, et essentiellement, mesure dans l'esprit et les mœurs. Ayant refusé d'être dévot, il refusa avec la même énergie de verser dans le godant philosophique : ce qui lui attira quelques inimitiés de la part d'un clan qui pardonnait difficilement l'indépendance de la pensée et plus encore le succès matériel. Barthélemy était ce que nous appellerions aujourd'hui un bon vivant, solidement bâti, sportif même (il adorait le cheval et la chasse à courre), promenant entre les cabinets d'études et les salons intellectuels un grand nez fureteur, indice d'un esprit allègre et volontiers caustique. Doué d'une grande puissance de travail sans cesser pour autant de rester agréable causeur mondain, il n'avait que deux ennemis déclarés : le bruit et l'exagération. Madame du Deffand lui reprochera un jour aigrement d'être « un peu hâbleur et un peu valet ». La hâblerie, dont il usait modérément en dépit du renom attaché à ses origines méridionales, n'était pour lui qu'un jeu de société, et peut-être aussi le masque d'une sensibilité très profonde. Mais il n'était pas servile. Protégé, commensal et confident des Choiseul, il éprouvait pour ses bienfaiteurs une naturelle reconnaissance qu'il leur témoigna en toute occasion, jusque dans les plus délicates, et alors que leur amitié était devenue une tare plutôt qu'un appui; il brava avec une égale aisance la désapprobation royale, les murmures des Encyclopédistes, et jusqu'aux reproches de ceux qui lui étaient le plus chers, lorsqu'il les jugeait immérités. Il y a toujours quelque danger à se donner les apparences d'un parasite : l'abbé s'en tira cependant à son honneur.

Tel est le personnage qui, un beau jour de l'été 1754, débar-

quait dans les rues de la Rome pontificale avec la joie des Hébreux devant la Terre promise. Le caractère officiel de sa mission ouvrait devant lui les portes, les collections, les assemblées savantes, les chantiers où d'audacieux chercheurs mettaient au jour les premières fouilles du grand passé romain. Il en profita largement. Mais l'érudit n'avait pas tué l'homme, et il s'en aperçut au premier sourire de bienvenue que lui adressa, dans la grâce radieuse de ses dix-neuf printemps, la jeune ambassadrice.

Nous touchons ici au point culminant de la vie de Barthélemy. Petit cadet provençal, le voici, à trente-huit ans, déjà célèbre, presque riche, honoré de l'estime de ses pairs et de la confiance des grands, appelé à une situation en vue, dans un pays qui est l'Eden des archéologues, en mesure enfin de donner libre carrière à ses goûts et à son talent. De la suite de Choiseul, Barthélemy allait passer insensiblement à sa table, devenant le convive, puis le confident, puis l'ami. Indépendamment de la considération que valent à l'abbé sa situation, les travaux qu'elle lui permet, les mémoires nombreux qu'il adresse à l'Académie, — il fut l'un des premiers à faire connaître chez nous les monuments, récemment exhumés, de l'antiquité romaine et orientale, — des avantages plus substantiels vont lui venir de la faveur croissante que lui témoigne Choiseul : en quelques années, il recueillera quatre importants bénéfices ecclésiastiques, une pension sur le « Mercure de France », enfin la lucrative sinécure de secrétaire général des Suisses et Grisons au service de France, dont son protecteur est colonel-général. Pour le meilleur comme pour le pire, le destin de Barthélemy est désormais indissolublement lié à celui des Choiseul, et il ne s'en séparera plus.

Il est malaisé, lorsqu'on parle de Choiseul, de se tenir à égale distance de l'hagiographie et de la chronique scandaleuse. Cet homme, qui eût dominé de haut son époque s'il avait daigné en prendre la peine, n'était ni une âme vulgaire, ni un esprit médiocre. Un de ses contemporains, qui ne l'aimait pas, lui a rendu ce témoignage qu'il « ne connut jamais les mauvaises difficultés, qu'il n'aima point à faire le mal, qu'il eut du plaisir à obliger, et que ses défauts mêmes avaient toujours un air de noblesse et de générosité ». Il n'est pas dou-

teux d'autre part qu'en dépit d'un physique peu attrayant, il ait dû en grande partie aux femmes ses étonnantes fortunes, à commencer par son mariage. Que celui-ci ait été l'aboutissement d'un mutuel caprice, ou, comme on le racontait tout bas, l'effet d'un serment prêté au chevet d'une maîtresse mourante, l'étonnement avait été général, lorsque M. de Stainville, qui n'était encore ni duc, ni pair, ni cordon bleu, épousa celle que l'on appelait communément avec une envieuse malice « la petite Crozat ». Peut-être n'était-elle pas jolie « comme le jour », ainsi que l'écrivait madame du Deffand, dont la vue commençait à baisser; elle avait mieux que cela : un regard charmant, une taille menue et bien prise, un air de distinction souriante qui n'excluait ni la vivacité du sentiment, ni la profondeur de l'esprit. Elle apportait à Choiseul, avec la fraîcheur de son extrême jeunesse, — elle avait quatorze ans au moment de son mariage — l'enthousiasme d'un premier amour et l'une des plus énormes fortunes du royaume. Son mari eut tôt fait, sans penser à mal et avec son insouciance naturelle, de dissiper l'un et l'autre. Rarement union fut plus mal assortie. A la fois distant et cérémonieusement poli, cachant sous des dehors tantôt ironiquement frivoles, tantôt distraitement compassés, une ambition terrible, un orgueil indomptable, une versatilité enfin peu compatible avec la vie conjugale, Choiseul était bien l'homme le moins fait pour comprendre la frêle enfant, sensible, ardente et délicate, fière et généreuse tout ensemble, qui s'était jetée les yeux fermés dans les bras du séducteur.

La déception fut terrible, et la duchesse de Choiseul en resta marquée pour toute sa vie, qui devait être longue. Après avoir dû renoncer à la joie de vivre, il lui fallut renoncer à celle de donner la vie, puis à la confiance, et se contenter d'une vie sentimentale réduite au minimum. Sur les ruines de ses illusions, elle se construisit une manière d'amour cérébral, fait de fidélité physique et d'estime morale, volontaires l'une et l'autre, — et Dieu sait à quel prix! — qui sauvegardait du moins les apparences du foyer détruit. Suivant sa propre expression en une minute d'abandon, elle dut bien des fois « faire du courage » au long de sa vie. — « Je vous en avertis, l'abbé, écrivait madame du Deffand à Barthélemy, défiez-

vous-en! Jetez-lui quelquefois de l'eau bénite. Si elle n'était qu'une femme, et une femme de trente ans, pourrait-elle savoir tout ce qu'elle sait? Mais elle est sensible, c'est ce qui me rassure : ce n'est pas un attribut de purs esprits. »

Tel était le ménage dont Barthélemy devint le commensal en 1754; telle était la femme qui lui révéla, dans un éblouissement, un monde qu'il n'avait jamais connu. Il devina très vite tout ce qui manquait à la petite duchesse, comblée en apparence des biens de ce monde, et quelle détresse profonde commençait de crisper le fin visage. Il comprit qu'un rôle était à prendre auprès d'elle, celui de l'ami discret, désintéressé, compréhensif, devant qui on peut laisser tomber le masque et abdiquer toute contrainte comme devant son miroir. Quand elle-même, de son côté, pour complaire à son mari, — et peut-être aussi par une secrète admonition, — eut passé de la bienveillance officielle et banale à une sympathie particulière pour ce compagnon de chaque jour, au regard vif, à la parole ardente et ingénieuse, elle s'aperçut avec épouvante des ravages dont elle était, à son insu, responsable dans ce cœur jusqu'alors en friche. Il ne pouvait plus être question de déloger l'abbé de sa place et du rôle qu'il avait assumé. Du moins, franche comme toujours, voulut-elle l'arrêter sur la pente dangereuse qui, d'un ami, fait un confident, d'un confident un soupirant indiscret, du soupirant un mentor jaloux. C'est ce que Barthélemy, avec tout son esprit, ne discerna jamais parfaitement. Il avait cru de bonne foi pouvoir fixer lui-même des limites à ses prérogatives de consolateur. Il avait compté sans son propre élan d'abord, et aussi sans l'ombrageuse fierté de celle qui avait pu accepter que l'on tînt compagnie à sa solitude, mais non que l'on s'avisât à son égard ni d'une compassion trop soulignée, ni, même avec tout le respect imaginable, d'une secrète familiarité.

Il y eut donc quelques heurts dans cette longue liaison, dus à l'empressement parfois importun de l'un et aux révoltes de l'autre. Mais cela ne l'empêcha pas de durer quarante et un ans, bien après la mort de Choiseul et jusqu'à celle de Barthélemy. Ils vivront ensemble, vieilliront ensemble, souffriront ensemble, et c'est la duchesse de Choiseul, veuve

et ruinée, qui fermera les yeux de son octogénaire compagnon, après qu'ils se seront mutuellement aidés à vivre les heures d'angoisse de la Terreur. Le lien qui les unissait changea-t-il un jour de caractère, comme l'insinuait, en l'une de ses heures sombres, madame du Deffand à la veille de mourir? On en est réduit aux conjectures. Mais, étant donné ce que nous savons du tempérament de l'un et de l'autre, c'est fort peu probable. En tous cas, quelque médisant que fût ce siècle, jamais il n'a exercé sa verve maligne aux dépens de madame de Choiseul.

On comprend maintenant pourquoi Barthélemy fut le premier à rejoindre, à son corps défendant, ses amis exilés, au risque, qui n'était pas imaginaire, d'attirer sur sa personne la malveillance du pouvoir et sur ses lucratives sinécures la hargneuse avidité des confrères moins bien partagés.

Or, au premier rang des intimes du ménage Choiseul, figurait la séduisante femme, — combien devait-elle l'être pour avoir réuni, malade et bientôt aveugle, de si rares et longues amitiés! — à laquelle dix-huit mois d'une expérience conjugale manquée avait permis de conserver pour son temps et pour la postérité le nom de marquise du Deffand. Tout a été dit sur elle, ses bizarreries, son esprit, la rivalité de son salon « rive gauche » avec le salon de la rue Saint-Honoré, où trônait son ennemie intime, madame Geoffrin, la brouillonne et versatile « Geoffrinska ». Madame du Deffand, après avoir commencé (sans discrétion) par l'amour, poursuivit dans l'amitié et termina dans l'ennui et le dégoût de toutes choses la carrière aventureuse d'un cœur toujours insatisfait, perpétuellement rebuté et perpétuellement prêt à s'enflammer encore. Elle était, par sa grand'mère, un peu parente de Choiseul, et avait suivi avec un intérêt amusé ses débuts d'homme d'État, se disant qu'il ne faudrait pas négliger cette relation de famille. Comme beaucoup d'autres, elle avait souri en le voyant faire l'essai du mariage; ce sourire s'était vite changé en une affection apitoyée à l'égard de la jeune femme. C'étaient pourtant deux tempéraments très différents : madame du Deffand, qui n'avait jamais pu retenir l'expression d'un sentiment, ne comprit jamais qu'une femme pût se

maîtriser au point de vivre « comme une automate » et de ne jamais donner prise aux médisances de salon ou d'alcôve. Dans ses moments d'humeur, elle accusait sa petite amie de « manquer de cœur », c'est-à-dire de ne pas s'occuper d'elle-même autant qu'elle l'eût désiré. Malgré ces légers nuages inhérents à toute passion volontiers éruptive, comme l'étaient celles de madame du Deffand, elle éprouva longtemps à l'égard du ménage une affection sincère qui la faisait s'intéresser de très près à ses faits et gestes.

Elle n'en mit pas moins quelque temps à soupçonner l'existence, d'abord jalousement tenue cachée par madame de Choiseul, de Barthélemy. Quand elle la connut, elle n'eut de cesse qu'elle ne fît, elle aussi, l'expérience du « cher abbé », ne fût-ce que pour le piquer à sa place dans la collection des beaux esprits qui la divertissaient de ses tristesses. L'abbé, pour sa part, tenait trop à marquer sa gratitude à ses bienfaiteurs, pour ne pas se prêter à ce désir. Ainsi naquit, chez la recluse du couvent Saint-Joseph, une nouvelle amitié : amitié formée par le hasard, continuée par une estime réciproque, avivée par d'éphémères circonstances et qui déclina quand s'effacèrent petit à petit les raisons qui l'avaient fait naître. *Les raisons* : c'est le seul mot qui convienne à un commerce où le monde eut plus de part que le sentiment. L'affection qu'ils nourrissaient tous deux, à des titres d'ailleurs différents, à l'égard de la duchesse de Choiseul, fut le seul lien réel entre la marquise et l'abbé Barthélemy. Lorsque madame du Deffand fit, — sur son désir formel d'ailleurs, — la connaissance de ce dernier, c'était avant tout pour se ménager auprès de sa jeune amie, accaparée par mille obligations et souvent retenue loin d'elle, un appui nouveau et comme un ambassadeur permanent, dont elle n'ignorait point le crédit. Elle espéra aussi, semble-t-il, attirer peu à peu à elle et acquérir à son profit exclusif, pour la distraire et l'amuser, un esprit aussi délicat que « délicieux » (le mot est d'elle). Elle se rendit bientôt compte qu'elle ne serait jamais au premier rang des sentiments de l'abbé, et que celui-ci, de son côté, ayant parfaitement deviné ce que l'on attendait de son personnage, visait uniquement à s'acquitter de son mieux du rôle qui lui était tacitement dévolu. Sans cesser de goûter l'agrément qu'il

lui apportait par sa verve, son empressement, sa bonne humeur longtemps immuable, elle lui en voulut d'abord de la place que madame de Choiseul tenait dans son existence, et ensuite de son inébranlable fidélité à une affection dont la marquise se détachait elle-même assez vite. Lorsqu'elle mourut, leur correspondance avait cessé depuis quelque temps déjà. On verra plus loin comment le rythme de cette correspondance dessine exactement la courbe d'une amitié qui dura cependant une douzaine d'années, sans que ni l'un, ni l'autre y eussent mis véritablement ce qui pouvait la rendre plus forte et plus vivante. Barthélemy ne voulut voir dans madame du Deffand que la spirituelle confidente de celle qui avait seule son cœur et son dévouement, et madame du Deffand, au fond, n'apprécia jamais en lui qu'un agréable et parfois utile porte-parole, le « gazetier de Chanteloup ».

La marquise, que sa cécité rendait plus sensible aux frémissements les plus imperceptibles de l'air ambiant, avait été la première, dès le début de 1767, à pronostiquer l'issue fatale du conflit où Choiseul avait eu la faiblesse de se laisser engager. La suite des faits ne fit que la confirmer dans la prescience d'une disgrâce inévitable, et ce ne fut pas le moindre de ses griefs contre la duchesse de Gramont, sœur de Choiseul, qu'elle accusait, non sans raison, d'avoir contribué par un orgueil mal placé à jeter son frère dans cette aventure. Elle ne fut donc guère surprise d'un événement qu'elle avait, quelques jours auparavant, prophétisé comme imminent avec une singulière clairvoyance. Mais son chagrin fut grand. C'était l'un des piliers de son salon, et non le moindre, qui s'écroulait; quelle figure allait-elle faire devant les triomphateurs du jour, où elle comptait assurément de nombreuses amitiés, mais qui lui feraient peut-être expier sa prédilection pour les exilés? Comment, d'autre part, conserver le contact avec ce lointain Chanteloup, où allaient vivre, pour de longues années peut-être, quelques-uns de ceux à qui elle tenait le plus au monde? L'abbé Barthélemy promit de faire le trait d'union, en dépit du « cabinet noir », et au besoin au moyen d'un code chiffré qui ne servit d'ailleurs jamais. Non seulement il tint sans défaillance ce rôle de chroniqueur pendant près de quatre années, mais il le continua au delà de ce terme, durant les

séjours de plus en plus longs que faisaient annuellement les Choiseul dans leur domaine favori. Ainsi naquirent les deux cents lettres, dont nous présentons aujourd'hui aux lecteurs de la *Revue de Paris*, quelques-unes : celles qui nous ont paru le plus caractéristiques d'un esprit et d'un temps.

La gageure n'était pas mince, de se faire ainsi le correspondant attitré de la plus redoutable épistolière que l'on eût connu en France depuis une autre marquise du siècle précédent, pour les souvenirs de laquelle madame du Deffand manifestait d'ailleurs une particulière sympathie. Et le genre littéraire dont il s'agit n'est pas non plus sans péril, étant sans doute celui qui permet le moins à l'homme de lettres de frauder sur la qualité de l'homme tout court. Mieux que des Mémoires rédigés et corrigés à loisir, une correspondance est au suprême degré le miroir fidèle d'un caractère et d'une époque. Celle de Barthélemy mérite d'être connue davantage, précisément parce qu'elle n'a été primitivement destinée qu'à un cercle très restreint d'intimes et qu'elle frappe dès l'abord par sa spontanéité et sa vivacité.

Du point de vue historique, elle complète heureusement la documentation de premier ordre sur la haute société française du temps de Louis XV que représentent les neuf cents lettres connues de madame du Deffand à Horace Walpole, et qui s'échelonnent de 1766 à 1780. En intégrant dans cet ensemble unique la correspondance alternée de la marquise et de son cher abbé, à laquelle on pourrait ajouter les quelques lettres qui nous ont été conservées de la duchesse de Choiseul, on pourrait presque reconstituer jour par jour l'histoire de ces quatorze années qui virent la déchéance irrémédiable de la royauté et l'accession parallèle des classes privilégiées à la direction du mouvement révolutionnaire. On est frappé de voir à quel point les représentants, très divers, de ces classes, que ressuscite pour nous la plume de Barthélemy ont perdu, avec le sens de leur rôle social, la notion de l'ordre et celle des responsabilités. Tout ce monde se précipite vers une anarchie décorée du nom de liberté, vers le règne d'une raison transcendante qui ne sera ni fraternelle, ni égalitaire, et encore moins gaie. On s'amuse cependant, ou l'on se persuade qu'on s'amuse, ce qui n'est pas la même chose, et on y apporte une

fureur d'inédit, une application farouche, qui n'ont rien de commun avec cette libre expansion de l'être, — où réside, disent les philosophes, la condition essentielle de la joie satisfaite. C'est qu'il s'agit, non de s'abandonner à une détente, mais au contraire de travailler âprement à combattre un croissant et universel dégoût. On sait combien cette préoccupation a été celle de madame du Deffand : si elle l'a ressentie, et surtout exprimée, avec une particulière véhémence, elle n'a pas été une exception; ceux qui se taisent sont souvent aussi les plus atteints du mal du siècle. Le seul rire que l'on entende dans ce désert de l'âme, celui de Voltaire, est plutôt un ricanement, dont on ne peut dire qu'il soit bien gai. Walpole a vu cela, dès 1765, et il ne le cache pas à son ami Brand : « Bonnes gens, ils n'ont point le temps de rire; il faut commencer par abattre le Roi et Dieu. Hommes et enfants, petits et grands, s'emploient de tout leur cœur à la démolition. » De cette démolition, la gazette de Chanteloup nous retrace les étapes. N'oublions pas que la frêle et sage duchesse de Choiseul, animatrice de l'abbé, est celle-là même qui écrivait, le 12 mai 1771, à madame du Deffand : « Philosophiquement parlant, il est indifférent à une nation d'être gouvernée par tel ou tel individu : cet individu n'est jamais qu'un représentant, à moins qu'il ne soit un conquérant ou un législateur, c'est-à-dire un fléau ou une divinité. Ce ne sont que les lois qui gouvernent réellement : le plus coupable de tous les projets est celui de les détruire, le plus atroce des crimes est l'exécution de ce projet. » C'est exactement le genre de harangues dont retentiront dix-huit ans plus tard les échos du Palais-Royal.

Du point de vue littéraire, les lettres de Barthélemy supportent sans désavantage le parallèle avec celles des esprits les plus réputés de son temps. Enjouées sans vulgarité, spirituelles sans pédantisme, elles se lisent avec autant d'agrément que de profit. Elles nous introduisent dans ce jardin peut-être un peu étroit et trop bien ordonné, mais charmant, où Barthélemy promenait à pas lents sa studieuse et indulgente oisiveté. Sans nuire à l'aisance d'une forme directe, familière, avec des tournures parfois imprévues, la forte culture de l'abbé ne se laisse jamais oublier. C'est qu'il s'est trouvé à la jointure de deux âges de notre langue. La simplicité à laquelle il atteint

sans effort est déjà du moderne : c'est la conversation aisée entre gens de bonne compagnie, discrets, cultivés, usant d'un langage parvenu à l'apogée de sa souplesse et dégagé des rigides formules qui l'ont amené à ce degré de perfection. Aux parterres rectilignes de la sévère ordonnance du siècle précédent, on préfère maintenant ces paysages où les allées serpentent capricieusement, multipliant, avec leurs méandres, les imprévus pittoresques. De ce point de vue, l'abbé Barthélemy a bien été de son époque. Mais il connaissait trop l'histoire du génie français pour ignorer tout ce que celui-ci devait à un classicisme dont lui-même avait été si fortement imprégné par son éducation. On s'en aperçoit à la manière dont, sans paraître y prendre garde, et peut-être tout naturellement, son style, qui appartient déjà à notre temps, n'exprime qu'une pensée toute traditionnelle dans ses lois. C'est de la fusion de ces deux éléments qu'est issue la langue qu'il parle et qui est celle dont les grands salons littéraires du temps ont imposé l'usage. Elle connaîtra, cette langue, d'autres triomphes : jamais elle n'atteindra à plus d'élégante et fluide simplicité, qui rend invisible l'effort et jusqu'au talent. Ce n'a pas été la moindre fortune de l'abbé Barthélemy, que de vivre à une époque où un bon esprit, dès qu'il entrait dans la vie de société, trouvait à sa disposition ce merveilleux instrument.

Il serait assurément excessif de présenter comme un événement littéraire la publication de cette correspondance, déjà partiellement révélée depuis le siècle dernier. On nous permettra cependant d'estimer qu'elle comble une lacune. La manière dont elle vient s'enchâsser dans l'ensemble, déjà connu des correspondances de la fin du XVIIIe siècle, montre assez que son appoint n'est pas négligeable. « Nul n'a plus d'esprit et n'écrit plus agréablement que l'abbé » : c'est un bon juge qui le dit et le répète, dix années durant. On peut l'en croire : la vieille marquise était du métier.

Il y a dans le *Voyage d'Anacharsis* une page charmante, entre quelques autres : c'est celle où Barthélemy a dépeint, sous la gaze légère de la fiction, la société où il a vécu, aimé et souffert : « Quoique les Athéniens, dit-il, aient l'insupportable défaut d'ajouter foi à la calomnie avant que de l'éclaircir, ils ne sont méchants que par légèreté... Dans la première classe

des citoyens, règnent cette bienséance qui fait croire qu'un homme s'estime lui-même, et cette politesse qui fait croire qu'il estime les autres... La bonne compagnie exige de la décence dans les expressions et dans l'intérieur. Elle sait proportionner aux temps et aux personnes les égards, et regarde une démarche affectée ou précipitée comme un signe de vanité ou de légèreté. Elle exige une certaine facilité de mœurs, également éloignée de cette complaisance qui approuve tout et de cette austérité chagrine qui n'approuve rien. Mais ce qui la caractérise le plus, est une plaisanterie fine et légère, qui réunit la décence à la liberté, qu'il faut savoir pardonner aux autres et se faire pardonner à soi-même, que peu de gens savent employer, que peu de gens même savent entendre. Elle consiste... Non, je ne le dirai pas. Ceux qui la connaissent me comprennent assez, et les autres ne me comprendraient pas. On la nomme, à présent, adresse et dextérité, parce que l'esprit n'y doit briller qu'en faveur des autres, et qu'en lançant des traits, il doit plaire, et ne pas offenser. »

En rappelant ainsi, au seuil de sa vieillesse, les grâces d'un temps déjà périmé, l'abbé Barthélemy a voulu rendre un suprême hommage à une société qui, abolissant devant l'égalité des esprits l'inégalité des conditions, l'avait si largement admis parmi les siens. D'avoir pu, grâce à son étoile, être des privilégiés qui connurent cette douceur de vivre si fort regrettée des survivants de cette époque, — on voit, dans ses lettres, combien Barthélemy en a ressenti la jouissance et le prix. Son témoignage est d'autant plus précieux qu'il ne renferme, comme trop d'autres, ni amertume, ni raillerie, ni envie.

Cette correspondance, on l'a dit, n'était pas destinée à la publicité. Barthélemy a cependant exprimé un jour, avec une demi-naïveté touchante, le vœu qu'il se trouvât « mille ou deux mille ans plus tard » un éditeur bénévole pour en recueillir les feuillets épars : « Deux ou trois (ajoutait-il, en s'adressant à l' « aimable inconnu » qui le révélerait à la postérité), suffiront pour l'honneur de notre siècle et pour l'amusement du vôtre. » Nous espérons que le public, auquel nous les soumettons aujourd'hui, voudra bien ratifier le pronostic mi-plaisant, mi-sincère, du « cher et délicieux abbé ».

14 janvier 1771.

Je vous ai promis des détails et de vous dire la vérité. Je vais m'en donner le plaisir. Je commence par le grand-papa. Il est tel que vous l'aviez vu avant son départ : gai, tranquille, indifférent sur tout ce qui s'est passé, n'ayant pas la moindre crainte sur l'avenir, parce qu'il n'est pas en lui de craindre; plus aimable que jamais, et devenu encore plus intéressant par la gloire dont sa retraite est accompagnée. La grand'maman a le même calme et la même fermeté; elle est heureuse jusqu'au fond de l'âme. Elle s'est réunie avecsa belle-sœur pour faire le bonheur du grand' papa. Elles se préviennent l'une et l'autre par toutes sortes d'attentions et de politesses. Vous savez de quoi la grand'maman est capable; il faut rendre justice à madame la duchesse de Gramont : ses procédés sont on ne peut plus honnêtes. Je leur dois l'accueil que j'en ai reçu en arrivant. J'eus depuis l'honneur de la voir en particulier. Elle se loua beaucoup de sa belle-sœur, sans affectation, sans froideur, comme il le fallait, comme la grand'maman se loue d'elle[1]*. Je crois qu'elles sont au véritable point. Je ne crois pas qu'elles s'aiment jamais comme elles se sont aimées autrefois, quoique la grand'maman y soit plus portée qu'elle ne pense, mais comme elles s'estiment toutes deux, qu'elles sont toutes deux très aimables, qu'elles ont le même objet, le même intérêt, j'espère que la paix subsistera longtemps et fera leur commun bonheur. Après la discussion de ce point, le plus essentiel pour vous et pour nous tous, je vais vous dire à quoi on passe la journée.*

Le grand-papa se lève à neuf heures, la grand'maman à dix. La matinée est employée à écrire d'un côté, à faire sa toilette de l'autre, ensuite des arrangements domestiques, tous les détails d'un nouvel établissement. On dîne à deux heures; après le dîner, des parties d'oie ou de trictrac. On se retire à six ou sept heures, jusqu'à dix, qu'on soupe. Un pharaon après souper jusqu'à une heure. Avec de pareils amusements, le temps nous

1. Béatrix de Stainville, veuve du duc de Gramont, était fort laide, fort intelligente et fort redoutée pour son esprit autoritaire et mordant. Elle était, en somme, la transposition en femme du caractère de son frère. Les mauvaises langues assuraient que cette ressemblance avait créé entre eux une intimité excessive : c'est peu probable, mais le bruit en courut alors avec persistance, et la duchesse de Choiseul avait longtemps fait grise mine à sa belle-sœur.

emporte si vite que je crois toujours n'être arrivé qu'hier au soir. Remarquez bien que je n'ai pas compté les promenades, parce qu'il est impossible de sortir du château. Nous y sommes assiégés par la neige, la glace, une bise épouvantable, un gâchis affreux. On n'est occupé qu'à se garantir du froid ou de la fumée. On n'a que le second inconvénient au rez-de-chaussée où sont la grand' maman, le grand-papa et madame de Gramont. Au second, où je suis, j'éprouve le premier dans toute sa force. Mon appartement fait le coin du château, il est en plein nord, et ce nord est tout entier dans ma chambre. Je grelotte auprès du feu, dans mon lit. Cette nuit, je me suis levé, et j'ai mis sur moi tout ce que j'ai trouvé en tâtonnant, redingotes, habits, chaises, livres, etc..., et j'étais à moitié gelé ce matin. Ne me parlez pas de cela dans vos lettres. Je ne veux pas que la grand'maman en soit inquiète. Je vais faire calfeutrer mes fenêtres, et puis ce vilain temps ne durera pas toujours, et puis j'ai tant d'autres bonheurs qu'il ne faut pas être trop difficile sur de petites misères; à propos de bonheur, ne parlez pas trop de celui que l'on goûte ici : il me semble que l'envie est toujours aux écoutes. La grand'maman serait-elle disposée à la braver? Elle a un courage de lion, mais moi je n'ai que celui du lièvre[1].

Il est parfois malaisé, dans cette calme existence d'hiver provincial, de trouver matière à narrations. Heureusement, de temps à autre, surviennent les menus incidents de la vie de château. Bientôt, d'ailleurs, une irrésistible épidémie de bravade à l'égard du Roi, abandonné au fond de Versailles avec sa mauvaise humeur et sa favorite, fera se ruer chez les exilés la Cour et la Ville. Princes du sang ou de l'Église, ducs et pairs, maréchaux, ambassadeurs, gouverneurs, gens d'esprit, ou tout simplement amis fidèles, envahiront les salons de Chanteloup, où l'on comptera parfois jusqu'à vingt-cinq hôtes simultanés à demeure, avec leurs valets, leurs carrosses

1. Cette lettre, envoyée par Barthélemy cinq jours après son arrivée, à Chanteloup, est, avec celle du *Télégraphe* que l'on verra plus loin, la seule non inédite de la présente publication.

On rappelle que l'expression *petite-fille* désigne toujours madame du Deffand, dont la grand'mère Sillery, née Chavigny, avait épousé en secondes noces le propre grand-père de Choiseul. Celui-ci et la Duchesse sont donc le *grand-papa* et la *grand'maman*.

et leurs chiens — au désespoir de l'abbé, dérangé dans ses calmes loisirs!

10 février 1771.

Le maréchal de Villeroy avait un tic de vanité que M. de Saint-Simon lui reproche beaucoup : c'était de secouer sa perruque. Il en tombait alors de grands mots, de grands airs, de grandes prétentions. Quand j'ai des sujets de chagrin, et que je secoue ma perruque, il n'en résulte que des idées plus noires et des craintes plus vives. Grâce à Dieu, je n'en ai point à présent; savez-vous celles que j'ai? Beaucoup de faible et de penchant pour la petite-fille, parce qu'elle est très aimable, parce qu'elle sait bien aimer et aimer comme il faut, secret que peu de gens connaissent, parmi ceux mêmes qui s'enflamment, dans leurs sentiments. La petite-fille serait parfaite, si elle pouvait supporter l'aspect de sa bêtise. J'ai entendu de nouveau mon Cordelier[1]*, et s'il prêche jamais sur la nécessité de la résignation à notre nullité, je vous ferai part de mon sermon. Il est certain que vos lettres brillent d'imbécillité : mais je n'y connais pas de remède. Vous autres gens d'esprit, vous ne pouvez jamais vous accoutumer à être bêtes. Ah! si vous connaissiez le don que Dieu a fait à ceux qui le sont véritablement, vous ne parleriez qu'avec transport des moments où vous croyez l'être. Si vous ne goûtez pas cette béatitude, c'est que vous ne la possédez pas pleinement. Croyez-vous, par exemple, que bonheur ait jamais égalé celui de M. Antoine avant-hier? Avec quelle noblesse il laissait traîner sa hallebarde! Il portait son chapeau brodé de papier blanc et orné d'un plumet de poils de chèvre, et puis sa grande perruque, ses immenses manches, sa longue épée; l'honneur qu'il avait de conduire la pompe, de se trouver à la tête d'une douzaine de bouchers armés de mousquets, de trois tambours et d'un bœuf couvert de fragments de papier doré, tout cela tournait la tête à ce pauvre homme, qui croyait que tous les yeux qui sont la terre étaient dans ce moment tournés sur lui. Cependant M. Antoine se connaît très bien en gigots, en côtelettes, mais point du tout en épigrammes et en vaudevilles; il était heureux sans briller par l'esprit; et si le bœuf n'avait pas été transi de froid, il aurait été encore*

1. Un Cordelier d'Amboise avait célébré, le dimanche précédent, la béatitude des « pauvres d'esprit ».

mieux que lui. Je conclus de tout cela que tous les ans, les bouchers d'Amboise promènent le bœuf gras dans les rues et qu'ils viennent faire le tour du château avec fifres et tambours. Ce fut pour les habitants la nouvelle du jour.

J'écris si vite, je bavarde si fort, que je ne sais plus où j'en suis. J'ai honte en vérité de vous envoyer de pareilles lettres. Mais songez à l'uniformité de vie, de discours, de pensées que nous devons avoir, et jugez si je puis m'en tirer par d'autres voies que par des bêtises.

28 février 1771.

Rien ne procure plus de plaisir à la grand-maman et à votre serviteur que vos lettres pleines d'inepties et de bêtises. Je pense quelquefois que vous devez être bien étonnée de votre métamorphose. Un homme d'esprit, qui devient fol ou hébété, ne se souvient plus du passé et ne peut plus raisonner sur son état actuel; mais écrire et parler comme si on avait beaucoup d'idées, tandis qu'on n'en a plus; combiner heureusement toutes ces idées, tandis qu'on est imbécile, c'est un grand phénomène dans l'histoire de l'esprit humain, et je ne sais pas si vous ne devriez pas permettre qu'on propose ce problème dans les journaux? J'y réfléchis souvent quand je trotte sur mon cheval. Quelquefois je vous compare à une cloche qui conserve le son pendant quelques minutes, quelquefois au soleil qui se réfléchit sur les nuages après son coucher, d'autres fois à un éléphant un peu mieux organisé que les autres, mais qui, après tout, n'est qu'une espèce de machine et, quand je lis vos lettres, je ne puis m'empêcher de dire : « Oh! cela est bien écrit pour un éléphant! » Qui que vous soyez, éléphant, soleil ou cloche, je vous aime à la folie, et je désire avec la même folie que vous veniez bientôt à Chanteloup. Vous y serez certainement très bien, tout le monde sans exception vous désire. Ne soyez pas inquiète des sentiments du grand-papa : il vous aime infiniment; je voudrais que vous eussiez le courage de lire un beau traité de l'ancien archevêque de Sens (Languet), intitulé, je crois, « De la confiance du Chrétien. » *Il vous en inspirerait peut-être.*

11 octobre 1771.

Notre correspondance vient d'éprouver une grande interruption; quoique nos lettres ne soient point des lettres de conjurés,

nous attendons des occasions pour écrire[1], *et depuis longtemps, il ne s'en est point trouvé pour Paris, ou du moins je n'en ai pas été instruit, car ceci est un monde où l'on ne sait pas ce qui se passe du bout d'un corridor à l'autre. Ce monde est très aimable sans doute, mais, en mon particulier, j'aimerais mieux une affluence moins forte, et je crois que vos parents pensent de même. Mais ils ne peuvent qu'être très sensibles à l'empressement qu'on leur marque. M. de Schomberg part demain; la grand-maman le regrette, parce qu'il a l'air de lui être fort attaché. Vous me demandez ce que je fais de tant de jeunes et aimables dames qui sont ici? Hélas! je n'en fais rien. Je descends pour souper, je cause avec mon voisin quand je le puis, et quand je ne puis pas, je tâche d'accoster le bon M. Gayot et nous traînons, comme nous pouvons, notre temps jusqu'à minuit que nous allons nous coucher. Que voulez-vous faire de plus au milieu de vingt-cinq ou trente personnes que l'on connaît peu, du moins pour la plupart? Ces soupers-ci ressemblent assez à ceux qu'ils donnaient à Versailles, avec moins de cérémonial pourtant et plus de bruit. Le grand-papa s'amuse de tout; il joue une partie de la journée au billard, il est bien heureux. Vous ne l'auriez pas été au milieu de ce monde.*

Il semble qu'au fond de leur province, les exilés pourraient se croire à l'abri du destin. Il n'en est rien. Le 7 décembre 1771, Choiseul s'est, après souper, mis au jeu, comme d'habitude, avec ses hôtes. Un laquais s'approche, lui parle à voix basse. Choiseul, souriant, se lève et quitte le salon. Quelques instants plus tard, il revient, et, toujours souriant, reprend la partie où il l'avait laissée. Un messager du duc d'Aiguillon vient d'arriver, à franc étrier, pour lui annoncer que Louis XV lui ôtait la charge de Colonel-Général des Suisses. Craindrait-on, par hasard, qu'il fomentât un *pronunciamento* à la tête de ses régiments?

Il faut lire, dans les *Mémoires* que Choiseul fit imprimer à Chanteloup sous ses yeux, en 1778, et qui ne furent publiés qu'après sa mort, douze ans plus tard, tout le détail de cette

1. Les exilés, qui se défiaient non sans raison des curiosités de M. d'Ogny, officiellement préposé à la violation des lettres, ne correspondaient avec leurs amis parisiens que par le moyen de courriers confiés à leurs visiteurs.

seconde disgrâce, qui témoignait chez le Roi d'autant de faiblesse que de mépris de la parole donnée. Sur l'intervention de son ami, le duc du Châtelet, qui lui prodigue de sages conseils de prudence, Choiseul finit par accepter de résigner ses fonctions. Du Châtelet, dont le dévouement désintéressé mérite d'être relevé, sollicite audience du Roi pour l'informer de cette décision et lui soumettre les conditions mises par Choiseul à son désistement : levée de la lettre de cachet d'exil, dédommagement pécuniaire convenable, cession viagère d'une partie de la forêt d'Haguenau, enfin « des égards » pour les brèches qu'il a faites, durant son ministère, et pour soutenir dignement son rang, à la fortune de sa femme.

Louis XV aurait bien voulu esquiver l'entretien : avec une respectueuse fermeté, le duc du Châtelet le contraint à entendre la voix de l'exilé; mais que faire contre celle de madame du Barry, sur l'oreiller? Que faire contre le déchaînement des rancunes et des convoitises autour de cette nouvelle proie? Le Roi n'aime guère qu'on l'ennuie : « Je vous ai déjà exprimé mes intentions, qui ne changeront point, écrit-il à du Châtelet; *il* est bien heureux que je l'aie envoyé à Chanteloup, et je ne veux pas lui permettre d'en sortir. Je consens cependant, par bonté, à lui accorder deux cent mille francs de gratification sur sa charge, réversibles sur la tête de madame de Choiseul. » Dans sa mesquine munificence, le Roi a compté sans l'orgueil de la duchesse : elle refuse nettement cette réversibilité. Alors Choiseul abandonne tout : que le Roi fasse ce qu'il veut, il est le maître. Du moins, son ancien ministre se sera offert la satisfaction de lui dire en face, dans une lettre digne et terrible, ce qu'il pense du parjure et de l'injustice commis à son préjudice. Quant à madame de Choiseul, l'indignation, la fierté blessée lui inspirent des accents d'une prenante éloquence. Louis XV, qui n'est pas un souverain, est un gentilhomme; il a dû être gêné, le matin de Noël 1771, en trouvant dans ses bottes ce petit billet d'une femme dont il a, lui aussi, subi le charme, et qui, un an plus tôt, était encore l'une des reines de Versailles : « Le temps des grâces est passé pour moi, Sire; mais celui de la justice du Roi ne passe pas, et c'est elle seule que je réclame... La charge de la Couronne est l'obligation de recevoir les justes plaintes de ses sujets. Oser se plaindre

de vous à vous-même, Sire, c'est croire à votre justice; et croire à votre justice, c'est vous rendre hommage... L'exil est une punition, et une punition doit être la peine légale d'une faute commise contre la loi. Quel est donc le crime de M. de Choiseul? Votre Majesté l'a puni : mais qui donc l'a jugé? »

Le crime de M. de Choiseul? Le Roi le connaît bien : c'est d'avoir manqué à celle qui est plus que reine. Mais il n'a garde de le rappeler; et que répondre à ce réquisitoire, d'un accent si hardi, où passe déjà, menaçant, le souffle des révolutions prochaines? Louis XV hausse les épaules. Un de perdu, dix de retrouvés... Bah! cela vaut-il d'en oublier un petit souper?

Toute cette affaire, Barthélemy la suit de Chanteloup, haletant, se demandant quelle sera l'issue d'un duel si inégal. Au reste, dès la première heure, son parti a été pris. Choiseul destitué, il ne saurait lui-même conserver cette charge de secrétaire général, qu'il tenait de son bienfaiteur, et d'où il tirait la moitié de ses revenus. Dès qu'il apprend que Choiseul abandonne la lutte, et bien que n'ayant jamais été personnellement mis en cause, il décide de partir pour Paris, afin de jeter en pâture à cette bande insatiable sa propre situation. Il y rencontre plus de sympathies qu'il ne s'y attendait; il n'y a pas que des arrivistes parmi les courtisans; beaucoup sont outrés de la persécution qui s'acharne sur Choiseul, et encouragent Barthélemy à se montrer ferme dans la défense de ses droits. Aussi bien, nul ne peut lui ravir sa charge : le Roi seul le pourrait, et bien que l'arbitraire soit à l'ordre du jour, il semble peu probable que Louis XV fasse en ce moment une seconde victime. Si l'on veut sa place, il faudra donc y mettre le prix : il en est propriétaire absolu, comme d'un bien-fonds. Le nouveau colonel-général des Suisses, qui n'est autre que le comte d'Artois, se refuse lui-même à inaugurer par un passe-droit les fonctions auxquelles il vient d'être appelé, bien malgré lui d'ailleurs et pour couper court à d'inextricables intrigues.

Mais Barthélemy se heurte, dans les coins obscurs des antichambres royales, à quelques personnages « du second ordre », qui lui demandent tout bas s'ils peuvent, sans risquer de déplaire à Choiseul, solliciter sa succession. Il rencontre aussi une âme charitable, qui le prévient, « de la part de l'entourage

immédiat du duc d'Aiguillon », que s'il renonçait à retourner à Chanteloup, « on pourrait s'adoucir en sa faveur ». Du coup, l'abbé n'hésite plus. On lui propose une pension dérisoire : dix mille livres. Il l'accepte séance tenante. Du moins n'a-t-il vendu ni sa conscience, ni son cœur, ni ses amis.

Écoutons-le raconter lui-même à madame de Choiseul le détail de ses négociations : son récit jette un jour assez sinistre sur les mœurs d'une cour abandonnée à ses mauvais instincts :

Paris, 1er janvier 1772.

J'ai différé à vous rendre compte de mon affaire, parce que je ne voulais pas vous en écrire par la poste et que j'ai ignoré le départ de madame la comtesse de Damas; celui de madame la comtesse de Brionne me fournit le moyen de vous instruire de plusieurs détails.

Je crois avoir eu l'honneur de vous marquer que le mardi, veille de Noël, devait être le jour de la présentation. Je suivis le corps; le Prince m'aperçut à peine, et c'est précisément ce que je souhaitais; j'eus une nouvelle conversation avec M. d'Affry[1]*, il persista toujours à ne précipiter aucune démarche; il avait déjà été attaqué plusieurs fois sur ma place, et avait toujours répondu que j'avais un brevet, qu'on ne pouvait me déposséder avec justice, et qu'il ne proposerait jamais au Roi le changement qu'on exigeait de lui.*

Le jeudi 26, quelqu'un dit à M. le comte d'Artois, en présence de plusieurs personnes, qu'il avait une très belle place à donner, qui valait trente mille livres; il se leva avec précipitation et dit tout haut que cette place était remplie, qu'elle l'était par un homme dont on lui avait dit du bien, et qui n'avait aucun démérite; que cependant vingt personnes lui avaient demandé cette place, qu'on voulait lui faire faire une injustice et une infamie, mais qu'il voulait me garder, et que quand même je serais disposé à donner ma démission, il ne l'accepterait pas et m'engagerait à rester. M. de Neuilly, qui était présent, s'approcha de lui, le loua sur une réponse si honnête, et le confirma dans l'idée qu'on lui avait donnée de moi : « Est-ce que vous le connaissez? — lui dit le Prince. — Oui, Monseigneur, et je vous demande la permission

1. Louis-Auguste, comte d'Affry, administrateur de la Garde Suisse.

de lui dire de votre part ce que je viens d'entendre. — Je le veux bien, vous me faites plaisir. M. de Neuilly me fit passer cette conversation le lendemain, et le soir je reçus deux lignes de M. d'Affry pour m'engager à me rendre le lendemain samedi à Versailles. Cette invitation me parut une suite de la conversation, et je ne m'occupai plus que des moyens de me soustraire aux liens qu'on était sur le point de me proposer; mes craintes furent bientôt dissipées. M. d'Affry m'apprit que le vendredi au soir, le Prince l'avait fait appeler et l'avait mené dans un arrière-cabinet où il lui avait dit, en présence de M. de la Vauguyon[1]*, qu'il voudrait disposer de la place de secrétaire général des Suisses, qu'il ne pouvait se dispenser d'avoir d'égard aux sollicitations qu'on lui faisait, et qu'on me laisserait sur la place la moitié des appointements. Il avait l'air embarrassé, et comme il prononçait d'une voix fort basse, M. de la Vauguyon la répéta d'une voix plus distincte. M. d'Affry lui répondit qu'il ne pouvait m'ôter la place avec justice, que le Roi seul pouvait retirer une grâce qu'il avait donnée et confirmée par un brevet, et qu'il aurait l'honneur de le lui représenter s'il lui faisait celle de lui en parler; après quoi il s'est retiré. Il me demanda ensuite quelles étaient mes intentions. Je lui répondis qu'il savait bien que je n'avais jamais eu le désir de conserver ma place, que je le désirais moins que jamais puisqu'elle m'imposerait à la haine et à la vengeance de ceux qui entourent le Prince, et qu'au lieu de lutter contre l'autorité et l'intrigue, je le priais instamment d'assurer M. le comte d'Artois que j'étais prêt à me soumettre à toutes ses volontés et que mon brevet serait à ses pieds, dès qu'il l'ordonnerait. Ce ne fut qu'après les plus instantes prières de ma part qu'il porta, le samedi au soir, ma déclaration à M. de la Vauguyon, qui lui dit d'en faire part au plus tôt à M. de Monteynard. Ce ministre était à Paris : M. d'Affry lui écrivit et avant que de fermer sa lettre, il l'envoya à M. de la Vauguyon et le pria de lui marquer s'il avait bien rendu la proposition du Prince, touchant les dix mille livres de pension sur la place sans aucune retenue. M. de la Vauguyon convint, par sa réponse, de l'exactitude des faits et tout fut fini de ma part. M. d'Affry écrivit aussi à M. d'Aiguillon, qui l'avait aussi sondé sur ma*

1. Antoine-Paul-Jacques de Quelen, duc de la Vauguyon, ancien gouverneur du Dauphin fils de Louis XV, et l'un des adversaires de Choiseul.

place et qui commençait à se mettre en colère; ce fut moi qui l'engageai à cette démarche.

C'est pour M. de Martanges que M. de la Vauguyon demande la place; M. le comte de Lusace[1] *a écrit une lettre pour la solliciter en faveur de cet officier qui me paraît avoir une très mauvaise réputation*[2].

... Vous ne sauriez croire la fermentation que cette malheureuse affaire a produite à Versailles, et jusque dans le sein de la famille royale, où l'on crie à l'injustice. Ce qui m'afflige, c'est qu'on veut savoir ce qui a engagé M. le comte d'Artois à désirer de me garder; on l'a interrogé, il a répondu qu'il ne le dirait pas, mais il finira par le dire; et ce sera une victime immolée, ou une nouvelle tracasserie. Je n'ai fait agir personne; j'ai prié, au contraire, tous ceux qui s'intéressaient à moi de ne se donner aucun mouvement; aussi j'ai le plaisir de voir que ma conduite est généralement approuvée, mais je ris quelquefois de ceux qui me plaignent. Je suis très content par la même raison que si un voleur m'arrêtait sur le grand chemin et partageait avec moi cinquante louis que j'avais dans ma bourse, je ne pourrais pas m'empêcher de le trouver charmant. On me rendrait la place, on y joindrait l'abbaye de Fécamp, que je n'en voudrais pas; je ne suis ni assez grand ni assez petit pour barboter dans ces pays-là.

On vient de me dire que M. le comte d'Artois avait demandé une seconde audience du Roi pour se plaindre des démarches et de l'injustice qu'on lui faisait faire, et qu'il avait été mal reçu.

... La seule chose que je crains aujourd'hui est qu'on ne me veuille donner une abbaye au lieu d'une pension sur la place; j'ai déclaré à M. d'Affry, et j'ai prié M. d'Affry de le déclarer, que je la refuserais, parce que pour avoir dix mille francs, il faudrait une abbaye qui en valût vingt mille, et qui m'exposerait aux réparations, procès-verbaux, consultations et toutes ces horreurs, qui depuis dix ans font le tourment de ma vie. Je n'accepterai dans ce genre que des pensions sur les bénéfices.

1. François-Xavier de Saxe, comte de Lusace, frère de la Dauphine Marie-Josèphe et général au service de la France (1730-1806), seigneur de Chaumot et Pont-sur-Seine, candidat au trône de Pologne en 1758, naturalisé français en 1780.

2. Bonet de Martanges (1722-1806), officier français devenu général saxon, d'abord confident et homme d'affaires du comte de Lusace, dont il devint l'ennemi acharné après une querelle d'intérêts.

Voilà, madame la Duchesse, un récit bien long et bien fastidieux. Je vous en demanderais pardon, s'il n'avait été question d'un bien que je vous devais et à M. le duc. Ils peuvent me le ravir, mais ils ne m'ôteront jamais ma reconnaissance.

Je viens, à présent, à l'article de la réversibilité; je me fais une peine de vous en parler, parce que je ne suis pas en tout de votre avis; j'ai approuvé votre délicatesse, lorsqu'on vous montra l'article qui concernait les motifs qui devaient vous attirer les grâces du Roi. J'ai trouvé très juste et très aimable cette attention de M. le duc[1]*; j'aurais désiré que la vivacité que vous témoignâtes à rejeter cette offre eût fait plus d'impression, et que vous eussiez servi tout au plus de moyen, et non d'objet, aux grâces du Roi. M. du Châtelet a vu la chose différemment, et il a été si admirable dans le reste de la négociation, que je n'ose lui faire un reproche d'avoir trop pensé à vos intérêts. Dès qu'il eut obtenu la réversibilité, vous ne pouviez, ce me semble, la refuser sans vous exposer à des risques; je me souviens encore de la lettre que vous écrivîtes par la poste et que vous me fîtes copier. Je n'osai vous en dire mon avis, parce que vous ne l'auriez pas suivi, mais elle ne pouvait produire aucun bon effet. Vous craignez le jugement du public? Soyez persuadée que tous vos amis étaient plus embarrassés à justifier votre refus, que votre acceptation; jamais grâce n'a fait tant de plaisir : d'abord à cause de vous, parce que l'estime que vos vertus ont inspirée semble avoir encore augmenté par la persécution, et que j'ai vu réellement un déchaînement sur votre compte; en second lieu, à cause de M. le duc, parce qu'on a regardé cette réversibilité comme une suite de l'intérêt que le Roi prenait à vous, intérêt moindre sans doute que le public ne l'imagine, mais dont l'idée sert de consolation à plusieurs, et dont il faudrait ménager les restes pour éviter ou du moins suspendre de nouvelles persécutions. Quand on eut connaissance de la lettre écrite à M. du Châtelet par la poste, vos amis furent confondus « Comment peut-elle craindre qu'on ne l'accuse d'avoir voulu profiter du malheur de son mari? D'avoir autorisé, par son acceptation, la violence qu'on lui a faite? N'appréhende-t-elle pas qu'on l'accuse de hauteur ou de délicatesse poussée trop loin? Et puis, risquer dans une pareille circonstance d'aigrir un roi*

1. Le duc de Choiseul, son mari, qui avait sollicité la réversibilité.

qu'on aigrit tous les jours? » Madame la comtesse de Brionne, qui avait fort applaudi aux premiers mouvements de cette délicatesse, n'y trouvait plus de fondement après l'affaire conclue; elle m'écrivait, il y a quelques jours : « Écrivez à madame de Ch. ce que vous jugerez à propos sur ce refus. Au nom de Dieu! n'aigrissons pas dans ce temps de haine et de destruction. » Madame d'Enville pensait de même et la petite sainte aussi.

Madame Geoffrin vint me demander en tremblant s'il était vrai que vous ne voulussiez pas de la réversibilité. Je lui exposai vos raisons; elle me dit : « J'en demande pardon à madame la duchesse, tout cela n'est pas bien vu et peut entraîner inutilement de très grands dangers. » Je vous avoue que je n'ai trouvé personne qui pensât autrement, et je mourais de peur que votre refus ne devînt la matière de toutes les conversations; par bonheur, mon affaire est venue à la traverse, et j'ai occupé la scène depuis plus de huit jours. L'impression générale qui est restée, c'est que vous n'aviez pas demandé la réversibilité, et que vous avez fait votre possible pour vous y refuser honnêtement. Au nom de Dieu, fiez-vous en à votre réputation et soyez tranquille sur tout ce qui s'est passé.

Oh! mon Dieu, que je désire que tout ceci soit fini, et que je puisse enfin aller vous rejoindre; je ne puis trop vous dire de ne pas vous inquiéter sur mon compte, je suis trop heureux d'en être sorti aussi bien.

Ainsi l'abbé, tout en parlant de lui-même, trouve-t-il le moyen de donner à la duchesse de Choiseul des conseils de prudence. Il redoute non sans raisons les éclats de ce tempérament impétueux, si malaisément maîtrisé dans l'ordinaire de la vie, si prompt à se cabrer devant le danger. On voit avec quelle fermeté clairvoyante, avec quelle simple franchise, il tente de l'éclairer sur son véritable intérêt. Plus de conventions mondaines ni de vaines formules : la femme qu'il aime a besoin d'appui; elle ne saurait le trouver chez son mari, dont d'autres amis ont déjà la charge. C'est à lui, Barthélemy, qu'il appartient de prendre la direction spirituelle de cette âme en déroute, et il y revient, le lendemain, avec une insistance qui ne craint pas d'être importune :

Paris, le 2 janvier 1771.

J'eus l'honneur, madame la duchesse, de vous écrire hier une lettre excessivement longue; j'eus celui de la remettre à madame la Comtesse de Brionne, pour qui mon admiration et ma reconnaissance vont toujours en augmentant. J'ai été attendri de l'intérêt qu'elle a bien voulu me témoigner : je ne me l'attribue pas, mais il me devient plus précieux encore quand je pense qu'il vient de vous et de M. le duc. Elle vous dira la tracasserie qu'on fait au pauvre M. de Neuilly, pour avoir osé dire à M. le Comte d'Artois que j'étais un honnête homme; j'étais peu lié avec M. de Neuilly; son témoignage ne pouvait être le fruit de l'intrigue; mais les intrigants voient de l'intrigue partout. J'espère, néanmoins, que son courage ne lui porte aucun préjudice et que cette affaire, qui a fait tant d'éclat et qui devait en faire si peu, sera bientôt terminée. M. de Besenval[1] *m'écrivait hier qu'il savait par M. d'Affry : 1° que je n'aurais pas la place, ce qui est un grand point; 2° que les dix mille livres seraient assignées sur la place même, ce qui n'est pas moins essentiel; 3° qu'il veillerait à ce que cette réserve fût cimentée d'une manière irrévocable : voilà tout ce que je désire. Ce qui me paraît bien touchant, c'est l'état de M. le Comte d'Artois. Il sent vivement l'injustice qu'on me fait, il en souffre, il s'y est opposé tant qu'il a pu. Forcé de porter au Roi la lettre de M. le Comte de Lusace en faveur de M. de Martanges, il avait eu la précaution de se munir d'attestations et de certificats sur mon compte, et d'après ces pièces, il s'est plaint de la violence qu'on lui faisait, du tort qu'on voulait me faire, et a dit au Roi avec une vivacité étonnante : « Mais je vous en fais juge vous-même. » Le Roi a loué ses intentions et sa conduite. Il a dit qu'il ne pouvait pas me laisser ma place, mais qu'on me donnerait un dédommagement honnête.*

On parle beaucoup de la rupture de M. du Châtelet et de M. d'Aiguillon. Le premier s'est couvert de gloire.

La petite sainte[2] *est mieux, je passai hier la soirée avec elle. Elle me montra votre dernière lettre, et s'affligea beaucoup du parti que vous comptiez prendre de lui écrire par la poste tout*

1. Pierre-Louis, baron de Besenval, colonel des gardes suisses.

2. Marie-Françoise Lallemand de Betz, comtesse de Choiseul-Beaupré, cousine du duc de Choiseul et mère du comte de Choiseul-Gouffier, auteur du *Voyage pittoresque de la Grèce*.

le détail de l'affaire des Suisses. Je suis bien de son avis. Quel fruit espérez-vous d'une pareille lettre? d'éclairer le Roi? mais il est si aisé de l'empêcher de l'être, et quand il le saurait, qu'en résulterait-il? Ne sait-il pas que la haine anime vos ennemis? Verra-t-il de sang-froid qu'on lui reproche des injustices dont il est l'auteur ou l'instrument? et que peuvent des raisons, contre la volonté impérieuse d'une maîtresse qui trouve le moyen d'empoisonner vos expressions, si elle juge à propos de montrer la lecture, ou qui la supprimera si elle contient des vérités qu'on ne puisse réfuter? Je vous l'avouerai, vos écritures me font toujours frémir. Je ne vois pas qu'aucune ait jamais réussi, et si vous les continuez, il est à craindre qu'on n'imagine que vous ne supportez pas les injustices que vous éprouvez avec le même courage que fait M. le duc, parce que c'est s'en plaindre que de les exposer sous les yeux de ceux qui en sont les auteurs. *Je ne vous attribuerai jamais cette faiblesse, moi qui sais combien vous en êtes éloignée. Mais vous ne devez pas attendre la même justice de la part de vos ennemis. Eh! laissez parler le public; vous ne pouvez rien dire qu'il ne dise tous les jours. Je vous parle peut-être avec trop de hardiesse, je vous en demande pardon; si j'avais le temps, je recopierais ma lettre. Tout ce dont je puis vous assurer, c'est qu'il ne m'arrivera jamais de vous faire de pareilles remontrances, surtout à présent qu'elles sont défendues.*

VICOMTE DE MONTBAS

(*A suivre.*)

POÈMES

LARGESSES

Mains ouvertes, mains généreuses,
Mesure comble. Intarissable
Opulence des inlassables
Mains amoureuses.

Vous alimentez tant de rêves
A cette abondance de vie
Que votre bonté multiplie
Et parachève.

Mains fécondes, mains indomptées,
Mains qui donnez avec ivresse,
Peut-être que tant de richesses
Vous ont usées!

AVIONS

Plus denses, plus lourds qu'un désir humain,
Plus forts, plus joyeux qu'Icare ébloui,
Gorgés de lumière et bardés d'airain,
Culbutant l'air de leurs bonds réfléchis,

Monstres animés, Dieux hyperboliques
Accrochés aux bords d'un flanc sidéral,
Zébrés, martelés du glaive électrique,
Brûlés des rayons d'un feu glacial,
Ils vont tatouer d'invisibles traces
L'éther somnolent, lisse et velouté,
Arrachant leur ombre aux ombres tenaces.
Dévorant l'azur aux blêmes clartés,
Tissant, déroulant de si minces fils
Dans les cieux tendus autour des étoiles,
Que mon œil captif des réseaux subtils,
Aveuglé d'éclairs, s'irise et se voile
Et que ma pensée, oscillant fanal,
Mêlée à leurs os gainés de métal,
Fondue à leur chair aux reflets vermeils,
Va, coursier de feu au cœur de cristal,
Trombe de mercure autour des soleils,
Clamer dans le ciel l'éternel éveil.

PLUS L'INFINI

Lorsque je ne verrai plus jamais apparaître
Le sommeil, dur labeur qui interrompt le cours
Du travail inutile et mensonger des jours;
Lorsque je serai morte à l'espoir de renaître
Et que j'aurai vaincu le magnifique effort
Du rythme régulier qu'implique l'alternance
Des désirs, des reflux qui font mon inconstance,
Mon cœur ne sera plus qu'un océan sans bord
Étranger à la terre, indifférent au ciel,
Et mon âme accrochée aux flancs de ma mémoire,
Moins dense qu'une hostie aux parois du ciboire,
Ira s'amincissant, arabesque de miel,
Spirale de blancheur, méandre immatériel,
Pour devenir enfin cette ride illusoire
Qui, affleurant à peine au fronton du visage,
Inscrit le dernier mot de la dernière page.

J'AI DONNÉ PLUS QUE MA VIE

J'ai donné plus que ma vie,
Plus que mon orgueil vainqueur;
Il ne reste de mon cœur
Qu'une fine broderie.

J'ai délacé mes sandales
De mes pieds silencieux
Pour rejoindre dans les cieux
L'ange errant dans les dédales.

J'ai noué en fines nattes
Mes cheveux, courts éperons,
Pour que l'ombre de mon front
Soit plus mince, soit plus plate.

J'ai posé sur ma fenêtre
Des rideaux plus fins, plus blancs
Que le rêve du mourant
Qu'enlace la main du prêtre.

Quand je mets devant la flamme
Mes doigts aux longs fleuves clairs,
Il me semble qu'un éclair
Pourrait en brûler la trame.

Pourquoi donc, ô mains que j'aime,
Tardez-vous à recueillir
Ce qu'il reste pour mourir
Au cœur de votre poème.

SOLILOQUES

Elle

Dans les grands lacs profonds où mon rêve tournoie
J'ai laissé s'épancher le trop-plein de mon cœur.
J'ai trempé dans ses eaux mille écheveaux de soie
Tissés par l'inquiétude aux infimes rumeurs.

Lui

J'ai mangé le sel et le pain,
J'ai bu dans un profond carnage
Un suc plus exquis que le vin,
Plus âcre que le fruit sauvage.

Elle

J'ai baigné le contour de mes lourdes paupières
Éprises d'un éclat que mon regard voilait.
Le flambeau s'est éteint dans les eaux meurtrières
Et l'oiseau du miracle a quitté les sommets.

Lui

J'ai capté aux flancs des coteaux
La source allègre et bondissante.
J'ai blessé au soc des Gémeaux
Ma fine prunelle dansante.

Elle

Les chemins tortueux ont usé mes victoires,
Les obstacles sournois mon essor indompté.
Mais l'amère douceur de ses eaux péremptoires
A dissous le mirage aux multiples clartés.

Lui

A la racine de l'amour
J'ai lié le cep de ma vigne,
Mêlant aux trames du velours
Le fil de mon désir insigne.

Elle

Je n'ai pu découvrir l'allègre merveilleux
Dans ce cœur trop savant que la douleur inspire,
Mais je peux arracher à mon rythme houleux
Cette fierté que veut le dédain d'un sourire.

Lui

De ma fine subtilité
J'ai drapé le verbe sonore,
Préférant, ô simplicité
Le miel contenu à l'amphore.

Elle

Et c'est pourquoi jamais il ne pourra savoir
Si j'étais la rivière ou le lit qu'elle baigne,
Si j'étais la lumière ou l'éclat du miroir,
Si j'étais la pensée ou le mot qui l'enseigne.

Lui

Et je ne savais pas qu'un mot
Anime de sa mécanique
Le tout, le plus, le moins, le trop
Et le néant systématique.

Elle

J'ai toujours cherché plus, j'ai trouvé toujours moins.
Que m'importe aujourd'hui cette illusion vaine,
Ce que j'avais donné n'était que le témoin
De mes rêves inquiets, de ma foi inhumaine.

Lui

J'étais debout à ses côtés,
Mais elle plus mince qu'un glaive
Trouant le bloc de ma fierté,
Passait au travers de mon rêve.

Elle

Peut-être dans son rêve étais-je en même temps
Et le vol des oiseaux et le ciel qui l'inspire,
Et la voile tendue et le souffle du vent,
Et la vague fuyante et l'élan du navire.

Lui

Ne pouvant être parallèle,
Son amour précédait le mien;
Pour le rejoindre, d'un coup d'aile
J'ai voulu dépasser le sien.

C'est la même détresse — et la même pitié
Qui nous avait unis — qui nous a séparés.

ANTOINETTE D'HARCOURT

LES PROGRÈS DU SYSTÈME MÉTRIQUE

Le système des unités métriques a été institué en France par la loi du 18 germinal, an III (7 avril 1795) qui prescrivait l'emploi d'un étalon unique des poids et mesures pour toute la République, et fixait les principes de la nomenclature; le 19 frimaire, an VIII, les étalons du mètre et du kilogramme étaient légalisés, à la suite des travaux de Delambre, Méchain, Laplace, Borda, Lavoisier et Lefèvre-Gineau; enfin, la loi du 4 juillet 1837 rendait le système métrique obligatoire en France.

Depuis lors, ce système d'unités s'est répandu de proche en proche, d'abord en Suisse, en Belgique, en Hollande, en Espagne, puis en Autriche, en Allemagne et en Italie. En 1875, 19 nations y avaient adhéré; leurs représentants, convoqués à Paris par le Gouvernement français, y signaient, le 20 mai, la *Convention du mètre*, charte des unités nouvelles. Par cette Convention, la propagation et le perfectionnement du système métrique étaient confiés à un triple organisme :

Au plan supérieur plane la *Conférence générale*, qui réunit, tous les six ans, les délégués des États participants; cette réunion œcuménique, à laquelle assistent, outre les savants qualifiés, des ministres plénipotentiaires, des attachés commerciaux et même des hommes politiques, envisage les problèmes de haut, dans leur aspect international; pratiquement, son rôle se borne à approuver les résultats acquis et les améliorations projetées.

Le *Comité International*, qui se réunit, en principe, tous les deux ans, joue un rôle plus direct; composé de 18 savants éminents, désignés par les diverses nations participantes, actuellement présidés par le délégué italien Volterra, ce Comité s'occupe, avec une autorité qui procède de sa compétence, de tout ce qui concerne le développement et le perfectionnement du système métrique; c'est lui qui trace le programme des travaux, dont l'exécution est confiée à un organisme permanent : le *Bureau International des Poids et Mesures*; c'est donc, finalement, par ce bureau que passent tous les problèmes de métrologie; mais il est efficacement aidé dans cette tâche par les institutions scientifiques établies en divers pays; citons, entre autres, le *Bureau of Standards* américain, le *Reichsanstalt* germanique et, en Angleterre, le *National Physical Laboratory* de Teddington.

***

Le Bureau International est, comme chacun sait, établi à Sèvres, au Pavillon de Breteuil, qui est l'ancien Trianon du château de Saint-Cloud; c'est là, dans un caveau soigneusement calorifugé et défendu par une triple serrure, que reposent les prototypes du mètre et du kilogramme, dieux cachés auxquels obéissent les deux tiers de l'humanité. Alors que l'activité est la loi du monde, leur tâche, à eux, est l'immobilité; il faut des circonstances exceptionnelles pour qu'on les en fasse sortir, afin de leur comparer les « étalons d'usage » qui sont leurs représentants dans le monde vivant. Précieusement conservés, eux aussi, bien qu'avec moins de sevérité, dans les laboratoires supérieurs du Pavillon de Breteuil, ils servent effectivement aux mesures et aux étalonnages, qui sont incessants; car c'est là l'office permanent des physiciens qui, sous la direction de M. Ch. Ed. Guillaume, animent ce laboratoire; à tour de rôle, tous les étalons métriques des diverses nations viennent se faire remesurer, et on constate parfois d'étranges et inexplicables variations; elles ne portent, bien entendu, que sur des fractions infinitésimales, de dix-millièmes de millimètre ou des centièmes de milligramme tout au plus; mais on ne saurait tolérer ces minimes erreurs, car les progrès

de la science sont liés à l'exactitude des mesures, et chaque décimale gagnée ajoute quelque chose à notre connaissance de l'Univers.

Parfois, des circonstances exceptionnelles rendent ces revisions nécessaires : ainsi, en 1915, lors de la retraite héroïque des Serbes sur l'Albanie, puis à Corfou, il a fallu emporter à dos de mulet, à travers des montagnes glacées et sans routes, les précieux étalons déposés à Belgrade; après un si hasardeux voyage, il était indispensable de les soumettre à une vérification; et il advint, par une heureuse fortune, que le kilogramme n'avait pas varié d'une quantité mesurable; quant au mètre étalon, sa longueur n'avait été altérée que de deux dix-millièmes de millimètre.

A côté de cette activité normale, les physiciens du Bureau ont d'autres tâches à remplir : les étalons en platine iridié qui définissaient le mètre et le kilogramme ont été établis, en 1874, avec le concours du grand chimiste Henri Sainte-Claire Deville et du physicien Tresca; ils atteignent toute la perfection que permettait alors la technique. Mais le monde a marché depuis lors et il est certain que, si on avait à reconstituer ces étalons, on ferait mieux. Pourtant, on ne peut pas, à chaque progrès nouveau, établir de nouveaux prototypes et c'est en cette matière, surtout, que le mieux est l'ennemi du bien. Le Bureau international étudie donc, avec la plus grande prudence, les propriétés des nouveaux métaux, comme le tungstène, ou des alliages, comme le ferro-nickel, ou même du cristal de roche, avec lesquels on pourrait constituer de nouveaux étalons; mais de longues observations sont nécessaires, pour s'assurer de la tenue de ces matériaux au cours des années, et ceci explique qu'aucune résolution n'ait encore été prise.

D'ailleurs, il est un autre projet, plus séduisant encore : il consiste à remplacer l'étalon matériel de longueur par un « mètre de lumière », représenté par la longueur d'onde d'une radiation choisie. Un solide, quel qu'il soit, subira toujours des déformations, dues à des causes variées, qui altèrent légèrement ses dimensions; on admet, au contraire, ou plutôt, on admettait jusqu'à ces dernières années, que la longueur d'onde d'une lumière simple, comme sont les raies d'émission des gaz et des vapeurs, est rigoureusement fixe; ainsi la nature nous

offrirait le plus international, et même le plus « interastral » des étalons de longueur, puisqu'il garde la même valeur sur Sirius que sur la Terre.

C'est à cette occasion que le grand physicien américain Michelson a fait un de ses plus beaux travaux; ayant constaté que, de toutes les radiations alors connues, la plus simple, la plus « monochromatique » était la lumière rouge émise par la vapeur de cadmium, il a mesuré, au Pavillon de Breteuil, la longueur d'onde de cette lumière, rapportée au mètre étalon; il l'a déterminée avec une telle exactitude que si, par impossible, l'étalon en platine iridié venait à disparaître, on pourrait le reconstituer, avec une incertitude moindre qu'un millionième, rien qu'en faisant passer la décharge électrique dans un tube à vapeur de cadmium.

On a fait mieux encore dans la même voie : parmi les gaz rares de l'atmosphère, il en est un, le krypton, qui, introduit dans un tube de Geissler et rendu électriquement lumineux, émet diverses raies caractéristiques.

L'une d'elles, la raie verte 5562, paraît plus simple encore que celle du cadmium, et sa longueur d'onde peut être définie avec plus d'exactitude. Aussi, des travaux sont-ils en cours pour déterminer les limites de précision sur lesquelles on peut compter, soit avec elle, soit avec la raie rouge du cadmium. Cette dernière, en attendant mieux, a été adoptée comme étalon *secondaire* de longueur, c'est-à-dire qu'elle reste toujours subordonnée au prototype de platine iridié. Le mètre de lumière est-il destiné à prendre un jour à venir, la première place? Ce n'est pas assuré; à mesure que la science progresse, on s'aperçoit que la longueur d'onde n'est pas aussi rigoureusement invariable qu'on l'admettait jadis; les actions électriques et magnétiques, la gravité elle-même peuvent la modifier; parvint-on même à la maintenir fixe, il resterait encore, pour la comparer aux autres longueurs, c'est-à-dire pour effectuer des mesures, à instituer des méthodes plus précises que celles qui ont été établies avec les étalons actuels; jusqu'à présent, on n'y est pas parvenu, et par suite, il n'existe pas de raisons décisives pour changer d'étalon, puisque ce changement ne permettrait pas d'effectuer des mesures plus précises, ni plus sûres, ni plus commodes.

***

Telles sont les principales tâches qui occupent les physiciens du Pavillon de Breteuil; leurs résultats ont été présentés à la huitième Conférence générale, réunie en octobre 1933, sous la présidence du professeur Cotton, délégué du Président en exercice de notre Académie des Sciences. Ainsi, conformément aux prescriptions de l'article 7 de la Convention du mètre, le perfectionnement du système métrique est assuré; quant à sa propagation, la Conférence en a reçu de réconfortants témoignages; de nouvelles adhésions, celles de la Perse, de la Turquie et de l'Irak, se sont ajoutées aux précédentes; ainsi on pourrait croire que le monde entier, à l'exception des deux grands pays anglo-saxons, s'est soumis à la loi métrique.

En réalité, les choses sont un peu moins simples; divers pays, en signant la Convention du mètre, qui légalise chez eux le système international, avaient différé de le rendre obligatoire; c'est dire que les vieilles unités continuaient, comme auparavant, à être en usage, car il faut un vigoureux effort pour renoncer à des habitudes invétérées. A ce sujet, le cas de la Turquie est typique : une loi de 1885 y avait rendu le système métrique obligatoire, mais à Constantinople seulement, après un moratoire de cinq ans; ce délai expiré, on alla même jusqu'à confisquer et à détruire les anciennes mesures; et pourtant, celles-ci reparurent peu à peu, évinçant le mètre et le kilogramme; la réforme avait failli. Mais, sous la rude poigne de Mustapha Kemal, les choses ont changé; en deux ans, la Turquie entière a dû se plier au système métrique, qui est devenu obligatoire en 1933.

Même résultat au Japon, et aussi en Russie; sous les tsars, la Finlande seule usait pratiquement du système métrique, en dépit d'un nombre d'oukases impressionnant; mais l'U. R. S. S. s'est montrée moins accommodante; les unités métriques y sont, aujourd'hui, exclusivement employées, et même, il s'est produit un fait assez curieux, dont le délégué russe Zalutsky a informé la Conférence : c'est que le gouvernement russe, en passant aux industriels anglais et américains commande du matériel nécessaire à l'exécution du plan quinquennal, exige de plus en plus strictement que les

machines soient basées sur le système métrique, et cette propagande est sûrement plus efficace que tous les discours.

Ainsi, en face du bloc métrique, qui s'étend et se consolide, il ne reste plus que le bloc anglo-saxon, formé, il est vrai, par les deux nations les plus puissantes et les plus riches du globe. Notre esprit latin reste confondu devant une incohérence dont l'écrivain espagnol Julio Arcival a peint cet amusant tableau :

« Imaginez un système où les rapports numériques sont enfantés par l'imagination la plus folle et la plus dévergondée. Dans les mesures de poids, une livre vaut 7 000 grains, ou, ce qui revient au même, 16 onces. Une « pierre » (stone) vaut 14 livres, sauf chez le boucher où elle n'en vaut que 8. Vingt-huit livres font un « quart », 4 quarts font cent poids (hundredweights), et 20 cent-poids font une tonne; d'où il résulte qu'une tonne vaut 2 240 livres. Vous voyez comme c'est commode.

» Il en est de même des mesures de capacité pour les céréales, dont les rapports successifs sont 4, 2, 4, 2, 4, 8 et 36, tandis que, pour les liquides, l'échelle des rapports est 4, 2, 4, 311/2 et 2. Cette échelle des mesures liquides renferme, du reste, une unité qui est caractéristique du système anglais (si tant est qu'on puisse appeler ce chaos un système) : c'est le « baril ». Or, le baril peut valoir, suivant le cas, un nombre de gallons égal à 9, 10, 18, 36, 54, 72 ou 108. En fait d'unité, vous voyez qu'elle est élastique! Ce n'est pas tout; la « bouteille », promue à la dignité d'unité officielle, vaut un sixième de gallon. Le pouce cubique d'eau distillée pèse 252,458 grains; le pied cubique d'eau pèse 62,321 livres. Voyez comme c'est simple. Eh bien! les marins anglais éprouvent un tel ennui à tant de simplicité, qu'ils ont trouvé moyen de la compliquer. Alors qu'une tonne d'eau équivaut à 224 gallons sur terre, sur mer, le volume de la tonne peut être de 210, 110, 72, 36 ou 18 gallons, probablement suivant l'âge du capitaine.

» Les longueurs se mesurent à l'aide d'une échelle d'unités dont les rapports sont 12, 3, 5 1/2, 10, 8 et 3; ce 10 doit être bien étonné de se trouver en si étrange compagnie. Si vous multipliez toute cette salade de nombres, vous arrivez à un chiffre invraisemblable (72 944) pour le nombre de pouces que représente le mille. Bien entendu, lorsqu'on en vient aux unités de

surface, les sauts qu'il faut faire pour passer de l'une à l'autre sont de vrais sauts de kanguroo : de 10 à 114, puis à 9, puis à 30 1/4, puis à 4 et, finalement, à 640... Je ne sais quelle est votre définition de l'esprit pratique, mais cela me suffit pour affirmer que, quelle qu'elle soit, les Anglais en manquent totalement. »

Il ne faut pas croire, pourtant, que cette situation paradoxale n'ait pas offusqué un certain nombre d'Anglais éclairés; ils ont fondé la *Decimal Association*, où ils mènent le bon combat pour l'adoption du système métrique. Par deux fois, ils ont failli l'emporter; mais les partisans du vieux système national ont dressé contre eux le bastion de la *British Weights and Measures Association*, d'où le bon public est bombardé de tracts, discours, appels patriotiques pour la défense des vieilles traditions britanniques. On imagine la qualité des arguments qu'on peut invoquer sur ce thème; mais il est amusant de rappeler qu'en 1907, Lloyd George, député aux Communes, s'éleva vigoureusement contre le projet de loi rendant le système métrique obligatoire dans le Royaume-Uni, projet qui avait été adopté par la Chambre des Lords; il s'aventura jusqu'à affirmer que ce système avait remporté, en France même, un « échec désespéré » et, pour soutenir cette affirmation audacieuse, il s'appuyait sur une circulaire de M. Doumergue, ministre du Commerce, invitant les Chambres de Commerce à user de leur influence pour faire disparaître les ultimes vestiges des anciens systèmes, que les vieilles habitudes avaient perpétué jusqu'à nous; et la Chambre des Communes lui donna raison par 150 voix contre 118.

Malgré tout, les unités métriques prennent, en Angleterre et surtout aux États-Unis, une place grandissante. Elles se sont d'abord imposées au monde savant, et il n'est presque pas un mémoire scientifique où elles ne soient utilisées exclusivement; d'autre part, l'*Association britannique pour l'avancement des sciences* peut revendiquer l'honneur d'avoir créé le système C. G. S. (centimètre-gramme-seconde) qui en est le développement naturel, et de l'avoir étendu aux unités électriques. Mais il y a plus : une loi anglaise de 1915 a astreint les médecins à ne formuler les ordonnances, et les pharmaciens à les exécuter qu'en usant des poids métriques : réforme impor-

tante, puisqu'elle touche du même coup les malades et tous les fournisseurs de produits pharmaceutiques.

Même règle aux États-Unis, où d'ailleurs, certaines industries, comme celle de l'Optique et des produits chimiques, usent couramment, et presque exclusivement, du mètre et du kilogramme; indice plus caractéristique encore, les records sportifs américains sont régulièrement exprimés en unités métriques. Et même les unités anglaises, qui restent d'usage courant en Amérique, ont été légèrement modifiées de façon à s'exprimer plus simplement au moyen des unités internationales; c'est ainsi que, depuis le mois de mars 1933, l'*American Standard Association* a décidé que, pour tous les usages industriels, la valeur du pouce américain serait exactement de 25 mm. 4, au lieu de la valeur légale $\frac{1\,000}{39{,}37}$ millimètres.

Mais l'Amérique est le pays de toutes les audaces, et les expériences les plus osées y sont encouragées par la faveur publique; elle essaie actuellement le « dollar en caoutchouc »; peut-être trouvera-t-elle opportun d'éprouver le yard élastique, qu'une dilatation appropriée pourrait amener aux dimensions du mètre; l'essentiel, ce n'est pas de changer les unités fondamentales, qui sont nécessairement arbitraires, c'est de les relier logiquement, suivant les règles de la numération décimale, aux unités secondaires et dérivées; le développement prodigieux du commerce et de l'industrie, la complication indéfinie de la vie moderne rendent aujourd'hui très délicate une opération qui, il y a cent ans, eût été réalisable.

Mais nous-mêmes, si épris que nous soyons de logique, avons-nous décimalisé les mesures d'angle, et celles du temps?

L. HOULLEVIGUE

PEINTRES DE LA RÉALITÉ AU XVIIE SIÈCLE

« Les peintres de la réalité en France au XVIIe siècle », c'est un titre qui promet. M. Paul Jamot l'a emprunté, en le modifiant un peu, au livre de Champfleury sur les Le Nain pour l'appliquer à l'Exposition qu'il a organisée à l'Orangerie avec l'active collaboration de M. Charles Sterling, lequel a, en outre, rédigé le catalogue, un des plus complets qu'on nous ait donnés et qui constitue un remarquable instrument de travail. Ce titre fait bien; mais s'il convient on ne peut mieux aux Le Nain, il s'applique moins exactement à l'exposition. Je veux dire qu'à côté de tableaux d'un caractère réaliste, on en voit d'autres qui ne sont en quelque sorte qu'un accident réaliste dans l'œuvre de leur auteur. Le portrait de Poussin par lui-même est de la plus exacte vérité, mais il ne l'a fait que pour plaire à un ami, presque contre son goût. On croit reconnaître dans un fond de paysage de La Hyre un tournant de la Seine près de Paris? C'est bien possible, mais il s'inscrit dans une composition d'ordonnance classique et il est transposé tout autant qu'un site de la campagne romaine dans un paysage mythologique de Claude Lorrain. La *Descente de croix* de Tournier ou *les Noces de Cana* de Vignon, nous ne nous plaignons pas de les voir parce qu'ils sont peu connus, mais en quoi sont-ils plus réels que d'autres tableaux religieux du XVIIe siècle? Chez la plupart des peintres français, on trouverait des ouvrages qui auraient à figurer ici les mêmes

droits que ceux-là. « Un courant réaliste circule à travers l'histoire de la peinture française, écrit M. Jamot, même aux époques où semble triompher un autre idéal », et cela est fort juste; seulement il en résulte que l'ensemble qui nous est montré aurait pu être facilement augmenté ou restreint. Qu'on ne voie dans cette observation ni une querelle des mots ni une critique, elle veut seulement attirer l'attention sur le fait que l'exposition dépasse les peintres et même les peintures « de la réalité » pour aborder un domaine plus étendu : elle ouvre des aperçus en tous sens sur la peinture au temps de Louis XIII et dans la première partie du règne de Louis XIV. Par là elle acquiert un intérêt de premier ordre, car peu de périodes sont aussi incomplètement explorées.

Il est d'ailleurs impossible de bien comprendre cette époque de notre art sans connaître aussi l'art de l'Italie, des Pays-Bas, de l'Espagne, et l'on n'a cherché que récemment à prendre sur ce vaste sujet des vues d'ensemble basées sur des études précises. M. Hermann Voss a publié sa *Peinture baroque à Rome* il y a moins de dix ans; M. Werner Weisbach sa *Peinture française au XVIIe siècle* l'an dernier, et cet ouvrage n'a pas, il faut le dire, son équivalent chez nous : le tableau magistralement tracé par Louis Gillet de *la Peinture européenne au XVIIe siècle*, paru cette année même, ne comprend pas la France. Malgré ces travaux, beaucoup de questions générales sont encore mal éclaircies et, en ce qui concerne notre pays, beaucoup de questions particulières. J'ai indiqué ici, il y a peu de mois, combier, en dépit des apparences, l'histoire des Le Nain demeurait obscure; on verra que celle de Georges de la Tour, la principale « révélation » du moment, ne l'est guère moins — deux exemples choisis entre vingt autres. Un des grands services rendus par la présente exposition est de nous forcer à envisager des difficultés que les livres passent généralement sous silence; c'est pour l'histoire de l'art français une des plus importantes que nous ayons vues. M. Sterling revendique pour elle, en tête du catalogue, l'honneur d'être comparée à celle des Primitifs français de 1904; dans une certaine mesure il n'a pas tort.

***

Les problèmes qui se posent sont trop complexes pour être abordés dans un court article. On s'est aperçu en effet que la première moitié du XVIIe siècle, naguère fort méprisée par les historiens, avait été le temps d'un profond renouvellement de la peinture. Je ne saurais expliquer brièvement de quelle façon cette nouveauté résulte de trois tendances principales : « maniérisme » issu des Florentins de la fin de la Renaissance, « éclectisme » sorti de l'Académie des Carrache, « réalisme » venu du Caravage et de ses imitateurs. Bornons-nous, comme on nous y invite, au réalisme de chez nous.

Le réalisme français doit moins que d'autres à ce Michel-Ange Amerighi, dit le Caravage, qui, au cours d'une brève et aventureuse carrière, a brusquement ramené ses compatriotes vers l'observation directe de la vie. Son action a été forte non seulement sur eux, mais sur les jeunes gens de tous pays accourus nombreux dans la Ville éternelle, redevenue au moment du jubilé de 1600, après les secousses de la Réforme, la capitale spirituelle de l'Occident. Peu d'entre eux l'ont personnellement connu, car il est mort en 1609 et avait dû fuir Rome trois ans plus tôt; mais ceux qui l'avaient approché et surtout son œuvre, dont l'originalité et la vigueur frappaient ceux même qui, comme Poussin, la jugeaient néfaste, propagèrent ses leçons. On sait de combien les Espagnols lui sont redevables. Les artistes du Nord n'étaient pas tous séduits : les uns allaient tout droit aux scènes de la rue comme Pieter van Laer, ce Bamboche un peu oublié mais dont le surnom a servi assez longtemps à désigner un genre pour qu'on ne puisse douter de son rôle historique; d'autres allaient au paysage avec Elsheimer et Paul Bril; quelques-uns tiraient profit de Venise et de Parme. Du moins tout un groupe de Hollandais, s'ils n'étaient pas capables de saisir l'esprit du Caravage, sa verité dramatique, sa hardiesse de conception, son sentiment des valeurs plastiques, lui empruntèrent certains motifs, avec la défroque de ses soldats, de ses joueurs de cartes, de ses filles et ces lumières étroites associées à de vastes ombres dont il tirait un parti si neuf; tout cela leur paraissait ajouter un agrément bizarre et romanesque à la réalité quotidienne vers

laquelle leur instinct les portait. Ces imitateurs furent presque tous peintres à Utrecht; beaucoup de villes de Hollande (c'est un fait assez singulier sur lequel il serait trop long d'insister) gardaient leur esprit particulier; on ne pensait pas à Utrecht comme à Leyde, à Leyde comme à Haarlem ou à Delft. Les Français, venus de Paris, ne fréquentaient qu'occasionnellement ce milieu, et la galerie du Palais Farnèse les attirait plus qu'autre chose. Au contraire, ceux de Picardie et de Lorraine vivaient volontiers à Rome en compagnie de la colonie septentrionale (Claude Lorrain en est un exemple illustre), et on s'explique que l'influence du Caravage se soit fait sentir sur eux par l'intermédiaire de Hollandais tels que Baburen, Terbruggen ou Honthorst; ce dernier s'était rendu célèbre par ses scènes de nuit (les Italiens ne l'avaient pas sans raison baptisé « Gherardo della notte »). Tous se trouvaient à Rome autour de 1620. C'est à eux plus qu'au Caravage lui-même qu'on pense devant le *Corps de garde* des Le Nain, devant certains tableaux de Georges de la Tour; encore celui-ci est-il un des Français qui ont le mieux tiré parti des modes de composition du maître.

***

Il sera spécialement question de la Tour, tout à l'heure. Jetons d'abord un regard à des toiles qui, par leur caractère d'inédit ou leur singularité, retiennent au passage. Il est vain de chercher à les réunir dans un tableau d'ensemble : elles n'y rentreraient qu'artificiellement, car le lien qui les rapproche est trop lâche.

Des natures mortes d'abord, portant des noms autant dire inconnus et qui mériteraient de ne l'être pas : Linard, Louise Moillon, l'Alsacien Stoskopff, surtout Baugin qui tient par certains traits au XVIe siècle : avec ses noirs lisses, ses tons pleins, sa facture égale, il donne aux objets une vie secrète assez intense. Quelques paysages : ceux de La Hyre sont beaux, et imprévus pour qui ne connaît que ses peintures religieuses; les plus réels et les plus émouvants restent ceux de Louis Le Nain. Les *Paysans dans la Campagne* (au Wadsworth Athe-

neum, Hartford) devaient être d'une exquise vérité avant d'avoir souffert du temps et des restaurateurs.

Presque aucun des portraits n'est indifférent. Ils rendent rarement sensible ce halo spirituel indéfinissable qui transfigure les modèles d'un Greco, d'un Rembrandt, et de tant de peintres italiens, mais ils sont exacts et dépourvus d'emphase, on entre de plain-pied dans leur familiarité. Deux ou trois des meilleurs viennent du Louvre, tels le Poussin par lui-même ou les admirables religieuses de Port-Royal de Philippe de Champaigne. La *Religieuse morte* du même artiste (musée de Genève) soutient ce voisinage; d'une exécution sobre, sans pathétique voulu, cette image va bien au delà de la simple peinture par la profonde piété d'une émotion qui ne cherche pas à se livrer. De tous ces portraitistes, le plus poète est Sébastien Bourdon. Étrange homme qui a pris à Rome, où il dut gagner péniblement sa vie, l'habitude des pastiches et les exécute en tout genre avec une habileté à tromper, s'il le voulait, les plus experts : une scène de genre à la flamande, un intérieur hollandais, une composition biblique dans le goût de Poussin, il les réussit également bien. Et, avec cela, quand il fait un portrait, nul ne pénètre mieux l'âme de son modèle. Dans une toile de 1651 (à l'Hon. T. R. Benson) qui n'avait jamais été exposée, il s'est représenté de profil, le teint sombre, l'œil inquiet, auprès d'un ami musicien au large visage pâle et plat auréolé de cheveux blonds; une sorte d'élégance à la Van Dyck s'enrichit d'une intuition toute personnelle du caractère. Le *Four à chaux romain* qu'on peut voir à deux pas de là (musée de Dresde) peint, dit Sandrart, à la manière de Bamboche, est cependant aussi original par l'arrangement que par l'accord de ses orangés, ses gris, ses bruns, et de ses beiges. Bourdon mériterait une étude entreprise avec sympathie; on s'apercevrait qu'il vaut mieux que sa réputation.

Parmi les autres portraits, on aimera la précision et la vive exécution des *Capitouls de Toulouse* par Chalette, la simplicité d'*Antoine de Hénin* sur son lit de mort, donné à un Jean Bellegambe le jeune dont on ne sait rien; les toiles aussi qui passent pour être de Fauchier, peintre aixois, qui mourut à trente ans en 1673. Sont-elles bien de lui? Ces visages au regard mélancolique ou passionné peuvent être

d'un Provençal, mais pourquoi deux d'entre eux portent-ils des noms de modèles italiens et sont-ils datés d'après la mort du peintre? Et usait-on en France de tant de dentelles de Venise? La question vaudrait d'être éclaircie. Ce n'est pas la seule. *Le Précepteur et son élève*, du Louvre, est-il de Claude Lefèbvre? Quel est l'auteur du portrait signé V. E., du musée de Dresde, qui nous montre un Poussin encore jeune, très différent du philosophe de 1650? De qui est le *Stella* de Lyon? De qui le *Joueur de luth* de Hambourg? L'histoire du portrait français entre 1600 et 1670 reste à faire.

***

Il vaudrait la peine de parler avec quelque détail de Claude Vignon, de Tours, peintre et marchand qui voyageait de Hollande en Espagne et d'Espagne en Italie, précurseur de Rembrandt dans l'orientalisme, auquel M. Sterling vient de consacrer une intéressante étude dans la *Gazette des Beaux-Arts*; de Tassel, de Langres, dont le portrait de vieille femme pieuse et renfrognée est plus vrai que les compositions religieuses ou champêtres; de Philippe Quentin, de Dijon; des deux Rivalz, de Toulouse; de François Puget, — je n'ai pas épuisé la liste. Mais cela nous entraînerait loin. On voit qu'une exceptionnelle occasion nous est offerte de nous renseigner sur ces peintres de province trop négligés et qui, surtout avant la centralisation due à Louis XIV, ont souvent autant de valeur que leurs confrères parisiens.

Il faut en arriver aux représentants les plus typiques du « réalisme ». Avec Valentin c'est un réalisme presque tout italien. Venu très jeune à Rome, il y est mort à quarante ans, en 1634, sans être rentré dans sa patrie; à la différence de Claude et de Poussin qui, sur les bords du Tibre, continuent de parler français, Valentin a si bien usé du langage de son pays d'adoption que plusieurs de ses ouvrages ont passé pour être du Caravage, — ce qui prouve, soit dit en passant, qu'on les avait mal regardés, car sa facture, où la plupart des couleurs sont posées en glacis, ne ressemble guère à celle du maître lombard. Le *Tricheur* de Dresde, le *Concert* du Louvre, la *Judith* de Toulouse sont de vigoureuses pein-

tures, aux ombres profondes, auxquelles une sorte de passion contenue communique une poésie mélancolique et un peu farouche. Il est parmi nos peintres un isolé. Robert Tournier, de Toulouse, fut, dit-on, son élève; les *Pèlerins d'Emmaüs* de Nantes, s'ils sont de lui, tiennent du Caravage, mais, quand il exécuta la *Descente de croix*, son tempérament français se teintait plutôt d'une nuance flamande.

Avec les Le Nain et Georges de la Tour, nous touchons à un réalisme si l'on peut dire français. Je sais bien qu'il est difficile de définir ce qui en art est spécialement français et qu'on ne saurait, sans être aussitôt démenti par les faits, réduire cette qualité à la sobriété, à la mesure et à un certain élément de clarté spirituelle. Ce sont là cependant des traits fréquents chez nos peintres et qui frappent dans les œuvres de ceux que je viens de nommer.

Sans l'exposition récente du Petit Palais, les frères Le Nain seraient apparus à tous les yeux comme le centre véritable du groupement de l'Orangerie. Quoique la plupart de leurs tableaux aient déjà été vus, on les revoit avec plaisir et parfois avec émotion : on ne se lasse pas de *la Charrette* ou de la *Famille de paysans*. Auprès d'eux, quelques toiles que nous ne connaissions pas. J'ai dit un mot des *Paysans dans la campagne*. Voici une *Vierge au verre de vin* annoncée comme une des œuvres de jeunesse de Louis sur lesquelles M. Jamot nous promet une étude; attendons-la. Voici un portrait en pied du *Marquis de Troisville* (à la comtesse de Montréal), signé et daté de 1644, il ressemble peu à d'autres œuvres du même temps où l'on croit reconnaître surtout Louis et Mathieu et présente dans l'exécution des particularités qui font penser à Antoine. Il prouverait que l'aîné des trois frères n'a pas fait uniquement, comme le disait son premier biographe, des images « en miniature ». Antoine n'est sans doute pas seul à y avoir travaillé. Une autre peinture inédite, le *Cortège du bélier*, est attribuée à « Mathieu et Louis » par le catalogue qui leur donne également en commun *la Forge de Vulcain* de Reims (elle passait cet été sous le seul nom de Mathieu). La thèse de la collaboration, soutenue ici même, gagne du terrain; elle finira par s'imposer du simple fait de la comparaison des œuvres. M. Isarlow, au cours de deux articles de *la Revue de l'Art*, vient de chercher

avec beaucoup d'ingéniosité à déterminer la part respective d'Antoine et de Louis dans toute une série de tableaux; je crains qu'il ne soit pas souvent possible d'établir ce partage avec la précision qu'y veut mettre l'auteur, mais ses observations sont très utiles. D'autres suivront; peu à peu les fils de la trame habilement démêlés par M. Jamot se trouveront tout naturellement rassemblés à nouveau pour former le tissu d'où il les a tirés. Et bientôt personne ne se souviendra que le travail en commun des trois Le Nain était récemment encore déclaré « impossible à concevoir ».

Les Le Nain ayant perdu pour le public l'attrait de la nouveauté, l'admiration générale s'est portée sur Georges de la Tour, qui en quelques jours a atteint la célébrité. On ne peut dire qu'il fût jusqu'à présent ignoré, puisque deux de ses ouvrages signés appartiennent au musée de Nantes depuis 1810, que deux autres figuraient à l'Exposition d'Art français à Londres en 1932 et qu'il a fait l'objet de plusieurs articles. Mais c'est la première fois qu'on voit réuni à peu près tout ce que nous possédons de lui, et les historiens eux-mêmes ne sont pas familiarisés avec son œuvre depuis longtemps. Un érudit lorrain, Alexandre Joly, avait dès 1863 tiré des archives beaucoup de renseignements sur sa vie; il avouait par contre n'avoir jamais trouvé une de ses peintures. En 1915, dans une revue allemande, M. Hermann Voss rapprocha le premier ces textes du *Saint Joseph* et du *Reniement de saint Pierre* de Nantes. Depuis, d'autres tableaux sont venus se joindre à ceux-là : la *Délivrance de saint Pierre* (ou le Prisonnier)[1] d'Épinal, la *Nativité* (ou le Nouveau-né) de Rennes, l'*Adoration des bergers*, du Louvre; le *Saint Sébastien*, de Berlin; l'*Éducation de la Vierge* (au docteur D.), toutes scènes nocturnes, et le *Tricheur*, de la collection Landry, scène de plein jour, signée en toutes lettres.

Il y a deux ans, le peintre était encore habituellement nommé « du Mesnil de la Tour »; mais il signait « Georges de la Tour » et c'est ainsi qu'il est désigné dans les comptes et les actes d'état civil; le titre de seigneur du Ménil n'a été porté que par son fils aîné, anobli en 1670. Il a dû naître

1. Voir la reproduction de ce tableau page 483.

vers 1590, on ne sait en quel lieu. En 1621 il était établi à Lunéville, marié et père d'un enfant; avant cette date, son nom ne paraît pas sur les registres de l'unique paroisse de la petite cité, ni avant 1618 celui d'aucun des siens. M. du Colombier a rappelé qu'au XVIe siècle, il existait à Laon une famille de la Tour, de même condition que celle des Le Nain; qui sait si Georges de la Tour n'était pas leur compatriote? Toujours est-il que, depuis 1621, on le trouve presque constamment à Lunéville; il eut neuf enfants et mourut en 1652, quinze jours après sa femme. Il était fort considéré : un document de 1644 le qualifie de « peintre fameux »; ses « nuits » jouissaient en Lorraine d'une grande réputation. En 1624, le duc Henri II lui commandait un *Saint Pierre*. Il avait offert — ou plus probablement le Conseil de sa ville — un *Saint Sébastien* au duc Charles IV et plus tard un autre à Louis XIII, qui vint faire la guerre dans le duché en 1635; ces deux *Saint Sébastiens* étaient « dans un clair obscur »; le roi de France aurait été si content du sien qu'il aurait « fait ôter de sa chambre tous les autres tableaux pour n'y laisser que celui-là ». En 1644, les comptes de la ville mentionnent la commande d'une *Nativité* destinée à être offerte, en remerciement de sa protection, au Gouverneur de Nancy : c'était le marquis de la Ferté-Senectère, commandant les troupes royales qui, cette année-là, occupèrent complètement la Lorraine à la suite de longs combats; le duc Charles IV avait été dépossédé, il ne put se réinstaller dans sa capitale qu'en 1661, à la suite du traité des Pyrénées. M. de la Ferté goûtait évidemment le travail du peintre, car les « Sieurs du Conseil » de Lunéville lui offrirent en 1648 un *Saint Alexis* et un *Saint Sébastien* de sa façon; en 1651, un *Reniement de saint Pierre* et peut-être un autre tableau (M. de la Ferté venait de recevoir le bâton de maréchal). Renseignements précieux, qui ne permettent pas cependant, en l'état de nos connaissances, de classer les œuvres de l'artiste : sauf le *Reniement de saint Pierre* qui est vraisemblablement celui du musée de Nantes, daté de 1650, il est difficile d'identifier les tableaux du maréchal.

Avant d'aller plus loin, il faut dire que, en 1931, M. Voss a proposé de donner à la Tour un *Joueur de vielle* du musée de

Nantes, rangé jusque-là dans l'école espagnole sous les noms successifs de Velazquez, de Zurbaran, de Juan Mayno et enfin, sur l'avis de M. Elias Tormo, du fray Juan Rizi, moine bénédictin. L'attribution à la Tour entraînait, pour des raisons que l'on saisit dès qu'on a comparé les tableaux, celle d'un *Saint Jérôme* du musée de Stockholm, tenu aussi pour espagnol, et de sa réplique du musée de Grenoble. Les organisateurs de l'exposition ont adopté ces vues.

La question de la personnalité artistique de la Tour est ainsi posée. Est-elle résolue? Je suis forcé d'avouer que j'ai bien de la peine à le reconnaître dans le *Joueur de vielle* et que je ne parviens pas à situer cette toile dans son œuvre. Le catalogue la place à la fin de sa carrière — c'est de fait un beau morceau de peinture qui dénote de l'expérience — mais M. Voss la situait au début. Pour ma part, j'y trouve une sensibilité différente de celle que révèlent les tableaux certains du peintre. Même quand la scène qu'ils représentent est toute profane, ils ont à la fois une sorte de simplicité d'aspect et de gravité intérieure bien particulières; la seule scène de jour signée montre des oppositions de couleurs vivement tranchées, les scènes de nuit des modulations insensibles entre des tonalités voisines, où le rouge tient une grande place. Dans un cas comme dans l'autre, rien ne rappelle les passages délicats par lesquels l'auteur du *Joueur de vielle* va du gris au brun clair, au brun rosé, au rose tendre, au rose saumoné, pour revenir au gris; et ce vieil homme édenté qui tourne en chantant la manivelle de son instrument manque tout à fait de cette gravité intérieure dont j'ai parlé. On a beau attirer l'attention sur tel ou tel détail d'exécution, je n'arrive pas à faire que mon sentiment change. Raison fragile, sans doute. Il est néanmoins impossible d'éliminer le « sentiment » de l'appréciation d'une œuvre d'art, si trompeur qu'il puisse être. Aussi bien, M. Voss, premier auteur de l'attribution, avouait-il de son côté qu'elle était « plutôt sentie que basée sur des raisons précises ». Le plus sage est de réserver son jugement jusqu'à ce que de nouveaux ouvrages (qui ne manqueront pas d'être découverts) apportent d'autres clartés : peut-être combleront-ils la distance qui sépare des peintures incontestables le *Joueur de vielle* et le *Saint Jérôme*; peut-être feront-ils apparaître la personnalité

d'un autre artiste, aussi bien oublié aujourd'hui que la Tour l'était encore il y a peu d'années. Le je ne sais quoi d'espagnol qui a frappé tant de gens n'est pas forcément incompatible avec une origine lorraine : Charles IV (dont les intrigues avaient lassé tous les partis) a été retenu cinq ans plus ou moins prisonnier en Espagne de 1654 à 1659; qui sait s'il n'a pas ramené de là quelque peintre? Mais gardons-nous de bâtir des romans.

Même en laissant de côté ces additions récentes, on est embarrassé pour établir une chronologie des œuvres de la Tour. Là-dessus non plus, les experts ne s'entendent pas : le très émouvant *Saint Sébastien* témoigne-t-il, comme le veut M. Sterling, « d'une gaucherie et d'une rigidité qui le désignent comme une œuvre de jeunesse »? Ou, comme l'affirme M. Voss, de « cette stylisation, de cette volonté originale qui caractérisent le style profond de la maturité »? On peut, du reste, se demander si les tableaux que nous avons ne sont pas assez proches les uns des autres : on croit bien y reconnaître les mêmes modèles, on y reconnaît à coup sûr les mêmes accessoires : un casque, une robe à taille haute, un certain galon à rosaces disposé de différentes façons sur les corsages des femmes. Il faudrait entrer dans trop de détails pour justifier un essai de classification, qui resterait très incertain. Résignons-nous provisoirement à douter. L'histoire de l'art, comme l'histoire tout court, est ponctuée de points d'interrogation; les dissimuler ne sert de rien.

Tel qu'il nous apparaît, la Tour est en tout cas un des plus originaux parmi les peintres français de la première moitié du XVIIe siècle; on ne l'aurait pas autant oublié s'il avait vécu à Paris et fait partie de l'Académie Royale. A voir ses tableaux, on ne peut s'empêcher de penser qu'il a fait le voyage de Rome, qu'il a vu des Caravages et connu de ces caravagistes septentrionaux dont il a été question plus haut, Terbruggen par exemple et Honthorst. Il n'a pourtant emprunté à ces derniers qu'un thème pittoresque — l'effet de nuit, qui a tenté un jour aussi Callot — et au Caravage une certaine grandeur dans la manière de composer. On imagine mal que, sans lui, il aurait conçu le groupe des saintes femmes incliné vers le jeune corps aux larges plans de saint Sébastien, qui fait une si belle arabesque, ou l'arrangement de la *Déli-*

vrance de saint Pierre, qui emplit complètement la toile sans y laisser presque de vide : la répartition des ombres autour de la clarté centrale, la figure imposante de la messagère qui enveloppe en quelque sorte le prisonnier de sa silhouette anguleuse, ont une valeur expressive analogue à celle des lumières contrastées et de l'immense cheval clair dans la *Conversion de saint Paul* du Caravage, à Sainte-Marie-du-Peuple; la mémoire en est hantée comme d'une hallucination.

Mais la Tour n'a ni l'éloquence dramatique un peu triviale de l'Italien, ni le fond d'observation narquoise des Hollandais. Son esprit reste français; il s'apparente moins à celui d'un Louis le Nain qu'à celui qui anime des peintures plus anciennes, la *Vierge* de Fouquet, la *Nativité* du Maître de Moulins, la *Pietà de Nouhans*. Les visages noyés de douces ombres qui entourent l'enfant dans le Nouveau-Né, dans l'Adoration des bergers, comme leur tendresse est discrète! comme les femmes qui approchent le martyr percé de flèches sont retenues dans leur douleur et qu'elles font peu de gestes! Il y a dans tout cela une sorte de candeur encore primitive, extrêmement touchante.

L'usage constant que fait la Tour d'éclairages à la chandelle en somme assez conventionnels et qui, en se répétant d'une œuvre à l'autre, pourraient tourner au procédé, est si bien diversifié selon la nature du sentiment exprimé qu'on en oublie tout à fait l'artifice. Jamais d'ailleurs la virtuosité ne s'impose. Art réaliste? Si l'on veut. Les anges n'ont point d'ailes et portent des robes de laine; les hommes et les femmes, on les sent tout engagés encore dans la vie quotidienne, le peintre a dû les trouver dans son entourage. Et cependant la poésie qui se dégage de ces tableaux n'est pas de la même sorte que la poésie des Le Nain. A la simplicité, au naturel, s'ajoute une sorte de majesté qui s'exprime, tout picturalement, par des agencements de lignes et de masses et qui nous conduisent insensiblement dans un monde qui, quoique tout proche du monde réel, est déjà sur la frontière du rêve. La Tour est moins un peintre qu'un poète de la réalité.

PAUL ALFASSA

L'HISTOIRE

Mahomet vu par un musulman. — La Question d'Orient au temps des Croisades. — Un nouveau livre sur Luther. — L'aventurier Casanova. — L'histoire du journalisme.

Que savons-nous de Mahomet? Beaucoup de choses pas très certaines. Les fondateurs de religions, les réformateurs qui ont bouleversé le monde sont toujours mal connus, humainement parlant. Ce qui compte en eux, ce ne sont pas les détails de leur biographie. Ce que leurs disciples ou leurs écrits ont transmis, ce sont leurs idées, leurs doctrines, leur enseignement. Sur ce fond quasi immatériel, la tradition a brodé. Pour Mahomet, on l'appelle la Sîra; c'est une compilation commencée dès la fin du VIIe siècle, qui a pour but d'édifier les croyants plus que de satisfaire une profane curiosité. Le Prophète a beau déclarer à maintes reprises qu'il n'est qu'un homme comme les autres, voué par Allah à commettre une fois un péché de chaque espèce, le surnaturel s'est emparé de sa vie pour la mettre en parallèle avec celles de Moïse ou de Jésus. La vie du Prophète est devenue un chapitre de la vie des Saints, grâce à ses séides, — le mot vient d'un de ses premiers fidèles, — plus mahométans que Mahomet.

En tout cas, étant donné le rôle que joue l'Islam dans le monde actuel, il est précieux de voir ce que savent, ce que pensent, ce que disent de Mahomet et de son œuvre, les musulmans les plus cultivés. A ce titre, le *Mahomet* de Mohammed Essad bey (Payot) est excellent. Comme l'avoue M. E.-F. Gau-

tier, professeur de l'Université d'Alger, un des hommes qui connaissent le mieux l'Islam — et beaucoup d'autres choses avec — un Occidental, un chrétien peut comprendre, analyser, disséquer les rouages et l'esprit de la société orientale, cristallisée dans le cadre musulman, mais il n'arrivera pas à se représenter la personnalité profonde, l'âme du Prophète. « Là il ne s'agit plus de comprendre, il faut sentir et je dirais presque chanter. » Essad bey a chanté. Chacun de ses chapitres porte en épigraphe une citation, un texte à méditer.

Et pourtant c'est un historien, un historien qui a quelque chose d'un visionnaire. Il voit le désert où a vécu et médité le Prophète. Nul n'a peint comme lui le monde arabe avant Mahomet, la puissance du lien qui rattache les membres de la tribu, l'immense révolution que suppose la fraternité musulmane substituée au régime de la tribu. Il y a là des pages supérieures qui expliquent la difficulté de l'Islam à s'adapter encore aujourd'hui aux patries nationales. Ce qu'a entrepris Kemal en Turquie est plus qu'un scandale, c'est pour le croyant un sacrilège impossible à envisager. La suppression du Khalifat est tellement inconcevable que les trois cents millions de musulmans du globe ont aujourd'hui pour chef spirituel le chef des Wahabites dont personne ne soupçonnait l'existence en Occident et qui ne représentait à peu près rien en Orient, il y a vingt ans.

On ne sait pas exactement la date de la naissance de Mohammed, pas plus qu'on n'est sûr de celle de Jésus. Mahomet, pour nous en tenir à la forme consacrée de son nom, est né à la Mecque entre 570, date traditionnelle, et 580, date extrême possible. Il n'a pas connu son père, perdra sa mère à l'âge de six ans, son grand-père peu après et sera dès lors recueilli par un oncle. Il est de la tribu aristocratique des Koreïchites, mais la tribu primitive se subdivisait en une dizaine de clans devenus eux-mêmes des tribus, et celle des Hachimites, qui est celle de Mahomet, est dans la gêne. Mahomet n'a eu pour héritage qu'une petite maison, cinq chameaux faméliques et une vieille esclave. Son oncle fait le commerce de caravane, comme tous les Mecquois, et Mahomet devient à son tour « de chameaux un grossier conducteur », dit Voltaire, ce qui lui fit voir du pays. Il est au service d'une

riche veuve (ou divorcée) Khadidja (Essad bey écrit Hadidja), qui l'épouse envers et contre tous, sera sa première convertie et qui, bien que son aînée de quinze ans restera son unique femme jusqu'à sa mort. D'elle seule Mahomet aura une descendance par sa fille Fatima. Que Mahomet dans un voyage en Syrie ait connu un moine chrétien, ou même plusieurs, rien n'est plus probable. Il connaît d'autre part, et même mieux, le judaïsme, car il y avait des juifs en Arabie, notamment à Médine.

Est-il nécessaire de suivre pas à pas la carrière du Prophète? Il entend une voix? Est-elle d'un bon génie ou d'un mauvais? Hadidja, femme avisée, lève ses doutes. « Assieds-toi sur mon genou gauche, dit-elle. Vois-tu encore l'esprit? — Oui, répond Mohammed. — Assieds-toi sur mon genou droit. — Je le vois encore. » Alors Hadidja poussa un profond soupir, se dévêtit et se plaça amoureusement tout contre Mohammed. « Le vois-tu encore? demanda-t-elle. — Je ne le vois plus, fut la réponse. — Alors, Mohammed, c'est vraiment un bon esprit, car un mauvais prendrait plaisir à me voir nue, tandis qu'un bon se retire plein de pudeur. »

***

Nous n'en sommes plus à l'histoire des Croisades du bon Michaud, plus que centenaire. Nous en sommes même loin. Celle que commence M. René Grousset, *Histoire des Croisades et du Royaume franc de Jérusalem* (Plon), aura trois volumes fort touffus et trapus, à en juger par le premier. M. Grousset est un orientaliste et encore plus peut-être un extrême-orientaliste réputé. Son *Histoire des Croisades* a ceci d'original qu'elle est vue pour ainsi dire du côté musulman. Le succès des Croisés s'explique beaucoup plus par l'anarchie qui règne dans le monde de l'Islam que par l'habileté ou même la bravoure du monde chrétien. Parmi les Croisés, il n'y a ni un grand politique ni un grand capitaine, sauf peut-être Bohémond, et il fait volontiers bande à part. Le sous-titre du premier volume en indique le thème : « L'anarchie musulmane et la monarchie franque. » C'est la conquête

franque. Le second volume s'appellera « l'Équilibre », le troisième, contre-partie du premier, sera « La monarchie musulmane et l'anarchie franque ». Ce sera la reconquête musulmane.

Si la première croisade s'était heurtée à un bloc musulman en même temps qu'à la défiance byzantine, elle aurait lamentablement échoué. L'armée féodale aurait eu le même sort que la cohue populaire qui en avait été la déplorable avant-garde. Mais nous sommes en pays de tractations et de trahisons. Tout aventurier court sa chance dans cet Orient prestigieux et décomposé. Voyez la carrière de ce Roussel de Bailleul, un Normand des Deux-Siciles, d'abord au service de l'empire grec contre les Turcs, qui se taille aux dépens des uns et des autres une principauté indépendante autour d'Iconium et d'Angora, et dont l'empereur byzantin ne peut se débarrasser qu'avec le concours des Turcs eux-mêmes. Ce flibustier est écrasé ou plutôt arrêté traîtreusement dans une entrevue par un chef turc et alors nous assistons à la fable du « Cheval s'étant voulu venger du cerf ». L'empereur grec est débarrassé de l'usurpation normande, il est victime de l'usurpation turque. Le cavalier seldjoukide reste en selle et garde l'Anatolie dont le centre est devenu un désert. Pour comble d'infortune, la guerre civile règne à Constantinople. Les Turcs appelés à la rescousse par les divers prétendants se font payer leur concours décevant et s'emparent de toute l'Asie Mineure.

Heureusement pour la chrétienté, les Turcs d'Anatolie qui sont sunnites et les Fatimites d'Égypte qui sont chiites se disputent la Palestine. Les chrétiens profitent de cette fissure irréductible dans le bloc musulman. Ajoutez-y que les Turcs Seldjoukides n'ont pas su constituer un empire. La Syrie, la Perse, l'Anatolie forment des États à part à la mort du sultan Malik-chah. Ces États frères se combattent, et, à l'intérieur de chacun, les gouverneurs locaux essayent de se constituer des principautés et y réussissent souvent. Cet émiettement jaloux favorise les défections et les Croisés ne peuvent qu'en bénéficier. Mais, d'autre part, ils se trouvent en conflit avec l'empereur de Constantinople qui entend bien que tous les pays conquis lui seront rendus et qui, il faut l'avouer, a d'excellentes raisons à faire valoir. Godefroy de Bouillon et les

principaux chefs, en passant à Constantinople, ont rendu hommage à Alexis Comnène et se sont engagés à lui restituer toutes les terres ayant appartenu à l'empire grec dont ils s'empareraient, moyennant quoi Byzance leur a prêté son concours.

Mais des deux parts on n'a été ni sincère ni précis. Les chefs de la Croisade estiment qu'on leur a forcé la main et les Normands des Deux-Siciles particulièrement ont de vieilles ambitions auxquelles ils n'entendent nullement renoncer. Bohémond est fils de Robert Guiscard qui a convoité et menacé Constantinople. C'est le plus intelligent, le plus débrouillard, mais le plus individualiste de tous les chefs de l'expédition, le seul, à vrai dire, qui connaisse les affaires d'Orient. Sans lui, l'armée ne serait pas sortie du plateau anatolien. La victoire de Dorylée est due surtout à sa ténacité. Mais il considère que la croisade est finie pour lui, dès qu'il a pris et gardé Antioche. Et il n'est pas le seul à penser ainsi. Il n'y a pas de Normands qu'en Normandie. Ainsi s'explique que seulement douze à quinze cents chevaliers, au total dix à quinze mille combattants, soient arrivés devant Jérusalem, un dixième vraisemblablement de ceux qui étaient partis. Les autres heureusement n'étaient pas tous morts. Beaucoup étaient nantis.

***

La bibliographie luthérienne est immense. Le quatrième centenaire de la Réforme y a encore beaucoup ajouté. Ce qui se passe en Allemagne, l'effort vers une religion nationale, s'explique beaucoup plus par l'action de Luther que par celle de Wotan. Le regretté Imbart de la Tour a écrit un volume dont le titre est significatif : « *Pourquoi Luther n'a-t-il créé qu'un christianisme purement allemand?* » Idée extrêmement juste. Le célèbre historien d'outre-Rhin, Treitschke, a dit de même : Luther « créa un culte qui est propre au génie allemand ».

Et c'est bien l'impression que laisse le volume très vivant que vient de publier M. Funck-Brentano, *Luther* (Grasset). Luther n'est pas un humaniste cosmopolite comme Erasme. Il est Allemand cent pour cent. C'est le fils aîné d'un paysan

saxon, un pauvre mineur père de famille nombreuse, qui n'améliore que tard et lentement sa condition. Les enfants sont élevés sévèrement, même durement, souvent fouettés à la maison, encore plus à l'école, — quinze fois en un jour raconte Luther qui a des raisons de s'en souvenir. Cette origine plus que modeste, Luther a parfois cherché à l'oublier. Il s'appelle en réalité Luder, la forme Luther qu'il adoptera plus tard est une variante de Lother ou Lothar (Lothaire en français), ce qui ne suffit pas à l'apparenter à l'empereur Lothaire, fils de Louis le Pieux comme le fit un panégyriste lors de son oraison funèbre, encore moins à Jules César ou à quelqu'un des siens, comme il lui arrive de l'insinuer lui-même.

Son éducation est purement autochtone, à Mansfeld d'abord, puis à Magdebourg et Eisenach, enfin à l'Université d'Erfurt. Pas un séjour à l'étranger, pas même une excursion. Son père voulait en faire un homme de loi. Au lieu de faire son droit, il fait sa philosophie et s'intéresse plus à la théologie qu'aux théories d'Aristote. Une blessure fortuite qu'il se fait à la cuisse avec son épée lui paraît un avertissement du ciel; il se croit à l'article de la mort (il s'y croit facilement). Un coup de tonnerre complète sa vocation, c'est son chemin de Damas. Il entre au couvent (1505). Ici encore il ne se dépayse pas, il fait profession chez les Augustins d'Erfurt où il célèbre sa première messe le 2 mai 1507. Il fait déjà un cours à l'Université de Wittenberg.

Son premier voyage à l'étranger est celui qu'il fait à Rome au nom de son couvent (1511). Déjà, il est pénétré des idées propagées par Eoban Hesse, le poète de la vie et de la famille allemandes, et par le virulent Ulrich von Hutten, vaillant chevalier, rude pamphlétaire, tous deux apôtres du germanisme transcendant, violemment ennemis de tout apport étranger, champions de la nation élue à qui la sagesse divine a été révélée même avant Jésus-Christ. Dans ces conditions, on comprend que la Rome du pape Jules II, si proche de celle des Borgia, ne l'ait pas enthousiasmé. Il trouve que les couvents où on lui donne l'hospitalité ne sont pas ascétiques, que les messes à Rome sont singulièrement courtes et le carnaval singulièrement long, que la cour pontificale est singulièrement mondaine et militaire. Ajoutons que la poésie des

ruines antiques ne lui dit rien, que le *Campo Vaccino* n'évoque pas pour lui le Forum, ni le *Monte Caprino* le Capitole et la Roche tarpéienne. Les cardinaux lui paraissent très profanes, trop préoccupés de leurs biens temporels, trop peu résistants aux tentations de la chair dont lui-même souffre terriblement.

Tout cela présageait ce qui arrivera. Il y avait incompatibilité entre sa rudesse de vieil Allemand et l'art païen de la Renaissance italienne. Certes, Luther a fait ses humanités, mais en homme d'église; il ne se pique pas d'être un cicéronien; le grec ne l'intéresse que pour la compréhension des évangiles, comme l'hébreu pour l'ancien Testament. Alors qu'Erasme écrit toujours en latin et a peut-être oublié son flamand maternel, Luther est l'homme de la langue vulgaire. Son plus grand titre de gloire, le plus incontesté, est d'avoir été le créateur de l'allemand commun, c'est-à-dire de l'allemand compris par tous les Allemands et superposé à tous les dialectes. En ce sens, sa traduction de la Bible est le point de départ de la langue allemande, ses opuscules innombrables sont allemands jusqu'à la moelle. Il n'écrit pas un allemand littéraire et savant, inaccessible à la masse comme le français d'un Rabelais ou d'un Montaigne, mais un allemand puisé à la source populaire, à la place Maubert de là-bas. Nul n'est comme lui prophète et peuple à la fois. Nourri des légendes paysannes, il est hanté de diableries et de sortilèges, comme une nourrice. Habitué aux gros mots, il abuse de l'invective, mais reste — trop rarement — capable de bonne grâce. Il se plaint gentiment à Frédéric le Sage de la parcimonie de son trésorier : « Votre caissier a si grand'peine à donner un tour de clé à sa serrure dans le sens de l'ouverture... » Il aime les comparaisons champêtres : « A Augsbourg, chacun des évêques présents avait avec lui plus de diables qu'un chien n'a de puces à la Saint-Jean. »

Ce fils de paysan est d'ailleurs imperturbablement respectueux de la hiérarchie sociale, de l'autorité féodale, en quoi il est essentiellement Allemand. Dans la révolte des paysans, qui a pourtant sa doctrine comme point de départ, il est férocement conservateur et hobereau. Il a des mots odieux. Son pamphlet « contre les hordes brigandes et meurtrières des

Paysans » n'a rien d'évangélique ni même d'humain. Il ne fut que trop écouté : « Qu'on les tue tous, Dieu reconnaîtra les innocents s'il en est parmi eux », avait-il dit. Il y eut 100 000 victimes et il ne les plaint pas. Encore ne parlons-nous pas de ses « propos de table », recueillis par des amis trop complaisants, où l'on peut admettre qu'il y a une fantaisie ou une exagération à ne pas prendre à la lettre. Même avec cette circonstance atténuante, il est des plaisanteries dont l'énormité ne peut vraiment se comprendre, si large part qu'on puisse faire au milieu, tel le propos 1472 sur le Christ adultère.

M. Funck-Brentano cite un mot de Luther qui est ici en situation : « Pour écrire l'histoire, il faut un homme qui dit la vérité sans crainte : d'aucuns taisent ou, tout au contraire, font ressortir le bien ou le mal au plaisir de leur prince ou de leurs amis; ils enflent, exaltent de petites vertus, voire non existantes. » M. Funck-Brentano n'a rien fait de tel. La psychologie de Luther n'est pas difficile à saisir, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit simple. Il a le sentiment de son infaillibilité, non par orgueil vulgaire, mais par conviction d'être inspiré de Dieu. De là vient sa volonté, de là viennent aussi ses découragements, ses moments de dépression : les mystiques ont leurs défaillances. Luther est imperméable aux objections et parfois compatissant à l'objecteur. Le fameux dominicain Tetzel, son adversaire dans l'affaire des indulgences, se mourait de chagrin au fond d'un couvent. Il lui écrit en 1519, en pleine lutte : « Ne vous tourmentez pas au sujet de cette affaire qui vous est devenue un sujet de remords; elle a un autre père que vous. » Le surhomme est parfois bonhomme.

***

C'est un fait inexplicable, mais c'est un fait : Casanova a toujours un public. Cet aventurier parmi tant d'autres au XVIIIe siècle est resté dans les marges de la petite histoire. Pourquoi?

Il n'a qu'un talent médiocre et pourtant ses interminables mémoires ont encore des lecteurs et, qui plus est, des commentateurs. Il y a des casanoviens comme il y a des stendhaliens

ou des moliéristes. On est d'accord pour se défier de son témoignage et on discute ce témoignage comme s'il était d'importance capitale. Au fond, Casanova excite la même curiosité qu'un héros de roman policier. « On ne rêve pas comme il a vécu », disait La Bruyère de Lauzun. Casanova est un Lauzun d'étage inférieur. Il n'est pas douteux qu'il ait beaucoup exagéré ses bonnes fortunes. Il est même certain que des alcôves nullement flatteuses lui ont laissé de fâcheux souvenirs. Et, malgré tout, il lui reste une auréole de don Juan à laquelle il faut bien croire que le public n'est pas insensible. Son évasion des prisons de Venise lui a valu une réputation dont il a su tirer parti. La partie de ses mémoires la plus célèbre, qui a paru avant le reste et qui a entraîné le succès du reste, c'est l' « Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle les Plombs », bien des fois rééditée. Encore que certains détails paraissent imaginaires ou simplement embellis et dramatisés par la verve de l'autobiographe, qui a peut-être fini par y croire à force de les raconter, le fond est authentique.

Quand Casanova s'est mis à écrire, il avait passé la soixantaine. Il était aigri, hargneux, ne se consolant pas d'être vieilli, édenté, démodé depuis que la Révolution avait ouvert un nouvel âge. Il vivait dans un grand château de Bohême en qualité de bibliothécaire du comte de Waldstein, un jeune descendant du fameux général de la guerre de Trente ans, que nous appelons à tort Wallenstein. Il avait fait tous les métiers, fréquenté tous les mondes, jonglé avec les millions ou tiré le diable par la queue au hasard des circonstances et du jeu. Sa naissance n'a rien de princier. Sa mère, fille d'un cordonnier, ne deviendra que plus tard princesse de la rampe. Mais il était né à Venise, dans ce décor de fêtes, de libertinage et d'intrigues où le masque couvre les visages et les différences sociales.

Il est précoce en tout, a le don des langues, sait Horace par cœur et en abuse, apprend le grec tout seul, ce qui ne prouve pas qu'il l'ait su, et le français beaucoup mieux grâce aux leçons bénévoles du vieux tragique Crébillon, dont il a conquis les bonnes grâces en lui récitant une tirade de son œuvre la plus célèbre *Rhadamiste et Zénobie*. Dans le même

voyage de jeunesse en France, il a été initié à la franc-maçonnerie, ce qui lui ouvre bien des portes et explique peut-être beaucoup de ses incessantes pérégrinations. Son contemporain et compatriote Cagliostro est dans le même cas. Les loups, et encore moins les fils de la louve, ne se dévorent pas entre eux, mais ils se mordent quand il leur arrive de chasser sur les mêmes terres. C'est peut-être pourquoi Casanova a écrit un pamphlet, le *Soliloque d'un penseur*, contre son émule au pays des aventuriers, dont il retrace la vie et dévoile les dessous sans le nommer.

Comme il est difficile de lire les Mémoires de Casanova dans le texte même vu leur étendue (douze volumes dans l'édition originale), on lira avec intérêt le volume que vient de publier M. Guy Endore : *Casanova* (Bibliothèque historique, Payot). Les mystères de cette vie en dents de scie ne sont pas tous éclaircis. Il ne suffit pas de noter les inexactitudes de dates, qui sont innombrables, pour nier des détails pittoresques qu'on trouve confirmés par ailleurs. Volontairement ou non, Casanova manque le plus souvent de précision. Peut-être pour brouiller la piste en certains cas, peut-être parce qu'il écrit longtemps après les faits et qu'un tissu d'aventures comme les siennes prête à l'erreur ou à la confusion, peut-être aussi parce que son amour-propre l'entraîne à s'attribuer des rôles qu'il n'a pas joués ou qu'il n'a joués qu'à moitié. Il n'en est pas moins vrai qu'il a fait figure dans le monde, qu'il a interviewé Voltaire finissant et Bonaparte débutant, qu'il est entré, et pas nécessairement par l'escalier de service, dans des cabinets de ministres, d'ambassadeurs, voire chez des souverains qui ne sont pas naïfs, comme Frédéric, Catherine, le pape Clément XIII, le roi de Pologne Stanislas Poniatowski. Il est un hâbleur, soit, mais pas simplement un hâbleur; il circule comme un chargé de mission et certaines facilités qu'il trouve à point dans des circonstances critiques s'expliquent mal s'il est un vulgaire imposteur.

Ce personnage douteux, cet abbé manqué, a été décoré et promu protonotaire apostolique par le pape; cet ancien condamné de l'Inquisition vénitienne deviendra espion au service de cette même Inquisition, espion subalterne sans doute, ce qui n'est pas très honorifique mais suppose quand

même un minimum de confiance. Le célèbre prince de Ligne, oncle du comte de Waldstein, qui a vu de près Casanova et qui en a vu d'autres, se porte garant de sa véracité, du moins en ce qui touche son évasion : « Tout, écrit-il, m'a été attesté, même par les Vénitiens. » Et il le cite, pêle-mêle avec Louis XV, Frédéric le Grand, Potemkine d'une part, Beaumarchais, Crébillon, d'Alembert, Hume de l'autre, parmi les personnages importants qu'il a connus et dont il déplore à la fin du siècle la disparition.

***

Il est un objet dont chacun use tous les jours, qui fait partie de la vie quotidienne au point qu'on se figure qu'il en a été toujours ainsi, et dont personne en réalité ne connaît l'origine ni l'histoire encore qu'elles datent d'hier. Cette ignorance ou cette indifférence sont d'autant plus surprenantes que l'objet en question n'a rien de secret, qu'il a au contraire l'indiscrétion comme attribut principal, avec la prétention de renseigner le public sur tout ce qui se passe dans le monde. Les Anciens faisaient de la Renommée un monstre aux cent bouches sans cesse claironnantes. Ce monstre est aujourd'hui la presse. Qui connait l'histoire de la presse?

Il a déjà paru bien des volumes sur ce sujet; aucun ne l'a épuisé ni même profondément creusé. Celui de M. Georges Weil, *le Journal*, tome 94 de *l'Évolution de l'Humanité* (La Renaissance du Livre), est plus solide. Le sous-titre indique le plan : origine, évolution et rôle de la Presse périodique dans tous les pays. C'est beaucoup promettre, plus peut-être qu'il n'est possible de tenir.

Le journal existait avant l'imprimerie, mais sans régularité et surtout sans expansion. Ce n'est pas sans raison que le journalisme s'appelle la presse. Sans la presse, sans la machine à imprimer, le journal serait resté la lettre particulière qu'on se passe de main en main quand elle est d'un intérêt collectif, sous le manteau quand elle est trop indiscrète, mais dont les exemplaires ne peuvent être multipliés de façon à satisfaire une large clientèle. Le besoin existait avant l'organe capable d'y répondre. Le perfectionnement de l'organe a pro-

digieusement développé le besoin. Un proconsul recevait des nouvelles ramassées par des informateurs plus ou moins professionnels, elles ne lui suffisaient pas. C'est pourquoi Cicéron et ses amis échangeaient des chroniques qu'un homme politique trouve aujourd'hui dans son journal, et que l'homme de la rue au fond de son village lit en même temps que les chefs de l'État. Car, si la découverte de l'imprimerie a permis la multiplication des exemplaires, le progrès des communications et des transports en a permis la diffusion à bon marché. Sans le chemin de fer, la clientèle serait restée urbaine, locale et limitée. On aurait en vain inventé la rotative et la linotype, ou, pour mieux dire, on ne les aurait pas inventées puisque la nécessité ne s'en serait pas fait sentir. A quoi bon tirer à un million d'exemplaires si on ne peut les faire parvenir à destination?

La démocratisation du journal exigeait une autre condition : le bon marché. Comment livrer à bas prix un journal qui coûte cher et d'autant plus cher que la concurrence l'oblige à se perfectionner sans cesse? Le téléphone, les câblogrammes, les instantanés, les bélinogrammes sont des merveilles, mais il faut les payer. Les correspondants étrangers, les envoyés spéciaux, ne sont pas des bénévoles. Et pourtant l'abonné, l'acheteur au numéro encore davantage, sont habitués à ce qu'on leur fasse bonne chère avec peu d'argent. Un abonnement coûtait 80 francs par an à la fin de la Restauration. En 1827 *le Constitutionnel* avait 20 000 abonnés, *les Débats* 12 600. Combien en aurait aujourd'hui un journal à 800 francs par an, ce qui représenterait à peu près les 80 francs d'il y a un siècle? A quoi bon apprendre à lire et donner le droit de vote à la masse si des prix prohibitifs avaient été maintenus?

L'abaissement du prix de vente au-dessous du prix de revient a été la grande innovation du journalisme moderne. Le problème, qui peut paraître insoluble, a été résolu par le développement de la publicité. L'idée n'était pas nouvelle. Il y avait des annonces dans les journaux de la Restauration et il y en avait dans les feuilles anglaises dès le XVIIIe siècle. Mais c'était peu de chose comme place et comme recette. La publicité, qui passe aujourd'hui avant tout, occupait l'espace vide au bas bout de la table. Tout le monde sait

qu'Émile de Girardin eut le premier l'idée de faire de la publicité la pierre angulaire du budget dans un journal. Il fonda *la Presse* à 40 francs en même temps que se fondait *le Siècle* sur la même base. Le rapport présenté aux actionnaires du *Siècle* en 1840 montre que la publicité a donné 45 000 francs la première année, 177 000 la seconde, pour retomber à 136 et 127 000 ensuite. En 1840, elle a été affermée à 180 000 francs, tandis que *la Presse* afferme la sienne à 150 000 dès 1838. La diminution de prix a fait monter le tirage, mais les vieux journaux se résignent en rechignant à faire de même et la progression s'arrête. Comment la remettre en marche? Girardin qui se piquait d'avoir « une idée par jour » eut celle du roman-feuilleton. Un roman d'Alexandre Dumas, *le Capitaine Paul*, vaut au *Siècle* 5 000 abonnés de plus. Il tire à 38 000 à la veille de la chute de Louis-Philippe. Eugène Sue fait la fortune du *Journal des Débats* avec *les Mystères de Paris* : en province, on va, pour en savoir la suite, à la rencontre du courrier. *Le Constitutionnel* obtient la même vogue avec *le Juif errant.*

Mais tout n'est pas bénéfice. Les maîtres du feuilleton se font prier et payer. Il faut développer sans relâche la publicité. Un disciple d'Enfantin, Charles Duveyrier, pratique et entreprenant comme beaucoup de Saint-Simoniens revenus de leur utopie, fonde une Société générale des annonces qui en abaisse le tarif et qui par là même en augmente le nombre. « Le *Times*, disait son prospectus, publie journellement jusqu'à 1 500 annonces; la moyenne du journal le mieux achalandé de Paris est de 40 à 50. »

Ces chiffres font sourire. Depuis lors, la marche parallèle de l'accroissement de la publicité et de la baisse de l'abonnement s'est poursuivie. Nous avons eu le journal à un sou, et même nous l'avons encore puisque les cinq sous actuels n'en valent qu'un d'avant-guerre. Mais en temps de crise, la publicité fléchit tandis que les dépenses, vu la concurrence, ne sont guère compressibles. Alors le journal a besoin d'être soutenu par un parti politique dont il défend les idées, ou par des organismes dont il défend les intérêts. Il est condamné à des complaisances qui gênent son indépendance. Que ces complaisances deviennent peu à peu des compromissions, il y a

plus à le craindre qu'à s'en étonner. Comme la carrière n'a ni barrière à l'entrée, ni conseil de l'ordre, la société qui y pénètre est mêlée. Des aventuriers se font du journal une pince monseigneur, ailleurs comme chez nous. Tout n'est pas faux dans les accusations de vénalité que la malignité publique accueille volontiers. Les exemples de chantage ne manquent pas. La liberté de la presse est une garantie contre beaucoup d'abus, pas contre les abus de la presse même.

Une presse libre qui ne peut vivre de ses ressources normales n'est pas libre et est un danger. Tout le monde le déplore. A qui la faute? On sait bien que les perles vendues à bas prix sont fausses. Et on veut, quand on achète son journal, avoir des diamants au prix du strass.

A. ALBERT-PETIT

LE THÉÂTRE

M. Noël Coward : *Les Amants terribles*, adaptation de M. Cl. A. Puget et de madame Virginia Vernon (Théâtre Michel). — M. Jacques Deval : *Marie-Galante* (Théâtre de Paris). — M. Paul Géraldy : *Do, mi, sol, do* (Michodière).

J'ai signalé, il y a quinze jours, le brillant succès remporté par *les Amants terribles*, la charmante comédie de M. Noël Coward. L'adaptation en est très réussie, sans aucun de ces « à peu près » de langage qui, si souvent, dans les œuvres traduites, accrochent l'attention, la détournent, ou, comme d'imperceptibles frottements, retardent le mouvement du dialogue.

La pièce n'est qu'un jeu, mais d'un agrément continu, parce que ce parti pris de jeu y est adopté avec franchise dès les premières répliques, et gaiement, rondement suivi jusqu'à la dernière. Une volonté d'artifice non dissimulée, loin de nuire à la qualité d'une comédie légère, en peut accroître le charme, lorsqu'elle s'exerce avec dextérité, dans l'agencement des scènes, les menus coups de théâtre, l'air de naturel que l'auteur prête en souriant à des rencontres ou des situations invraisemblables.

Daniel et Annette étaient mari et femme et s'aimaient passionnément, mais ne cessaient de se chamailler et d'échanger des claques. C'est un genre assez répandu. Au temps que nous étions étudiant, il y avait, dans notre cercle d'amis, plusieurs couples qui se distinguaient ainsi par une humeur guerrière.

A tout propos, ils engageaient le combat en public, au café, au restaurant. Alors, les soucoupes, les salières volaient par-dessus les tables, dans une tempête de cris. Ces liaisons duraient longtemps. Donc, Daniel et Annette s'adoraient. Un jour, las de se quereller, de se tromper aussi, réciproquement, dans un délire de jalousie, de soupçons et de représailles, ils ont divorcé. Après cinq ans de regrets inutiles et d'aventures sans joie, Daniel s'est remarié avec Lucie, qu'il a jugée moins belliqueuse que l'insupportable chérie d'autrefois. Celle-ci, de son côté, a épousé Victor, qui lui semble de tout repos. Le hasard, ou rien moins que le hasard : la décision de l'auteur comique, rapproche dans un palace de la Côte d'Azur, séparés seulement par une mince cloison et par la petite frontière de crocus qui divise en deux la terrasse sur laquelle s'ouvrent leurs chambres, les deux couples, symétriquement unis de la veille. Des scènes alternées, pareilles aux oscillations isochroniques d'un pendule, nous montrent, d'une part, une Lucie interrogante, anxieuse de connaître les raisons qu'eut autrefois Daniel d'aimer si fort Annette, et un Daniel horripilé par ces inquisitions continuelles; d'autre part, un Victor inquiet du passé d'Annette, et une Annette rêveuse, alanguie de souvenirs secrets, rebelle aux questions du maladroit Victor. Ces balancements légers sont conduits avec beaucoup de brio : les personnages, tour à tour, entrent et sortent, comme les muscades jaillissent ou disparaissent entre les doigts de l'escamoteur. Bref, comme vous le supposez, Daniel et Annette se retrouvent. Chacun profitant d'une absence de son nouveau conjoint, ils s'enfuient ensemble à Paris.

Le second acte tout entier est rempli par les ébats, les caresses des « amants terribles » et les premiers passages qui vont de l'extase sensuelle à la pente familière de l'inévitable dispute. Cet acte dure quarante minutes, et, quoique la situation n'y change pas, l'intérêt y est renouvelé à chaque instant par la fantaisie, la drôlerie spirituelle du dialogue. Il faut dire que la mise en scène de M. Jean Wall est elle-même d'une verve endiablée — ce qui signifie que les trouvailles en sont réglées avec une précision de chronomètre, comme dans les bons « numéros » de clowns. A la fin, les amoureux en viennent au pugilat, et le mobilier entre en danse. C'est le moment où,

sur le seuil de la chambre, du round plutôt, paraissent Lucie et Victor.

Les deux époux abandonnés, que leur commun dépit a rapprochés, s'étaient mis à la recherche des fugitifs. C'est ainsi qu'ils les surprirent en train de se cogner dessus. A l'arrivée des intrus, les combattants se sont repliés, chacun dans une chambre, et les deux voyageurs ont campé dans le salon bouleversé. Nous assistons, le lendemain matin, à leur réveil maussade. Le divertissement, alors, rebondit. Au cours d'une explication générale, Victor et Lucie, gagnés peut-être par l'atmosphère de bataille qui flotte encore dans la maison, se prennent à leur tour aux cheveux. Ce spectacle réconcilie les amants qui, profitant de la bagarre, s'esquivent en souriant.

La pièce est parfaitement jouée par mademoiselle Suzy Prim (Annette), voluptueuse et violente à souhait, par mademoiselle Suzet-Maïs, qui apporte dans toutes ses compositions un sens délicieux du burlesque, par M. Luguet, éclatant de bonne humeur, de santé, de charme, dans l'expression nuancée de l'égoïsme masculin, par M. Jean Wall enfin, excellent comédien, comme toujours.

***

D'un récit qu'il publia voici quelques années : *Marie-Galante*, M. Jacques Deval a tiré une pièce, qui est un « découpage » en tableaux de l'œuvre romanesque. Le spectacle ressortit par son déroulement à l'esthétique du cinéma, encore qu'il ne soit pas sans rappeler une autre pièce de théâtre : *la Vie d'une Femme*, par M. Saint-Georges de Bouhélier. Mais, quand M. de Bouhélier, fit représenter *la Vie d'une Femme*, l'influence du cinéma était moins répandue qu'aujourd'hui. M. de Bouhélier n'avait pas eu besoin de la subir pour agencer son ouvrage selon un procédé de composition « narratif », « historique », dont Shakespeare avait donné d'illustres exemples, et qui s'accordait, au surplus, avec son propre tempérament. En outre, le déroulement des tableaux, chez M. de Bouhélier, restait strictement théâtral. Dans *Marie-Galante*, telle qu'il a plu à M. Jacques Deval de la porter à la scène, les analogies avec l'art de l'écran sont plus profondes. Nous retrouvons ici cet amalgame de mor-

ceaux dialogués et de purs spectacles, d'épisodes dramatiques et d'intermèdes chantés ou dansés, qui est familier au cinéma, et que celui-ci, peut-être, doit lui-même, en partie, à l'opérette.

Cette conception, pour réussir, impliquerait une machinerie très perfectionnée, car le moindre arrêt dans le mouvement de la représentation, les plus légers intervalles d'obscurité creuse (ou simplement meublée de musique) entre les tableaux suffit à faucher l'attention et à semer l'ennui. Je ne connais jusqu'ici, en France, que M. Gaston Baty qui soit parvenu à imprimer, sur les planches, à une succession de nombreux tableaux un rythme qui, en comparaison du film, ne semble pas traînant, harassant de lenteur.

J'ajoute que les divertissements intercalés dans l'action de *Marie-Galante* semblent avoir été choisis parmi tout ce que le cinéma nous offre, depuis vingt ans, de plus conventionnel. On y voit même ressusciter d'anciens poncifs du film muet, par exemple le bal dans un « saloon » de Panama.

Enfin, il nous semble, que, malgré la qualité du compositeur, la musique de jazz qui accompagne toute la pièce, loin d'en soutenir les moments faibles, les enveloppe d'une atmosphère de fatigue et de désuétude. Les jazz nous ont tympanisé les oreilles durant trop d'années, dans tous les lieux de plaisir, tous les restaurants et cafés, pour que nous ne soyons pas blasés sur ce mode sonore d'excitation, d'artificielle frénésie. Il y a là un toxique auquel nous ne réagissons plus. Et comme, d'autre part, ces éclats et ces dissonances demeurent liés, dans notre esprit, aux souvenirs de l'époque immédiatement postérieure à la guerre, ils nous donnent l'impression du passé, d'un passé encore trop proche pour que s'en dégage un style qui lui confère un nouvel attrait.

Le talent de M. Jacques Deval est hors de cause. On ne peut que regretter que tant d'éléments hétéroclites conspirent ici à l'étouffer. Comment un auteur de son mérite, capable de mener bon train des dialogues brillants et acérés, peut-il céder le pas à des séductions d'ordre si inférieur? Quelle étrange humilité!

La même disparate se reflète dans l'interprétation. Celle-ci comprend, à côté d'excellents comédiens (M. Alcover, entre

autres) des acteurs de cinéma, fort connus. Mais, à elle seule, la notoriété acquise au cinéma, ne sert de rien au théâtre. Surtout, elle ne donne pas du talent. On commence à s'en apercevoir. C'est un art que de jouer la comédie. Sans doute c'en est un aussi que de bien interpréter un rôle dans un film. Mais le passage du cinéma au théâtre est cent fois plus périlleux que celui de la scène au studio. Les images qui nous plaisent à l'écran représentent le résultat d'une sélection entre de multiples essais. Au cours des essais, le « cinéaste » dirige le jeu, le redresse à chaque instant. Au théâtre, l'artiste, au moment où il joue, est livré à lui-même, et il ne peut se reprendre, il n'a, pour produire son effet, que le temps d'une seule épreuve.

***

Certains critiques ont montré à l'égard du récent ouvrage de M. Paul Géraldy, *Do, mi, sol, do,* une sévérité qui ne se peut expliquer, selon nous, que par une prévention injuste de l'esprit sérieux, car la gravité, comme la légèreté, a ses partis pris, et ceux-ci sont d'autant plus forts qu'ils plongent leurs racines dans le terrain de la morale.

J'ai goûté un vif plaisir à la pièce de M. Géraldy. Le premier acte est excellent; le deuxième, encore très bon; le troisième, un peu flottant, peut-être, et nous verrons bientôt pourquoi, mais l'ensemble garde un agrément réel, où, sous des dehors aimables, la finesse du trait pénètre souvent loin.

Qu'est-ce donc que l'on reproche à M. Géraldy? Sans doute, il s'agit encore ici du sempiternel triangle : le mari, la femme et l'amant, bien que la géométrie de l'auteur, dans l'espèce, parvienne à construire deux triangles avec quatre éléments seulement, avec deux couples. Mais, est-ce la faute de M. Géraldy si l'adultère continue d'être fort fréquent en Occident, et, plus que partout ailleurs, fréquent dans la société parisienne? M. Géraldy ne nous propose point comme idéal que l'adultère soit admis, il constate qu'il l'est très souvent, que, cessant d'être un sujet de trouble dans les ménages, il en assure au contraire, parfois, la stabilité.

Ainsi, par un étrange retour, les personnages de M. Gé-

raldy — ses personnages, encore un coup, et non lui-même — ces êtres, comme il y en a tant à Paris, assoiffés de bonheur, foncièrement égoïstes, mais pas méchants, fertiles en petites ruses, mais pleins d'attention délicates, tirent de leur expérience amoureuse ces conclusions singulières : 1° que la passion ne doit pas être refoulée (oh! non!), qu'elle doit être assouvie (oh! pas de doute là-dessus!); 2° qu'elle ne peut l'être qu'en dehors du mariage; 3° que le divorce est néanmoins une mauvaise chose... — A cause des enfants? — Des enfants? Vous voulez rire? Les couples de M. Géraldy n'ont pas d'enfants. C'est même une commodité que le dramaturge s'accorde (et le moraliste, de surcroît), une simplification, qui ne laisse pas d'être une faiblesse de son œuvre, car un auteur n'a peut-être pas le droit de supprimer *a priori* certaines données du problème qu'il étudie, sous prétexte qu'elles le compliqueraient à l'excès. Cependant, les rapports entre parents et enfants aujourd'hui sont devenus tels, que les héros de M. Géraldy auraient-ils des enfants, il ne semble pas que leur vie intime en serait beaucoup changée. Donc, les amants, s'ils sont mariés, ne disent plus : « Divorçons chacun de notre côté, nous referons notre vie ensemble! » Ils disent : « Il faut que des amants soient mariés pour que leur bonheur soit complet. » Entendez-moi bien, cela ne signifie pas que les amants doivent être en même temps des époux. L'amour dans le mariage est jugé une inconvenance, une faute de goût. Il en fut de même, dans le monde, au XVIIIe siècle. Selon l'éthique propre aux personnages de M. Géraldy, c'est-à-dire, propre à beaucoup de nos contemporains, pour qu'il y ait accord parfait, *do mi, sol, do,* les gens mariés doivent sauvegarder le lien conjugal, et même continuer à goûter, dans leurs rapports avec leurs conjoints, tous les avantages d'une solide et confiante amitié, mais à condition que les ivresses de l'amour, chacun les trouve, de son côté, en dehors du foyer, dans une bonne petite liaison.

Évidemment, ainsi ramenée à une formule simple, la combinaison est ébouriffante. Mais le difficile est surtout de la formuler. L'application en est plus aisée. Dans la pratique de la vie, ces situations immorales et en apparence intenables s'arrangent d'elles-mêmes, tacitement. Au théâtre, il faut

parler. Or, dès que les personnages s'expriment, l'embarras surgit. On s'en aperçoit au troisième acte de *Do, mi, sol, do.* L'auteur éprouve alors une gêne visible à faire dire des choses que les plus cyniques n'accomplissent gaiement qu'à la condition de les taire. Aussi bien le ton de la comédie change-t-il à partir de cette minute. Il perd de sa justesse, incline légèrement à la farce. Le personnage d'André, que joue M. Victor Boucher, sort brusquement du cadre. Pourtant, l'auteur pressentant le danger, a eu la malice de placer les suggestions scabreuses dans la bouche de Jacqueline, qui est ici madame Huguette Duflos. L'immoralité, en passant par cette voix, prend un air de candeur et d'enfance plaintive. C'est confier à un tremblement de cristal le soin de nous faire entendre des énormités. Notez que l'accord parfait, moralement si répréhensible, n'est obtenu qu'à la fin de la pièce. Mais toutes les complications sentimentales qui emplissent les trois actes sont un acheminement à cette harmonie étrange. Elles tendent uniquement à montrer que cette espèce de monstruosité morale est (du moins à Paris) la seule solution possible au problème du bonheur.

Au début, André et Georgette sont divorcés. Michel, qui est marié avec Jacqueline, est l'amant de Georgette, et André est l'amant de Jacqueline. Georgette persuadera d'abord à son ancien mari qu'il doit obtenir de Jacqueline qu'elle divorce, afin qu'il l'épouse, afin surtout qu'elle, Georgette, puisse épouser Michel. Mais cette tentative échoue. Jacqueline, sans cesser d'aimer passionnément André, s'aperçoit que, décidément, comme mari, Michel lui convient mieux qu'André, et qu'elle est d'ailleurs sincèrement attachée à Michel. D'autre part, malgré sa liaison avec Michel, Georgette, depuis qu'elle est divorcée est bien seule. Sa situation, socialement, est pénible. Alors, c'est Jacqueline elle-même qui suggérera à André, son amant, qu'il doit se remarier avec son ex-femme. Ainsi, les deux ménages recouvreront leur équilibre, et les deux liaisons seront consolidées.

L'interprétation est de premier ordre. J'ai cité les noms de M. Victor Boucher, l'inimitable, et de madame Huguette Duflos. Mademoiselle Blanche Montel et M. Marcel André sont également parfaits.

FRANÇOIS PORCHÉ

RESTIF A CARNAVALET

M. Jean-Louis Vaudoyer vient de rassembler dans quatre salles du vieil hôtel « Kernevenoy » des souvenirs de Restif et du Paris du XVIIIe siècle. Si jamais écrivain mérita les honneurs d'une pareille exposition commémorative dans ce musée, qui est celui du vieux Paris, c'est bien Restif de la Bretonne. Seuls les Balzaciens pourraient réclamer pour leur dieu un pareil traitement. A cinquante ans de distance, Restif et Balzac ont donné du Paris de leur époque une vue d'une égale intensité. Peut-être leur réussite eût-elle été moins complète, s'ils étaient nés Parisiens. Mais leur enfance avait été provinciale. Peintres de Paris, il leur était possible de prendre du recul.

Restif avait douze ans, il n'avait jamais quitté la Bourgogne natale quand il arriva en compagnie de son père sur les hauteurs de Villejuif (1746). Ils se rendaient à Bicêtre, où l'enfant devait étudier auprès de son frère Thomas : depuis Auxerre ils avaient fait la plus grande partie de la route à pied. Lorsqu'ils aperçurent la ville et son *immense amas de maisons, surmontées d'un nuage de vapeurs*, le petit Restif ressentit une vive émotion.

— Ah! que Paris est grand! [dit-il] Mon père, il est aussi grand que de Vermenton à Sacy et de Sacy à Joux — Oui, pour le moins! — Ah! Que de monde! — Il y en a tant que personne ne s'y connaît, même dans le voisinage, même dans sa propre maison. — *Je réfléchis un moment, et transporté de joie : — Mon père, je veux y demeurer toute ma vie. — Tu n'aimes pas le monde. — Oh! Le monde qui me connaît.*

On me gêne. Je ne suis pas libre. Là, vous dites, mon père, qu'on ne se connaît pas? — Non — On ne se salue donc pas? — Non. On ne prend pas garde l'un à l'autre? — Non. Non. — On ne prendra seulement pas garde à moi. — Ah! Pas le moins du monde. — Je tressaillis d'aise, en disant : « Je vas voir, je vas voir. »

A douze ans Restif pressentait cette ivresse de liberté qu'on éprouve à se perdre dans la foule. Il devinait qu'il serait amoureux de Paris. Personne, au déclin de la monarchie, n'a aimé comme lui *tous* les aspects de la ville. Aussi la description qu'il en a laissée l'emporte-t-elle en intérêt sur tous les récits de voyages des étrangers, sur le *Tableau de Paris* de Mercier, sur les mémoires des Barbier, des Collé, sur les *Espions*, les *Spectateurs* et sur toutes ces célèbres correspondances qui portaient aux souverains de l'Europe les nouvelles des bords de la Seine. C'est que tous ces écrivains n'étaient préoccupés que de ce qu'on appelle aujourd'hui le Tout-Paris : des grands seigneurs, des écrivains, des salons, de l'Opéra, des soupers. Les rapports de police eux-mêmes reflètent un souci du même ordre chez leurs auteurs. Il y avait du snobisme jusque chez les mouchards. Pour peu que l'on soit désireux de connaître le Paris du peuple ou de la petite bourgeoisie, le Paris modeste qui flânait le dimanche sur les boulevards ou au Jardin du Roi, le Paris braillard ou furtif qui s'éveillait chaque nuit dans les quartiers populaires, c'est dans les livres de Restif qu'il faut le chercher.

Son autobiographie, *M. Nicolas*, et tous ses romans, qui sont, eux aussi, plus ou moins des souvenirs, nous livrent déjà cent tableaux de la vie parisienne : scènes de cabaret ou de « caffé »; dialogues avec des ouvriers ou des marchandes; promenades dans les rues où l'on fuit les carrosses et parfois les troupeaux de bœufs; tableaux d'intérieurs évoquant les nombreux logis — presque tous également misérables — où Restif gîta tour à tour, de la rue des Poulies à la rue de la Bûcherie. L'auteur s'en fût-il tenu là, Diable Boiteux aussi adroit à délier les langues des passants qu'à soulever les toitures, que son témoignage eût été déjà incomparable. Mais il a fait mieux : pendant *vingt ans* il a erré le soir dans les rues de la ville avec le dessein bien arrêté de connaître, de voir vivre le Paris de la nuit. Et des notes qu'il a prises, chaque jour, sont sorties les huit

volumes de cet extraordinaire ouvrage qui a nom : *les Nuits de Paris*[1].

Au cabaret de la rue de l'Arbre-Sec, Restif note les conversasations des crocheteurs et des décrotteurs, en prenant bien soin (c'est un souci qu'il a toujours en face des personnages populaires) de n'altérer en rien l'originalité de leur style; dans les estaminets des Halles, *au milieu des gens qui fument ou qui dorment, des filles perdues et des libertins*, il ne trouve à peindre que des scènes de débauche; chez le « *restaurateur* » de la rue de Grenelle Julie et Thérèse sont gentilles, mais on ne se *restaure* pas mieux qu'ailleurs et Restif, bien qu'amateur de néologismes, peste contre celui-là, qu'il trouve injustifié et prétentieux. L'atmosphère de l'auberge à six sous de la rue des Mauvais Garçons lui convient davantage; mais comme on y nourrit cent trente personnes en une heure et qu'il n'y a que trente places, les longues conversations sont interdites. Au bal Coulon, près du carrefour de Buci, Restif rend visite aux « Efféminés ». Il fréquente volontiers les académies de billards, où les « crocqs » dupent les provinciaux. Mais ce qu'il aime le mieux, c'est s'attarder dans les rues de filles, celles où les « *Chit* » partent de toutes les fenêtres. L'écrivain monte très volontiers chez les « matrulles ». Il arrive qu'il n'ait même pas à prendre cette peine. Des rixes lancent auprès de lui dans la rue des femmes demi-nues. Des hommes ivres les suivent en rigolant, mais ils sont guettés eux-mêmes par le sergent recruteur. Parfois une rafle de police fait le vide dans le quartier. Et Restif que le guet connaît, *le Spectateur Nocturne, le Hibou Spectateur* demeure seul dans les rues désertes avant de faire quelque rencontre baudelairienne : l'aveugle qui devine la qualité des passants en les reniflant, les voleurs qui percent les murailles, le décolleur d'affiches qui revend au poids tout le papier volé, la mégère qui assomme les chats pour vendre leurs peaux, ou quelque appareilleuse menant où il convient une

1. M. Henri Bachelin a récemment publié aux *éditions du Trianon* un choix en neuf volumes des meilleurs ouvrages de Restif. On ne saurait songer à lire les 240 volumes de l'auteur dont la plupart sont du reste aujourd'hui introuvables. Cette excellente réédition est donc très bienvenue. D'excellentes notes éclairent toujours le texte. Les extraits des *Nuits de Paris* représentent un des volumes de cette sélection.

petite fille à vendre, bien décidée, comme la prudence y invite, à partager son gain avec l'inspecteur de police qui la patronne.

Quand la nuit est belle, Restif se glisse dans les jardins publics, dans celui de l'hôtel Soubise, où se réunissent les Juifs du quartier, dans celui du Luxembourg, fermé au coucher du soleil, mais non point pour tous, puisque, préludant par des aventures réelles aux aventures imaginaires de Remy de Gourmont, Restif réussit un jour à s'y mêler à une partie nocturne de « bergers et bergères » de qualité; dans celui des Tuileries, où il va se cacher sous des tas de chaises, après avoir escaladé la terrasse, pour regarder les ébats des couples amoureux qui, eux, se sont introduits dans le jardin par quelqu'une des maisons privées qui le bordent.

Pour connaître le Paris du jour, il faut ouvrir les *Contemporaines*, les *Inscripcions*, les *Françaises*, les *Parisiennes*, le *Palais Royal*. Il n'est métier — métier féminin surtout — que Restif ne nous mette en état de connaître. Il a fréquenté les agréministes les épinglières, les gazières (qui travaillent la gaze), les bouquetières, les tripières, les modistes, les gargotières, les poissardes, etc... et il a mené une quantité respectable d'entre elles dans ces guinguettes de la petite banlieue où les Parisiens transportaient leur éternel goût des amours champêtres. Le Clos-Payen sur les bords de la Bièvre, près de la rue de la Barrière, est « un des endroits les plus agréables, aux environs de Paris ». On peut, près du nouveau boulevard, tout voisin, se cacher dans les champs de seigle. Au Petit-Gentilly « la joie en guenilles fait danser la misère ». Sur les hauteurs de Montmartre, il vaut mieux s'installer sans façon dans un carré de luzerne, et faire des repas champêtres. Aux Porcherons, près de l'actuelle Trinité, on va, au milieu des roseaux et des prés, au *Grand Vainqueur* ou à l'*Épée de Bois*. Restif préfère le *Grand Salon*, où se réunissent des cochers, des catins, des souteneurs, et parfois de grands seigneurs ayant le goût des aventures. Les « farauds » à chaque danse y font leurs invitations. Mais les farauds ont de l'usage et avant d'entraîner une des compagnes de Restif, ils se tournent vers lui et lui font une *profonde inclination* en disant : *Avec la permission de monsieur.*

Restif aime Paris, mais il déplore la saleté de la ville. Pas de

gouttières, pas d'égout. Le promeneur reçoit les saletés que les habitants lancent par la fenêtre. Le moindre orage provoque des inondations et, pour traverser une rue, il faut attendre la planche de l'Auvergnat; la ville est puante, elle manque de lumière. Aussi Restif réclame-t-il des réverbères, des chaussées pavées, des cabinets publics, un service de voirie. Il voudrait aussi que les Parisiens, et surtout les Parisiennes, soient propres et fréquentent les bains. Il y a en lui un hygiéniste et un urbaniste qui élèvent volontiers le ton. Mais pour lui-même il est peu exigeant. Il vit dans des greniers sordides et porte vingt ans de suite le même manteau.

Il est un coin de Paris que Restif chérit entre tous : c'est l'île Saint-Louis. C'est là qu'il a pris l'habitude de graver sur le parapet du quai ses « inscripcions ». Il se sert pour cela tantôt d'une simple clé, tantôt de fers. A l'origine de cette habitude étrange, il y a sans doute un secret désir de mêler sa vie à celle de la ville.

Mais un autre sentiment renforçait celui-là. Restif aimait ses propres émotions. Il s'attristait à l'idée qu'elles s'affaibliraient dans l'avenir. Et il prenait ses précautions pour les raviver de temps à autre. Au-dessus de la date 3 *Aprilis* 80 gravée dans l'île, il inscrit *Videbo* 1782. Avec des nuances différentes, il y eut quelque chose de ce sentiment dans le geste de Toulet s'écrivant à lui-même. Restif se donnait rendez-vous dans l'avenir. Ce fut la crainte de voir ses inscriptions lapidaires disparaître qui le détermina à les relever sur un cahier en les commentant. Telle est l'origine du livre *Mes Inscripcions*. Mais Restif n'avait pas attendu d'écrire cet ouvrage ni de sculpter ses pierres pour s'abandonner à la joie de souffrir par son passé. Il nous avertit avec beaucoup de précision, dans *M. Nicolas*, qu'en songeant à sa rupture avec madame Parangon, la femme de cet imprimeur d'Auxerre, qui lui inspira une si folle passion, il fondit en larmes, le 27 mai 1788 (trente-trois ans après l'événement), le 12 août 1790, le 12 mai 1791, le 5 décembre 1794, le 12 février 1795.

Il lui semblait que, par ces artifices, il réussissait à vivre en même temps son présent et son passé : toute sa vie, il crut aimer Jeannette Rousseau qu'il avait aperçue à quatorze ans dans l'église de Courgis, mais il attendit d'avoir soixante ans

pour s'aviser que cette aimable personne à qui il n'avait jamais dit que deux mots : « Non! Mademoiselle », était demeurée vieille fille et qu'il lui était possible encore de l'épouser — ce qu'il ne fit pas. — Pour satisfaire à la fois le désir de fidélité et le besoin de changement qui étaient en lui, il se persuada quelquefois que les femmes qu'il avait le mieux aimées : Élise Tulout, madame Parangon, Jeannette Rousseau, Marie-Jeanne, Rose, Zéphyre et Eugénie étaient, sous des masques différents, *la même personne.*

Il se trouva un homme pour se laisser convaincre par Restif que c'était un plaisir indicible d'écrire sur un mur que l'on avait mangé des épinards avec Sara Debée, qu'on lui avait offert de l'orgeat et des glaces sur le Boulevart, ou bien qu'elle avait été infidèle le 31 mai 1782. Grimod de la Reynière, qui n'était jamais en reste d'extravagance, se trouvait en exil lorsqu'il écrivit à Restif en le priant de graver pour lui quelques dates qui lui étaient chères. La réponse qu'il s'attira fut magnifique. Restif, indigné, lui apprit qu'on devait graver les dates le jour même, sinon l'on commettait un *sacrilège.*

Les cuisinières, les porteurs d'eau et les enfants de l'île Saint-Louis considéraient avec curiosité, et sans soupçonner le caractère religieux des inscripcions, le bizarre manège de Restif. On l'appelait le *Griffon* ou le *Dateur.* Au début de l'année 89 les esprits s'échauffèrent : les gamins, en quête de victimes, poursuivirent Restif, le huèrent, lui lancèrent des pierres. Enfin ce fut l'abomination suprême : sur la dénonciation de son gendre, le « monstre » Augé[1], le dateur fut arrêté, dans l'île bienheureuse, comme espion du roi. L'intervention d'une ou deux commères suffit pour le faire libérer; mais l'île était « profanée ». Décidé à n'y plus revenir, Restif grava la date néfaste, assez connue pour d'autres raisons : 14 juillet 1789.

Mais ce n'était qu'une fausse rupture; l'amour de Restif pour son île était trop grand. Il y retourna à maintes reprises. Et quand, à la veille de sa mort, il composa ce livre étrange, les *Revies*, où, reprenant les principaux épisodes de son existence, il les décrivait tels qu'il aurait voulu les vivre, il imagina qu'au dernier jour, après avoir jeté sur le papier l'ultime ligne de

1. Il martyrisait la fille de Restif. C'était un demi-fou qui devait finir en Place de Grève.

son plus sublime roman, il était allé graver sur le parapet sacré cette inscription suprême

Apprends ô ma chère Ile
Que je puis mourir,
J'ai fini mon grand ouvrage.

***

Ville, île, ports, rues, paysages, nous retrouvons tout le Paris de Restif à Carnavalet. L'île bien-aimée apparaît sous trois aspects : une gravure anonyme et un tableau de Raguenet prennent, comme à feux croisés, la pointe ouest; une autre peinture du même artiste évoque les alentours de l'hôtel Lauzun. Un fragment du plan de Turgot restitue la vue cavalière de l'ensemble. L'île avait beaucoup moins de charme alors qu'aujourd'hui. Pas un arbre sur les rives; et les constructions dont les plus anciennes n'avaient qu'une centaine d'années n'avaient pas encore pris leur bain d'histoire. Restif dans une « revie » authentique trouverait son petit royaume fort embelli. Il est vrai que, de son temps, des bouffées de campagne devaient parvenir au promeneur. Car les champs commençaient derrière l'Arsenal, et l'île Louvier qui n'était pas encore agglutinée à la rive droite servait surtout de dépôt pour les bois. En somme les « Louisiens », comme dit Restif, habitaient une minuscule ville de province, quasiment séparée de Paris. Mercier nous le confirme et cite à l'appui de ses dires cet alexandrin

L'habitant du Marais est étranger dans l'île.

Mais la réciproque n'était pas vraie, car c'était dans le Marais précisément, d'après Restif, que les « Louisiennes » allaient secouer leur torpeur, après avoir traversé ce Pont-Marie que l'on aperçoit sur les gravures de Carnavalet tout chargé de son poids de maisons. En face de l'hôtel Lambert, sur la rive droite, s'ouvrait le port Saint-Paul où s'amarrait le coche d'eau d'Auxerre; c'est là que débarquaient avec des airs effarouchés les paysannes de Sacy et de Nitri que Paris

devait pervertir. Une toile de Raguenet nous permet de regarder à loisir ce coin de la ville : des maisons au faîte triangulaire se pressent sur le quai. Avec leurs façades sans saillies, leurs fenêtres à croisillons, elles semblent comme les gamins qui jouent sur la berge ou les bonnes femmes qui bavardent sur le pas des portes, perdues dans l'atmosphère vibrante et douce d'une petite ville néerlandaise. C'est Delft à Paris.

Debucourt, Lavallée-Poussin, Lespinasse, Saint-Aubin raniment devant nous l'élégante cohue du Palais-Royal, les tranquilles promenades du Luxembourg, et des Tuileries, la fête de Saint-Cloud. Des gravures évoquent avec leur déballage de marchands et de bonimenteurs ces foires Saint-Ovide, Saint-Laurent, Saint-Germain que Restif a dépeintes; les ombrages bucoliques du Jardin du roi où le « monstre » Augé giflait en public la fille du malheureux Restif; et le Pont-Neuf, cœur grouillant de Paris, au-dessus duquel se profilait la gracieuse silhouette de la Samaritaine, cette charmante machine élévatoire, flamande d'aspect, dont le nom a échu depuis lors à des bâtiments moins élégants.

La manière de tous ces artistes, la grâce de leurs dessins, leur goût de la proportion, toute cette gentillesse décorative à la Hubert Robert qui les anime, tout cela est bien fait d'ailleurs pour nous montrer, *par contraste*, ce que Restif a apporté de nouveau à ses contemporains. De Mallet qui peint une Parisienne déshabillée et callipyge s'apprêtant à essayer un chapeau, jusqu'à Saint-Aubin qui dessine un atelier de fileuses d'une somptuosité versaillaise, comme ils sont loin avec leurs gentilles ouvrières toutes prêtes à s'élancer dans des lits bonbonnières, au milieu d'un grand envol de draps chiffonnés à la Fragonard, comme ils sont loin des personnages et des paysages de Restif! C'est le même Paris sans doute; mais les uns le regardent en familiers ou en clients du Faubourg Saint-Germain, en artistes épris d'ordonnances nobles ou élégantes et de minois souriants; l'autre est posté près de la Fontaine Maubuée ou de la Croix du Trahoir et il n'oublie jamais la misère ni son cortège de vices. Pour restituer l'atmosphère des livres de Restif, c'est un Félicien Rops qu'il eût fallu; mais l'écrivain était en avance dans le temps.

Quand on nous affirme que Greuze dont on a exposé *la Laitière* et *la Malédiction paternelle* a inspiré Restif, on ne refuse pas de le croire, mais c'est pour admirer la distance qui, en dépit de cette filiation, sépare les deux hommes, la pommade de Greuze dont le talent se fût si heureusement adapté au genre larmoyant de Nivelle de la Chaussée, et l'eau de cuivre de Restif.

***

Une série de documents exposés à Carnavalet, — registre de la paroisse de Sacy ouvert à la page même où se trouve consigné le baptême de Nicolas; l'exemplaire des *Fleurs des Vies des Saints* appartenant aux Restif; des factures de la maison Fournier, d'Auxerre, où Nicolas fit ses débuts comme ouvrier imprimeur — nous reportent aux années d'enfance et d'adolescence de l'écrivain.

Sa vie de jeune paysan a inspiré à Restif un livre exquis, le seul vraiment pur qu'il ait écrit : *La Vie de mon père*, et les premiers chapitres de *M. Nicolas*. Pour le charme et l'accent de vérité, l'existence des paysans français n'a rien inspiré qui approche ces pages, dans toute la littérature du XVIIe et du XVIIIe siècle. Il faut visiter l'exposition des *Peintres de la Réalité au XVIIe siècle*, dont M. Alfassa nous parle aujourd'hui, pour trouver, en peinture, chez les Le Nain, chez La Tour, un sentiment à la fois si authentique et si poétique de la vie des ruraux. Au XVIIIe siècle, le goût des bergeries mièvres devait gâter la plupart des peintres « paysans » — au moment même où Restif décrivait avec une vérité si émouvante la maison de son père, la ferme de la Bretonne, les repas du soir qui réunissaient quatorze enfants et six valets, les lectures de la Bible à la veillée, la vie de la ferme et les heures extasiées d'un petit pâtre découvrant, à la lisière d'un bois, ce sentiment de la vie animale et païenne qui anima depuis lors *le Centaure* de Maurice de Guérin et les romans de Giono.

L'enfance d'Edme, le père de Restif, nous reporte au début du XVIIIe siècle et à la fin du précédent. En ce temps-là, la famille paysanne avait conservé une structure d'une étonnante solidité. Le père, chef de famille, véritable *paterfamilias* ro-

main, exerçait sur les siens une autorité incontestée. Et c'est un des passages les plus curieux de *la Vie de mon père* que celui où l'on voit Edme renoncer à une jeune fille de Paris dont il est épris, par obéissance à l'égard de son propre père. Celui-ci, craignant de voir sa robuste lignée paysanne se gâter à Paris, a refusé en effet de considérer les avantages matériels importants que cette union eût valu à son fils et il lui a donné tout à la fois l'ordre de rompre et celui d'épouser une fille de leur village. L'épisode a fait rêver M. Paul Bourget qui s'est demandé comment un siècle, où la famille paysanne était si robuste et si respectueuse des traditions, avait pu chavirer dans la Révolution. Question à laquelle il a donné lui-même une réponse. La transformation, dit-il en substance, ce passage de la vertu à la démence sanguinaire, s'explique par la prédominance grandissante de Paris, d'un Paris où les philosophes ont répandu leurs dangereuses doctrines.

Cette explication s'inspire de la thèse de Taine, qui plaçait le respect fanatique de la raison à l'origine des événements de 89. Mais depuis lors les travaux d'Aulard et ceux tout récents de M. Mornet[1] ont prouvé que la théorie tainienne, qu'il ne convient pas cependant d'abandonner tout à fait, ne suffisait plus à expliquer la Révolution française. M. Mornet a montré par exemple, qu'à partir de 1750 le goût du réel s'était répandu en province. En quelques années on assista à la faillite des vieilles doctrines politiques; on refusa d'admettre la raison d'État, et l'on commença de considérer la société ou les lois, non plus comme des matières de foi, mais comme des phénomènes relevant de l'expérience et pouvant être discutés en son nom. Le même Edme, dont l'obéissance filiale étonnait déjà les contemporains, paraît déjà infiniment moins traditionaliste, lorsqu'il déclare que les nobles doivent leur rang et leurs privilèges à *l'intrigue* plutôt qu'au *mérite*. Pour lui le laboureur, qui exerce *l'art des arts*, est réellement le premier dans l'État. Or quand on se croit le premier, il est rare qu'on accepte d'être traité comme le dernier. Et, à tout prendre, *la Vie de mon père* nous semble plutôt annoncer, *dès le début du XVIII*e *siècle*, en pleine province, la fin du régime.

1. *Les Origines intellectuelles de la Révolution française*, par Daniel Mornet (Armand Colin).

On voit d'autre part, en lisant Restif, jusqu'à quel point les querelles des Jansénistes et des Jésuites troublèrent la France. Le frère de Nicolas, l'abbé Thomas, connut mille désagréments à l'hôpital de Bicêtre parce qu'il était janséniste — tout comme le maître spirituel de son pays, monseigneur Caylus, évêque d'Auxerre. L'opinion peu flatteuse que les Jansénistes avaient des jésuites n'était pas un mystère dans les campagnes. Le prestige des prêtres y perdit et la liberté de mœurs de certains abbés, de certains moines ne fit rien pour le relever. Le succès du *Paysan et de la Paysanne pervertis*, de Restif, est de ce point de vue significatif, si l'on songe au satanique Cordelier Gaudet d'Arras qui en est l'animateur. Ce moine, qui finit par se défroquer il est vrai, prostitue les filles et rapproche pour des amours incestueuses les frères et les sœurs. Il prend plaisir à pervertir ses amis et ne reconnaît pour dieux que l'argent et la volupté. Ce personnage machiavélique frappa vivement les lecteurs du temps et s'installa dans le roman populaire pour ne plus le quitter. Balzac l'a paré d'un nouvel éclat en créant Vautrin.

Restif, au reste, a prononcé contre le catholicisme des attaques plus directes encore. Mais, fait à retenir, c'est au nom des principes du christianisme même qu'il se livrait à ses diatribes. « *La religion en est arrivée*, disait-il, *à un point diamétralement opposé à son institution...* » Il n'était pas le seul à le penser. L'assaut contre les clercs ne fut pas mené en 1789 par les seuls adversaires de la religion. Certains sans-culottes, qui réclamaient, en se gargarisant des mots de *Vertu* et d'*Être suprême* une nouvelle constitution du clergé, croyaient vraisemblablement accomplir une œuvre analogue à celle de la Réforme. Les mêmes défaillances provoquent toujours les mêmes réactions.

Restif a été du très petit nombre de ceux qui ont senti l'approche de la Révolution. On voudrait citer ici un passage prophétique des *Nuits de Paris*, écrit en 1785 probablement (le livre parut en 88) où l'écrivain écrit textuellement « *Une Révolution funeste se prépare* » et explique pourquoi. Même avertissement dans les *Inscripcions*, en date du 17 novembre 85 : on a trop répété à l'ouvrier qu'il était un homme précieux; cette vérité « trop forte pour lui » l'a grisé. Restif s'attend au pire, parce qu'il a très souvent perçu dans la partie

« basse » de la population une haine furieuse contre les riches.

Elles vinrent enfin, les journées sanglantes, et Restif en a relaté les péripéties en témoin terrifié et passionné. Les dernières *Nuits de Paris* contiennent des descriptions d'une intensité inoubliable. Expert qu'il était aux tableaux de la rue, Restif n'a eu qu'à charger son pinceau de couleurs sombres pour devenir le plus étonnant peintre du Paris révolutionnaire. Au hasard de ses promenades nocturnes, il voit les boutiques pillées, les femmes poursuivies et violées. Il donne de la mort de Bertier, le 22 juillet 89, une description d'une vérité inouïe; les pages qu'il a consacrées aux massacres de Septembre sont à la lettre bouleversantes. Ainsi passent les soirs et d'un style enfiévré Restif fixe leur horreur. On l'a arrêté une fois et la peur l'étreint. Il se terre pendant plusieurs jours, puis la curiosité l'emporte, il sort, et fait, la nuit, d'étranges rencontres : un soir c'est l'aristocrate qui va prier sur un banc près du Temple, le lendemain la fille venue de Caen pour offrir son corps en hommage aux héros de la Révolution. Et les *Nuits de Paris* s'enrichissent de scènes bizarres où la cruauté et la folie côtoient le sublime. Bien entendu, Restif, peureux de nature, invective les souverains et hurle avec les loups, mais parfois il se trahit et laisse percer les regrets qu'il éprouve. Qu'est devenue la ville paisible du bon roi Louis XVI! Au fond Restif était royaliste comme tous les « philosophes » de son siècle.

Les souvenirs de la Révolution qui sont normalement exposés à Carnavalet représentent le plus éloquent commentaire des récits de Restif. Entre les lames de guillotine et les bonnets phrygiens, on est tout à fait à l'aise pour songer à ce déchaînement de sadisme, et d'ambition théâtrale que représente normalement une révolution. Mais comme il ne pouvait placer quinze salles du musée sous le signe de Restif, M. Vaudoyer s'est contenté de présenter quelques-uns de ces étonnants dessins de Prieur, qui illustrent sur un mode décoratif et frémissant les journées de la Révolution[1]. Le dessin représentant la charge des cavaliers de Lambesc dans les Tuileries, le 12 juillet 89, y a trouvé place comme il convenait.

1. Ce sont les dessins des gravures illustrant les célèbres *Tableaux historiques de la Révolution.*

Restif a attaché beaucoup d'importance à ce qu'on ne considère d'ordinaire que comme un incident. Et il a eu raison. Pour la première fois, ce jour-là, le sang coula — et, dans l'ivresse de pareils jours, les premiers morts ont une signification terrible : c'est le cycle du meurtre qui s'ouvre.

Aux élégants dessins de Prieur, on préférera peut-être encore les grossières gravures anonymes des *Révolutions de Paris* exposées dans une table-vitrine. Massacre au Châtelet et massacre des filles à la Salpêtrière, deux scènes que Restif a notées à la hâte dans l'élan d'une émotion que le visiteur du musée ressent à son tour devant ces dessins maladroits, où l'on voit deux ou trois égorgeurs abattre les victimes une à une, au milieu d'un grand cercle de piquiers immobiles.

***

Les femmes sont partout dans l'œuvre de Restif et même en réunissant un bon nombre de *levers d'ouvrières de modes*, de *femme à sa fenêtre*, de *jeunes couturières* et d'*avenantes modistes*, les organisateurs de l'Exposition Carnavalet n'ont pu donner qu'une idée bien imparfaite du rôle joué par le « beau sexe » dans la vie de l'écrivain.

C'était un véritable érotomane. Et, comme il était par supplément, des plus vaniteux, et parlait impudemment dans un autre domaine de son *génie* et de ses *célestes ouvrages*, il nous a fourni les précisions les plus scabreuses sur sa résistance physique, — que la lecture de certains mauvais livres, tel *le Portier des Chartreux*, portait parfois, s'il faut l'en croire, à un degré presque inimaginable. Non content de narrer ces exploits, Restif tient à spécifier qu'ils étaient assez connus du public pour qu'une femme lui offrît de l'argent afin d'obtenir de lui un bel enfant ou qu'un camarade le suppliât, les larmes aux yeux, de bien vouloir lui rendre le même service auprès de sa fiancée. A la vérité Restif éprouvait tant de plaisir à de pareilles peintures, qu'il en arrivait à ne plus se soucier de leur vérité[1]. On ne conserve aucun doute à ce sujet quand on a lu

1. M. Rouger, étudiant la vie de Restif à Auxerre, en a fait sur plusieurs points la preuve.

le *Calendrier* où il donne la liste des quelque sept cents femmes qui le rendirent heureux. Les détails qu'il fournit à leur sujet, la similitude de certaines histoires, persuadent que Restif a mélangé quelques souvenirs réels à un grand nombre de récits scabreux qui traînaient dans la ville. On sait au reste que pour un autre livre, *l'Année des Dames nationales,* il en appela officiellement à la collaboration du public, en demandant qu'on voulût bien lui faire connaître les traits de vertu dont il se montrait alors friand. Il y avait du journaliste dans ce don Juan. Double raison de se méfier.

Pourtant, même en lui retirant un bon nombre de ses onze mille vierges, son « tableau » reste impressionnant. La femme a été la grande préoccupation de sa vie et il pensait encore à elle en écrivant, soit qu'il recherchât ainsi des émotions voluptueuses, soit qu'il rêvât d'honorer, par la composition de ses éclatants « chefs-d'œuvre », les *muses* qu'il s'était choisies. A peine sorti de l'enfance et à un âge où l'on vit à l'ordinaire dans l'innocence à moins que ce ne soit, si les Freudiens ont raison, dans le refoulement, Restif s'élançait intrépidement sur les paysannes de son village et son plaisir était si vif qu'il s'évanouissait à chaque fois... A Auxerre, sa grande passion pour madame Parangon, ne l'empêcha pas de courir après toutes les filles de la ville. Mais il appartenait à la capitale de lui révéler le champ impressionnant de ses possibilités. A peine arrivé à Paris, le jeune ouvrier imprimeur s'installe avec deux compagnons, et tous trois se partagent les faveurs de deux prostituées. Maigre chère pour un gros appétit. Restif reprend bientôt son indépendance et commence la plus furieuse chasse à la femme qui ait jamais été faite. Aperçoit-il une jeune fille à sa fenêtre, pour peu que le visage lui plaise, il grimpe l'escalier en hâte, insoucieux des mésaventures possibles; rencontre-t-il une ouvrière, il la suit jusqu'à son magasin, s'installe devant la porte en chantant des complaintes amoureuses et le soir glisse des billets pliés par le trou de la serrure; une belle prend-elle une voiture, Restif saute sur les ressorts et fuit avec elle vers l'inconnu. Le premier mariage de Restif avec une aventurière anglaise, qui devait lui apporter des rentes, mais se contenta de lui voler ses économies, n'est

qu'un épisode, parmi beaucoup d'autres, de ces rencontres de rues. Dans les diverses maisons où il loge, Restif passe en cyclone érotique : c'est le Casanova des taudis. Toutes ces aventures, Restif les a décrites avec un ton de vérité incomparable. On a dit vingt fois avec raison que c'était le premier en date des réalistes. Personne à son époque n'a décrit comme lui les aventures populaires, les repas tendres dans les guinguettes, les parties de plaisir sous les toits.

Les prostituées tiennent une place importante dans sa collection. Restif leur a donné une grande place dans son cœur et un droit de cité dans la littérature. Ce sont déjà des prostituées romantiques (un adjectif que Restif n'ignorait pas), elles ont de la sensibilité, pleurent toutes seules dans la grande foule quand on pend un malheureux en Place de Grève, sont tuberculeuses, et tombent fauchées par le mal en pleine jeunesse. Les plus délicates d'entre elles offrent au pauvre Restif leur pécule, et lui ne les fait pas rougir en refusant. Il est vrai que sur le chapitre il ne se piquait pas de scrupules et reprochait à sa seconde femme, Agnès Lebesgue, de le tromper sans que ses amours apportassent la moindre aisance au ménage.

Mais l'âge vint, et, en face d'un Restif vieilli, les femmes se montrent petit à petit moins généreuses. La situation en arriva même à se renverser tout à fait. Ce fut lui qui « paya », souvent de grosses sommes — quelques-uns de ses livres lui avaient rapporté beaucoup d'argent — et, pour comble, il dut s'accommoder, comme le vulgaire , de la présence de protecteurs de renfort et de chérubins impétueux. Pour la littérature, ce furent ses plus belles amours; en un trait de génie il avait écrit un jour « *L'amour pour une maîtresse ne serait-il que l'amour romantique de nous-mêmes?... Ah! Nous sommes tous des Narcisses!...* » Narcisse! il l'était encore, mais il se regardait souffrir. Les dernières aventures de Restif, sa liaison avec Virginie, avec Sara Débée lui ont fourni la matière de terribles petits romans d'une amertume saisissante.

En ce temps-là pourtant, l'écrivain trouvait encore à se distraire avec les filles publiques et singulièrement celles du Palais-Royal dont il nous a dépeint les mœurs dans un de ses

livres[1]. Mais il y avait si longtemps déjà qu'il battait le pavé de Paris, et il avait eu tant de maîtresses qu'un bon nombre des prostituées de la capitale se trouvaient être ses filles. Du moins le dit-il... et peut-être après tout le lui disait-on. Mais cela ne prouve rien. Comme il avait déjà écrit plusieurs romans où l'on découvrait à l'épilogue (de chaque chapitre) que la femme entre les bras de qui il venait de défaillir d'amour était tout simplement une de ses filles, les lecteurs ne conservaient aucun doute sur son cas : il avait la hantise vicieuse de l'inceste; et les promeneuses du Palais-Royal, enchantées de se distraire, devaient s'amuser follement en lui prouvant, après l'étreinte, qu'il venait de commettre un crime de plus. Il était très connu et selon toute vraisemblance elles se donnaient le mot.

Voici que nous glissons dans l'Enfer de Restif. Une vitrine à Carnavalet en évoque avec discrétion les rougeoiments. On y admire des dessins de pieds de Louis Aubert et quelques planches de modes présentant des mules, des souliers, des sabots à la chinoise et de fines jambes gainées d'argent et surmontées d'une de ces précieuses jarretières que les mariées coupaient en petits morceaux le jour de leurs noces pour égayer les boutonnières masculines. Autant d'invitations à ne point oublier la passion fétichiste que Restif éprouva pour le pied féminin.

C'est l'éclat de la chaussure de Judith, déclare l'écrivain dans *le Pied de Fanchette*, qui a ébloui dès l'abord Holopherne. Que Giraudoux n'y a-t-il songé? Du *Paysan perverti* à *M. Nicolas*, on voit que c'est par la gentillesse de leurs pieds que les femmes établissent leur empire sur les cœurs. Un joli pied met en transe l'humanité masculine[2];les amants glissent leurs déclarations dans les souliers de leurs belles; et de temps à autre leur dérobent une fine mule qui devient l'objet

1. *Le Palais Royal*. L'ingéniosité des procureuses y apparaît assez grande. Une d'entre elles avait réuni un certain nombre de filles qui ressemblaient aux plus jolies dames de la Cour. Il était loisible ainsi à quiconque de s'offrir, moyennant espèces, les aimables sosies des plus grands noms de France.

2. Voir la gravure « Edmond s'enivrant d'amour » tirée du *Paysan perverti* et reproduite dans la revue *Hippocrate* de septembre 34, consacrée à Restif. Cf. surtout le *Calendrier*, à la date du 25 octobre 1782, et le triomphant manège de mademoiselle Aubusson changeant vingt fois de souliers devant Restif.

d'un culte religieux. La femme idéale de Restif, la créature « féique » par excellence, a des pieds minuscules et une taille de guêpe. C'est le type même qu'il a imposé à son dessinateur Binet et dont on peut voir de nombreux exemplaires rassemblés aujourd'hui sous les glaces austères de Carnavalet.

Pour donner un suprême ragoût à ses plaisirs raffinés, il ne manqua à M. Nicolas que de connaître la volupté de la confession honteuse, ce plaisir slave mis au point en France par J.-J. Rousseau et relancé depuis lors avec beaucoup de succès par André Gide. Restif ne dissimule pas ses vices, parce qu'il ne les reconnaît pas pour tels. Ce qu'il lui convient de mettre en valeur au contraire c'est sa vertu. Pourquoi aime-t-il les souliers féminins à talons hauts? Par vertu. Si les femmes portaient des souliers plats, elles ressembleraient aux hommes et d'horribles confusions pourraient s'ensuivre. Et pourquoi rôde-t-il dans Paris, la nuit? Encore par vertu. Pour découvrir les pauvres filles perdues qu'il pourra ramener à sa chère bienfaitrice la marquise de Montalembert (une amie très chère qu'il n'a vue, en réalité, qu'une seule fois dans sa vie) laquelle se fera un jeu de les ramener dans la voie de la pudeur et du devoir. S'il arrive enfin que Restif, tenté par le démon, témoigne à une petite fille de dix ans une tendresse trop marquée, ne croyez pas qu'en cette conjoncture le souci de la vertu l'abandonne tout à fait : il le prouve en allant dénoncer la petite vicieuse à des parents éperdus de reconnaissance.

Est-ce hypocrisie? nullement : mais inconscience. « N'ayant pas, écrit-il, l'âme corrompue comme l'auteur d'*Aline*, je peins l'amour et jamais la débauche, encore moins la cruauté. » Si Restif n'a *jamais* peint la débauche, c'est que le vrai sens du mot s'est perdu depuis un siècle. On n'ose le croire; c'est le vocabulaire de Restif qui est à reviser. Et il n'est pour s'en convaincre que de lire cette *Anti-Justine* où s'étant fixé pour dessein d'opposer à l'abominable marquis de Sade, un ouvrage pur, Restif battit tous les records du livre scandaleux. On pourrait même se demander si l'inconscience ne s'étend pas au chapitre de la cruauté : car la pauvre Justine, de Sade, n'a rien à envier, pour les mauvais traitements, à l'Ursule du *Paysan perverti*, quand celle-ci est tombée dans les mains de l'Italien maudit, ni à l'infortunée *Ingénue Saxancourt*, l'hé-

roïne d'un des meilleurs romans de Restif. Et pourtant il semble bien que sur ce point Restif ait vu juste dans son propre cas. La déformation de Sade lui a manqué et s'il peint souvent des scènes de brutalité, c'est qu'elles étaient encore fréquentes au XVIIIe siècle, non comme éléments de faits divers, mais comme traits ordinaires de mœurs. Qu'on lise certains passages du journal de Collé, qu'on songe à l'abominable traitement infligé aux filles dans les maisons de force (on peut les voir à Carnavalet passer enchaînées dans les charrettes qui les conduisent à la Salpêtrière et à l'Hôpital), à la turpitude de certaines scènes de recrutement militaire, aux conditions du travail dans certaines professions, à la cruauté des supplices infligés aux criminels et à l'insensibilité de la foule qui y assistait, et l'on se persuadera que masqué à nos yeux par la culture raffinée d'une petite société riche, un certain fond de barbarie subsistait encore, dans ce Paris de Restif, où commençaient pourtant d'apparaître tant de caractères de la grande ville moderne[1].

***

Il est un aspect de la prodigieuse activité de Restif — activité maladive au compte de laquelle il faut mettre son ambulomanie caractérisée — qu'il n'est pas aisé d'évoquer dans une exposition. Nous songeons au réformateur, au visionnaire que Gérard de Nerval a étudié dans un livre où les femmes tiennent d'ailleurs beaucoup plus de place que les utopies.

La réformite aiguë qui sévit à la fin du XVIIIe siècle ne pouvait laisser indemne un homme aussi sensible que Restif aux mouvements de l'opinion. Au fait, il a songé à réformer à peu près tout, hors lui-même, et comme il se serait fait scrupule d'avoir une idée sans en tirer un ou plusieurs volumes, on lui doit de nombreux ouvrages destinés à transformer les usages humains. Ils se désignent d'ordinaire à l'attention par une fin en « graphe ». *Le Pornographe, les Gynographes, le Ther-*

1. Un érudit, M. Robert Anchel, dans un remarquable ouvrage consacré aux *Crimes et Châtiments au XVIIIe siècle* (Perrin) en arrive même à cette conclusion que certains épisodes sanglants de la Révolution s'expliquent par la cruauté du siècle (« Dans le bien comme dans le mal la Révolution est fille du XVIIIe siècle »).

mographe, la Mimographe réglementent la prostitution, le bonheur féminin, la propriété et le théâtre (objet des préoccupations particulières de Restif, auteur dramatique qui ne réussissait pas à se faire jouer). On ne s'appesantira pas sur ces ouvrages, où les idées justes font bon ménage avec les absurdités. Le réalisme de Restif ne lui donnait pas toujours le sentiment de la réalité. Au reste il ne convient de s'occuper des réformateurs que s'ils ont trouvé des hommes assez intrépides ou assez fous pour faire l'expérience de leurs panacées. Ce ne fut pas le cas de Restif, bien qu'il ait, tout en voulant réglementer la propriété, fait profession de communisme. Mais je ne sache pas que Lénine et Trotzky se soient jamais recommandés de lui. Pourtant Restif ne désespérait pas de voir appliquer ses idées et on lui fit une belle émotion le jour où on lui apprit que Joseph II entendait prendre pour règle de la prostitution dans son Empire *le Pornographe*. Mais la nouvelle était fausse...

On ne trouve pas beaucoup plus d'intérêt aux rêves de visionnaire qui hantèrent la vieillesse de Restif et lui inspirèrent l'*Andrographe*, la *Découverte australe*, *l'Homme volant*. Contrairement à la coutume, un résumé de ces ouvrages donnerait de leur contenu une idée plus flatteuse qu'il ne convient. On s'y promène en effet dans le Soleil, Mars et la Lune, mais sans aucune conviction. Jules Verne et Wells ont fait faire de grands progrès à ce genre de voyages. Il est arrivé pourtant que Restif, dans ses divagations, ait frôlé de grandes découvertes. C'est ainsi qu'il a tout simplement pressenti, dans un passage prophétique (cité par M. Funck-Brentano) l'existence des microbes.

De toutes ces excursions hors des voies communes, Carnavalet n'a pu donner que deux témoignages : un frontispice évoquant dans sa nudité ce moderne Icare qu'est l'Homme volant... et des pages imprimées par Restif. Car ce fut là la dernière de ses réformes. Restif voulut modifier l'orthographe : il se promettait d'écrire sur la question un livre dont on ne possède que des fragments : le *Glossografe*. Mais on connaît son idée essentielle : il entendait, tout comme M. Ferdinand Brunot, le tortionnaire autorisé de l'Académie française, instaurer l'orthographe phonétique. Et comme il a composé

lui-même plusieurs de ses ouvrages, il n'a pu se tenir d'appliquer, encore qu'avec discrétion, ce principe du reste raisonnable. Mais ce n'est pas là la seule singularité des compositions typographiques de l'ouvrier Restif. Il advenait que dans la fièvre de l'inspiration, cette opération intermédiaire qui consiste à écrire une œuvre avant de l'imprimer lui semblât exaspérante, intolérable. Alors il composait directement. Ce n'est pas tout : saisi du délire sacré, il percevait ce qu'il y a de monotone, de lassant dans cet emploi d'un alphabet choisi une fois pour toutes pour un ouvrage : alors il en changeait, obéissant au rythme de ses sentiments. Une femme qu'il aimait avait droit à de petites capitales; *la gaillarde* recueillait les passages moraux; et ainsi tour à tour il jouait de l'*italique*, du *cicero gros œil* et du *petit romain*, comme fait un chef d'orchestre du saxophone ou du basson.

***

La renommée de Restif ne commença de s'étendre vraiment en France que vers 1780, c'est-à-dire au moment où il publia les *Contemporaines*. Mais depuis longtemps déjà il comptait des admirateurs. Il arrivait que des inconnus, dans la rue, lui sautassent au cou en apprenant son nom. A l'étranger il avait beaucoup de lecteurs. Schiller, Humboldt, Lavater admiraient ses œuvres. Mercier prétend qu'ayant fait un voyage en Allemagne, il se vit interrogé à maintes reprises sur Restif. Comment était-il fait? Curiosité malaisée à satisfaire par les images. L'iconographie de Restif est très limitée. On peut s'en convaincre à Carnavalet, où l'on ne trouve sous deux formes qu'un même portrait dessiné par Binet et gravé par Berthet. Il est vrai que, dans les illustrations de ces livres, il est plusieurs fois représenté, mais petit garçon ou Hibou spectateur la ressemblance ne paraît pas frappante.

A Paris la société, toujours curieuse de s'approprier les hommes célèbres, avait accablé Restif d'invitations; mais par orgueil ou par timidité l'écrivain les déclinait presque toutes. Aussi les gens de la cour en étaient-ils réduits pour l'approcher à préparer de véritables embûches. C'est ainsi que Restif,

croyant dîner, chez Senac de Meilhan, avec des blanchisseuses et des gens du commun se trouva réellement en face de la duchesse de Luynes, de Talleyrand, etc. La farce ayant réussi, plusieurs groupes jouèrent ainsi du déguisement populaire, mais les dames oubliaient généralement de tenir leur rôle jusqu'au bout et demandaient à Restif au milieu du repas : « Que pense-t-on dans le peuple?... »

Avec le succès, l'aisance était venue. Restif qui avait débuté à Paris, gagnant de 50 à 100 sous par jour comme ouvrier imprimeur, finit par toucher d'assez grosses sommes, 12 000 francs (valeur d'aujourd'hui) pour un premier roman : *la Famille vertueuse*; 30 000 pour *le Nouvel Abailard*; 60 000 pour *la Vie de mon père*. En 1785 un libraire qui lui racheta plusieurs œuvres lui versa la valeur de 500 000 francs. Mais si Restif dépensait fort peu pour lui-même (environ 400 livres par an), les fonds consacrés à l'édition de certains de ses livres, sa famille, ses amours et sa générosité naturelle firent fondre la meilleure partie de ses gains : il avait pourtant 70 000 livres d'économies quand la Révolution éclata. La chute des assignats le ruina et pendant ses dernières années il connut la gêne, parfois la misère. On voit à Carnavalet deux requêtes émouvantes, adressées l'une à Carnot, l'autre à Régnier, le Grand-Juge. Restif implore un secours. « Il fait froid et je n'ai pas de quoi me chauffer », écrit-il. Que l'État le secoure, il n'y perdra rien; car Restif, toujours plein d'invention, lui promet une recette pour tirer des richesses du fond de l'Afrique.

Il avait espéré quelque temps obtenir une chaire de professeur d'histoire — à laquelle lui donnait droit une excellente *Jeanne d'Arc*, riche de vues profondes et nouvelles — puis avait dû se rabattre sur une petite place à la préfecture de police. Un jour vint où Fouché lui retira ce gagne-pain. Mais sa misère semble avoir été finalement allégée par Napoléon qui lui octroya une petite pension. Ses dernières années s'écoulèrent rue de la Bûcherie, dans une maison portant le n° 18, que l'on peut voir encore aujourd'hui[1]. Restif y imprimait avec un acharnement méritoire ses derniers ouvrages. Comble d'in-

1. Il va de soi que, pour certains érudits, Restif n'habita jamais cette maison. Les numéros ont été fréquemment changés dans les vieilles rues.

fortune, quelques-uns demeurèrent pourtant inédits. L'écrivain était malheureux et solitaire. Pourtant ses vraies filles Agnès et Marion venaient le visiter, et lui-même trouvait encore la force d'aller rendre hommage au Palais-Royal, à des « enfants » plus légères et moins légitimes. Mais le poids des merveilleux souvenirs était rude à porter. Restif allait parfois dans son île relire les inscriptions qui évoquaient ses amours passées. Les maladies dont il était affligé auraient suffi pourtant à lui prouver leur réalité. Une fois par semaine, il allait chez Fanny de Beauharnais lire quelques pages de ses dernières œuvres. Il ennuyait les autres; il s'ennuyait lui-même. Le purgatoire des amants, c'est la vieillesse. Il mourut le 3 février 1806 à soixante-douze ans. Les funérailles, auxquelles conviaient de superbes billets de faire part, dont on peut voir un exemplaire à Carnavalet, eurent plus de succès que ses derniers livres. Dix-huit cents personnes suivirent sa dépouille. L'Institut qui avait refusé naguère de l'accueillir *parce qu'il n'avait pas de goût, tout en ayant du génie,* lui fit les honneurs d'une délégation. Les journaux parlèrent de lui avec éloge. Après ce dernier feu, tout faisait présager qu'il tomberait dans l'oubli : les ballots de livres qui encombraient sa maison et dont il disait avec raison, mais aussi avec un siècle d'avance, qu'ils vaudraient un jour une fortune, furent dispersés ou mis au pilon. On devait s'arracher les débris de ce naufrage, à prix d'or, soixante ans plus tard, au grand scandale des critiques en place, indignés d'une pareille folie. Pourtant ce n'est pas parmi les seuls bibliophiles que Restif a trouvé des champions : après Cubières de Palmezeaux, Gérard de Nerval, Paul Cottin, Monselet, d'autres encore prirent avec énergie sa défense. Son dernier biographe, M. Funck-Brentano, renchérissant sur la louange, le déclare « le plus grand écrivain du XVIIIe siècle ».

C'est sans doute aller un peu loin. Mais, de la part d'un historien, cet enthousiasme est très explicable. Il n'y a pas d'écrivain qui nous ait livré sur la vie de cette époque et particulièrement sur la vie de Paris des témoignages aussi importants, aussi nombreux. Le malheur est que trop souvent, ce sont des documents et rien de plus. Tout l'œuvre de Restif se morcelle en petits tableaux, d'une vérité parfois merveilleuse il est vrai.

Mais à cet homme qui composa deux cent quarante volumes, il manqua peut-être, aussi paradoxal que cela puisse paraître, le souffle. Les *Nuits de Paris*, *les Contemporaines*, *le Paysan perverti*, et même *Monsieur Nicolas* — qu'on ne saurait sans imprudence rapprocher des *Confessions* — ce sont des séries d'historiettes, d'esquisses, de croquis. Jamais Restif n'a trouvé la grande inspiration qui entraîne un assemblage de matériaux d'un seul mouvement, les brasse et en forme un tout. Restif est un mosaïste; ce n'est pas un architecte.

On ne songe pas à nier le puissant intérêt humain d'aventures aussi « vraies » que celles de madame Parangon, de « Zéfire » ou de Sara. Mais la vérité ne suffit pas pour faire une œuvre d'art. Sinon, dans les époques d'honnêteté, les rapports de police pourraient passer pour tels. Loin de nous l'idée de rapprocher Restif des suppôts, parfois bien intéressants au reste, de M. de Sartines. Restif est un écrivain et un artiste, mais très souvent un petit écrivain et un faible artiste. Prodigieusement égoïste, du point de vue sentimental (ce qui est la condition première d'une carrière d'amateur de femmes aussi réussie que la sienne) le désir lui manqua, au moment même où il dépeignait avec justesse la vie extérieure de ses maîtresses, de souhaiter connaître complètement leur psychologie, leur personnalité. Et pourtant ce sont ses aventures vécues qui lui ont inspiré ses meilleures pages et il sentait si bien qu'elles devaient rester l'armature de ses œuvres qu'il nous a raconté plusieurs fois chacune d'entre elles. Lorsque son imagination seule l'inspire, l'invention devient presque toujours faible ou extravagante : on tombe dans le roman-feuilleton. Des louanges sans réserve ne lui conviennent pas mieux qu'un dénigrement systématique. C'est un transmetteur de vie — ce qui est déjà fort beau — plutôt qu'un re-créateur. En somme, le plus souvent un assez étonnant journaliste, mais incapable de jamais rassembler complètement ses propres forces, un écrivain doué de trop de facilité, affligé d'une intelligence sans finesse, touché parfois par des presciences poétiques, voire par des éclairs de génie, mais manquant presque toujours de goût. Après tout l'Institut avait raison... De son œuvre immense, on peut tirer une dizaine de volumes attrayants dont aucun ne saurait pleinement satisfaire.

***

Tous les éloges sont dus à l'exposition organisée par M. Vaudoyer. Elle a charmé les « Retiviens », heureux d'apercevoir, au milieu d'une assemblée de Lavreince et de Saint-Aubin, les manuscrits des *Inscripcions* et du *Memento*; donné un regain de vie à un musée, qui est tout désigné pour la présentation de rétrospectives parisiennes; fourni à la presse l'occasion de rendre hommage à un écrivain trop souvent maltraité. Elle a inspiré enfin à quelques promeneurs l'idée de faire un pèlerinage rue de la Bûcherie, sur les quais de l'île Saint-Louis, ou bien dans le Marais même, à l'hôtel des Ambassadeurs de Hollande, rue Vieille-du-Temple. C'est là que certain soir de 1757, Restif participa, sans y avoir été positivement invité, à un souper qui réunissait, avec madame Favart et mademoiselle Arnould, maintes actrices, dont l'aimable mademoiselle Guéant, des Français, pour qui l'écrivain, à l'époque, brûlait d'amour. On soupa, on chanta, on dansa. A quatre heures du matin tous les convives réclamèrent « le dénouement ». On souffla les lumières et bientôt, dans l'obscurité, Restif fut le plus heureux des hommes. « Tu as eu Guéant », lui murmura une amie, quand ils quittèrent l'hôtel à l'aube. Titre de gloire supplémentaire pour une magnifique demeure où Beaumarchais écrivit *Figaro*, où mademoiselle Necker fut baptisée. Depuis lors, des savetiers y ont fait des chaussures et un habile homme y confectionna du porto 1848, avec légères additions de purin. Aujourd'hui un savant l'habite. Il a fait décaper les murs et des fresques charmantes ont soudain revu le jour. Que n'a-t-il pu, du même coup, faire surgir, souvenir du plus innocent des exploits de Restif, une « inscripcion »!

MARCEL THIÉBAUT

TABLEAUX DE ROME

L'ORDRE. — Hier, à mon arrivée, j'avais été frappé du véritable carnaval de bruits que les autos de toutes qualités promenaient dans la ville avec leurs trompes variées, leurs klaxons de provenances diverses. Ce matin, avant le déjeuner, — pendant la première promenade dans Rome, mon pèlerinage au buste de Chateaubriand, dont j'ai « raté » l'inauguration de si peu de jours, — le silence qui plane sur la ville fait un tel contraste avec le charivari de la veille, que je ne puis m'empêcher de baisser la vitre et d'interroger le mécanicien qui ne corne même pas aux virages les plus brusques, en dépit de certains carrefours où les rues ne possèdent pas de trottoir, ce qui est si fréquent à Rome.

Mon conducteur m'apprend que les journaux ont publié ce matin même, 14 décembre, une interdiction formelle du Duce de faire marcher aucune trompe dans la ville. La vitesse des voitures s'en est trouvée du même coup ralentie. Mais Rome a retrouvé le silence. J'attends que la nouveauté, la subite application de ce règlement de police subisse quelques infractions. Et je voudrais entendre, mais en vain, même timide, le brusque appel d'une trompe.

Pendant mon séjour, une autre décision sera prise par le Duce qui décide un soir, brusquement, de se rendre au théâtre, seul avec son fils. Il y vient sans escorte, sans un garde. La foule stationne devant les portes, car le spectacle, — *Hamlet*,

je crois, — interprété par un comédien de talent, attire les spectateurs.

M. Mussolini passe à son tour au guichet, prend une baignoire, et va s'y installer avec son fils. Le spectacle commençait, précisément. Mais les retardataires n'en finissent pas d'arriver à l'orchestre. Des rangées de spectateurs assis se lèvent pour livrer passage aux nouveaux arrivants. Du fond de la salle, dans sa baignoire, M. Mussolini ne peut suivre la représentation que coupée sans cesse par ces gens debout et remuants.

Le lendemain, les journaux publient que dorénavant l'entrée des salles de théâtre sera interdite, dès le lever du rideau, jusqu'au premier entr'acte.

A Londres, les spectacles commencent à 8 heures et demie, à 8 heures 25 la salle est pleine. A Rome comme à Paris, des gens arrivaient encore à 10 heures.

Lorsqu'on veut remettre un peuple en ordre, il faut y appliquer l'unité en tout. Afin d'assister au premier acte, les spectateurs se hâteront de dîner, ils seront plus exacts au repas, ils s'habilleront en perdant moins de temps. Ils n'auront pas flâné en rentrant chez eux...

A Paris, nous aurions dès cet ukase dix grèves déclarées, — celle du public, d'abord — bien entendu!

***

Chateaubriand. — La copie « stylisée » du buste de David d'Angers, que M. Paul Landowski a tenu à exécuter lui-même pour orner la stèle destinée à l'auteur du *Génie du Christianisme* produit une impression de grandeur inaccoutumée, au centre du long mur extérieur de la Villa Médicis, en bordure de la voie qui monte au Pincio et à la Villa Borghèse.

Les bustes abondent au Pincio, rangés en nombre décourageant pour la curiosité et la mémoire et sur le Janicule même, autour du Garibaldi qui se découpe sur le ciel, dans la majesté toujours pesante des statues équestres de médiocre qualité.

Aujourd'hui, sur l'étendue de ce long mur nu, cette tête

de marbre blanc, — plus grande que nature, pour ne point paraître plus petite dans un cadre si vaste, — ce regard droit entre ces tempes plutôt étroites, sous le crâne élargi par les boucles romantiques, ces tempes des constructifs de l'abstrait, — le buste de Chateaubriand semble dominer tous ceux de Rome, dans un isolement qui paraît impliquer vis-à-vis de l'immortalité une attitude respectueuse dont les hommes ne s'embarrassent pas d'ordinaire un siècle après la mort d'un génie qu'ils ont classé, quitte à le fréquenter peu.

Une épaisse couronne de lauriers frais, posée contre le socle, représente l'unique ornement que le Directeur de la Villa Médicis ait souhaité pour honorer une mémoire et montrer que, si l'on peut fêter des vivants de quelque importance sous des étendards de calicot et des guirlandes de papier doré, il faut traiter avec plus de retenue certains sommeils et respecter les tranchées de la grande mais seule frontière que reconnaissent les morts.

***

Une soirée chez l'ambassadeur des Soviets. — Monsieur et madame Potemkine, ambassadeur des Soviets à Rome, partant après-demain matin pour Paris, où ils viennent d'être nommés, offrent au corps diplomatique une soirée d'adieu.

Le cadre est celui de l'ancienne ambassade de l'Empereur de Russie. Dans un premier salon, le représentant de l'U.R.S.S., en habit noir, reçoit les invités, avec l'affabilité d'un excellent maître de maison. Mais la petite madame Potemkine porte une robe de plusieurs tons beiges, qui n'est qu'une toilette très bourgeoise d'après-midi.

Murs clairs, grands rideaux. Deux portraits d'hommes sur des fonds obscurs, visages tourmentés, peintures brutales, épaisses, Staline et Lénine sans doute, dans les colorations, dans le costume où on les imagine immanquablement. Autre contraste avec l'habit noir de l'ambassadeur, homme de grande taille, d'une cinquantaine d'années, deux attachés, militaires ou navals, dans des sortes d'uniformes-blouses sans ornements ni galons, ni boutons voyants.

Dans le troisième salon se sont rassemblés les ambassadeurs et ministres accrédités auprès de S. M. le Roi d'Italie. Tous portent de grands cordons d'ordres multicolores et toutes sortes de plaques, à demi cachées par le revers. Il y a là des Anglais sveltes, l'ambassadeur d'Allemagne M. von Hassel, très grand, l'ambassadrice fort intelligente et particulièrement agréable, les Scandinaves d'une taille plus élevée encore.

Personne, pour ainsi dire, de la société romaine. Au centre du salon, un de ces canapés « tourne-dos », capitonnés d'un satin clair et environnés de sièges semblables, qui évoquent toutes sortes de mondanités du temps de la reine Victoria, de Louis-Philippe ou du tzar Alexandre II.

Je pense à une de mes premières soirées d'ambassade, la première peut-être, en l'an 1900, à Paris, chez le prince Léon Ouroussoff, en l'hôtel qui est aujourd'hui celui de l'ambassade soviétique, rue de Grenelle. La princesse Ouroussoff, grande et forte personne aux traits accusés, portait une perruque rousse, des bijoux considérables, qui n'étaient peut-être pas tous pareillement de qualité. C'était une dame originale, qui faisait parfois penser à certains personnages d'opérette. Elle donnait des séances de musique, au second étage de l'ambassade, auxquelles elle paraissait dans des robes éblouissantes, et en pantoufles.

La société élégante venait figurer un instant, traverser les salons du premier étage, à cette réception de printemps du prince Ouroussoff. J'ai gardé le souvenir de madame Greffulhe montant le grand escalier, un rang de perles noué dans les cheveux, derrière la tête et tombant le long de la nuque, pour venir se rattacher à la taille. Les entrées de la comtesse Greffulhe causaient toujours quelque rumeur. Cette fois, les admirateurs se précipitèrent; mais je ne sais comment elle s'y prit, ils cherchaient à la rejoindre pour apercevoir le long col, le fil de perles, le ravissant visage, les yeux de velours sombre de l'arrière-petite-fille de madame Tallien, que celle-ci était déjà partie. Je compris — pour la première fois — qu'il ne suffit point de posséder tous les dons ni d'être plus particulièrement remarquable que les femmes au milieu desquelles il faut briller, mais qu'il existe, entre le saisissement

que l'on cause aux premiers qui vous aperçoivent, et le temps au delà duquel l'effet produit pourrait cesser de grandir, un certain nombre de minutes qui ne dépasse point des limites imprescriptibles.

Le sens de la durée de ce temps est un don inestimable, la preuve d'une intelligence féminine et d'un art très rares.

Chez les Soviets de Rome, ce soir, évidemment, l'entrée de madame Greffulhe ne saurait plus trouver de point de comparaison. Cependant, je pense à elle, à cette soirée Ourous-soff, parmi tant d'autres, — au temps qui n'est plus.

Dans une galerie, un orchestre joue, pour quelques couples qui dansent comme pour « meubler » une scène de comédie. Un autre salon se devine, au delà de celui-ci qui est le plus rempli, avec ses sièges de satin capitonnés. Le buffet est abondamment chargé de victuailles plongées dans une belle gelée transparente.

Je regarde l'ambassadeur de France parler amicalement avec le ministre des Affaires étrangères d'Italie. J'aperçois les grands cordons, les plaques éblouissantes, madame Potemkine dans sa robe modeste, les plats froids imposants, au son du jazz. Et je me demande comment les jeunes Russes imaginent les soirées de leurs ambassades à l'étranger. Je me demande...

— Voyons, à quoi songez-vous? — s'écrie une amie, qui me voit piqué au milieu des capitons, regardant un officier soviétique vêtu d'un lainage kaki verdâtre et qui semble surgir à l'instant du Guépéou.

***

Palais Farnèse. — Lorsque Withney Warren, l'un des grands seigneurs de l'art en Amérique et le plus chaleureux ami de la France vint rendre visite à M. de Chambrun, au Palais Farnèse, dans lequel il s'était longuement promené, admirant la salle des Carrache ou la chambre dans laquelle Christine de Suède fut logée, et les galeries et les salons, il lui dit sa joie de constater, une fois de plus, que l'ambassade de France occupait à Rome le plus beau palais du monde.

Les Français savent-ils que nous ne sommes que *locataires*

de ce palais? On est toujours très mal renseigné à Paris sur ce qui concerne la France à l'étranger. On devrait pourtant accorder au moins autant d'importance aux questions de prestige qu'à certains débats qui n'intéressent que la politique de partis ou d'arrondissements. Le Palais Farnèse nous est loué en raison d'accords anciens. Mais ces arrangements ont une durée prévue — et précaire. L'antique demeure bâtie et ornée par celui qui devait être le pape Paul III, matérialise ici, en quelque sorte, notre prestige.

Il faut imaginer, depuis que l'ambassade de France occupe le Palais Farnèse, ce qui est passé là de diplomates, les générations qui, dans les différentes sociétés d'Europe puis du Nouveau Monde, ont défilé le long des galeries qui environnent cette vaste et magnifique cour intérieure et dans les salles dont le plafond comme par une vue curieuse de l'avenir, est orné de la fleur de lys des Farnèse.

Rien ne semble plus difficile que de rendre habitables de si vastes demeures. Les Romains s'y meuvent à l'aise. Les meubles y sont à la taille des édifices. Le Palais Farnèse, lui, n'est guère meublé que de tapisseries, de sièges, de meubles français du dix-huitième siècle ou du commencement du règne de Napoléon Ier. Les tapisseries de la série d'Esther, sorties des ateliers de Michel Audran, trouvent sous les frises et les plafonds si élevés, une majesté élégante et théâtrale, mais familière aussi, qu'elles n'ont plus chez les particuliers qui ont acquis certaines d'entre elles ou dans les ministères de Paris, où on les a placées un peu au hasard. Ce sont des sortes de ballets tissés dans la matière la plus souple et la plus fraîche qui trouvent, là, une scène digne d'eux.

***

L'Ambassadrice. — Le monde diplomatique, la société, les Français de passage au Palais Farnèse sont reçus par une Ambassadrice que son éducation et ses penchants ont rendue, semble-t-il, bien exceptionnellement apte à jouer le rôle qu'une femme peut tenir dans un poste de cette importance.

Artiste, peintre, écrivain, ayant voyagé toujours dans

toutes les sociétés d'Europe, portée très jeune hors de son milieu par le goût de connaître et d'expliquer, avide de grand air et d'idées nouvelles, elle se laissait blâmer en souriant par ceux auxquels elle était si étroitement liée. Ses convictions intimes, ses amitiés dans le monde politique où elle apportait, sous des apparences pittoresques, des manières exquises, un enjouement naturel et des aptitudes heureuses, la portaient avec force, — non seulement par les qualités de l'esprit, mais par une générosité spontanée et délicate, — à faire disparaître et les distances et les fossés.

Sous les fleurs de lys qu'un pape a sculptées dans tous les plafonds, cette amie vigilante de tant d'artistes, cette novatrice mesurée, cette républicaine aux petits pieds et aux mains de patricienne, donne à ce palais une animation juvénile et multiple.

Je l'ai vue tout à l'heure, à l'instant de partir seule pour le Palais royal où elle devait être présentée à S. M. la reine Hélène, comme nouvelle ambassadrice de France. La Cour n'avait entendu diminuer ce cérémonial d'aucun de ses prestiges. Le détachement de soldats, fixé par le protocole, devait incliner le drapeau et des clairons mêmes étaient commandés. Madame de Chambrun avait revêtu une robe de velours vert sombre, la main gauche haut gantée de suède beige, une sorte de toque garnie de plumes éclairant la robe.

Pour se « préparer », elle esquissa les révérences à reculons du départ avec une grâce si légère, une si subite perfection que les Esthers à demi évanouies devant les Assuérus des Gobelins du Palais Farnèse, semblèrent avoir remué leurs paupières tissées, pour y prendre encore quelque leçon d'élégante coquetterie, d'aristocratique courtoisie et améliorer l'œuvre d'Audran.

***

Place d'Espagne. — Je ne connais guère d'endroit, d'emplacement en ce monde, qui me cause plus de secrète et profonde satisfaction, un plaisir qui aille plus loin dans ce que l'union du cœur et de l'esprit peut faire éprouver, que dans le peu d'espace que prennent à Rome la place d'Espagne,

l'escalier de la Trinité-des-Monts, avec ses paliers, ses balustres, ses doubles évolutions et l'obélisque dressé sur l'emplacement où aboutissent les derniers degrés.

C'est là que je voudrais, encore aujourd'hui, comme à mes premiers voyages, courir en descendant du train.

L'obélisque est trop rapproché de l'escalier et surélevé sur un socle trop vaste. Avec ses deux clochetons carrés, l'église de la Trinité-des-Monts se trouve placée trop immédiatement derrière l'obélisque. Un architecte de grande classe ne saurait rien apercevoir ici sans trouver à reprendre. Aucun détail ne tient à un ensemble conçu dans un espace libre et dans des formes et des proportions qui soient à une même échelle. Mais, à cent mètres de l'obélisque, à peine, sur la terrasse inclinée qui conduit au Pincio, se dresse la Villa Médicis, dont le porche fait un trou d'ombre, près de la grille fermée du jardin.

Et, lorsque nous nous retournons vers Rome et que nous nous accoudons aux balustres de la plate-forme qui termine l'escalier, au pied de l'obélisque juché sur sa base monumentale à l'excès, le spectacle que nous avons devant les yeux est le plus émouvant qui soit sans doute hors de France, pour un Parisien, pour un artiste, un promeneur.

La Villa Médicis est un « des jardins de France » les plus célèbres du monde. Ceux qui s'y sont succédé depuis le ministère de Colbert, forment une chaîne ininterrompue ou à peu près telle à travers un vaste passé. Et, lorsque le soleil chauffe, même en décembre, devant les promeneurs qui gagnent le Pincio ou qui en reviennent, grappes mouvantes de jeunes prêtres, nourrices à la jupe froncée que traverse une haute bande de satin, transtévérines robustes à la coiffure pittoresque; solitaires, auxquels nous prêtons ici une âme pure, allégée; officiers drapés de bleu pâle, le képi haut; fascistes droits sur leurs pieds, la chemise noire et le bonnet à gland posé de côté, près de l'oreille; dames qui échangent des propos vagues — nous voudrions arrêter le temps. Nous voudrions, indéfiniment, contempler sous son ciel sans nuage, cette Rome rose et ocrée, ses dômes, ses clochetons, qui évoquent Poussin, Fragonard et Corot, presque tout ce que l'art français connut, depuis le XVIIe siècle, de plus français.

Les accords de la musique militaire qui joue dans le kiosque placé à l'avant du Pincio et de ses verdures de chênes verts, de pins, qui ne connaissent point le dénuement de la mauvaise saison, nous transportent à des concerts que nous n'avons pas entendus, à cette musique aux Tuileries sous le Second Empire, dont Manet a peint l'élégance, sur une toile qui est à la *Tate Gallery* de Londres.

La musique au Pincio, l'orchestre militaire : anciennes grandes villes de province... Dans le kiosque à moitié drapé de toile bise, pour protéger les musiciens d'une « tramontane » qui ne souffle pas, l'orchestre joue le ballet d'un opéra qui doit dater du règne de Vittorio-Emmanuel II. Nous nous sentons doucement captifs du passé et de l'heure présente. Nous voudrions être tour à tour le bel officier drapé de bleu ou les jeunes prêtres qui ont l'air de voler, aux accords destinés à des ballerines, en effleurant le sol de leurs robes noires.

Et nous rêvons de devenir un jour ce vieillard au visage serein qui n'est pas d'ici, mais qui s'y est, comme l'hirondelle, fait un abri, pour y attendre la mort, dans un décor que le spectateur craint, moins que partout ailleurs en ce monde, de voir changer.

En haut de l'escalier dont les doubles évolutions aboutissent à la Trinité-des-Monts, une plaque de marbre gravée de nobles inscriptions nous apprend que, le roi Louis XV régnant, le cardinal de Polignac a contribué à l'édification de ces embellissements. Cette collaboration d'un pape et d'un cardinal français, au XVIIIe siècle, ont laissé là une grâce qui ne cesse point d'être italienne, mais dans laquelle se retrouve la France.

Des marchands de fleurs installés à l'angle des dernières marches, sous des parasols, comme au temps où M. Paul Bourget écrivait *Cosmopolis*, vendent des œillets, des roses et des sapins destinés à des arbres de Noël.

Qui songerait à Noël, ici, dans ce rayonnement d'une après-dînée si resplendissante et si douce?

***

VILLA GIULIA. — Nous avons été élevés dans l'admiration de la Vénus de Milo. Quelques antiques savamment musclés

et aussi nus que possible, nous étaient proposés comme canons de la beauté plastique, en un temps où un enfant même n'était toléré aux bains de mer que couvert d'un tricot, des épaules aux genoux.

Les « amateurs », les collectionneurs subissent l'influence des modes. Comme les femmes. Ils sont tantôt amoureux de Watteau et du XVIIIe siècle, tantôt de Cézanne. Ils passent de Rodin à Carpeaux, de Benozzo Gozzoli à... Boldini. Ils donnent avec calme les signes les plus certains de troubles cérébraux profonds. Ils se meublent de chêne sombre, puis de bois laqué. Tantôt ils fument d'énormes cigares en somnolant sur des chaises fragiles, et tantôt ils ne peuvent se poser un instant que dans des fauteuils anglais, profonds et carrés, que l'on dirait dessinés et construits par Vauban.

Pour nous, qui ne sommes pas venus à Rome depuis bien des années, le « chef-d'œuvre » qu'il faut voir n'est plus au Vatican. Il est à la *Villa Giulia*, dans une salle à sa mesure. C'est une promenade moins fastidieuse et dont tous les éléments nous sont moins connus. L'objet de la visite est un Apollon. Mais rien des Apollons à amples pectoraux, dont les muscles creusent une lyre sur l'abdomen. C'est un Apollon qui n'est plus grec, qui n'est plus romain, c'est, comme tout ce qui est exposé Villa Giulia, un Apollon *étrusque*. Étrusque, entendez-moi, c'est-à-dire Ve ou VIe siècle avant J.-C., peut-être même bien davantage.

Il est caractéristique, cet Apollon. Je ne saurais prétendre, à la vérité, qu'il représente les commencements d'un art ou sa décadence. Je penche pour la décadence. Il porte les cheveux longs et nattés, il est drapé autour des hanches. Il est de terre cuite et fut peint. L'œil, qui remonte vers les tempes, conserve on ne sait quels vestiges de couleur. C'est un jeune homme qui nous paraît moins *moderne* évidemment que n'importe quel Romain de cette époque des Antonins qui manque de tant de variété dans sa splendeur quasi américaine et particulièrement de cette grâce, — mystérieuse et pitoyable à tous, — des religions traquées.

Cet Apollon rejoint saint François d'Assise. On l'imagine parmi les daphnés, les iris et les hirondelles. Il semble que

l'humble artiste ait marqué ce que toute religion demande à ses images de précis à la fois et de transfiguré.

L'Apollon faisait partie d'un groupe de quatre ou cinq personnages. Apollon? Était-il — avec ses muscles tendus, l'inquiétude de son corps penché en avant — le symbole de l'infini, celui des beautés et des forces fugitives, celui de la mort omnipotente et voilée qui se dérobe dans le cœur et le parfum d'une fleur, jeunesse resplendissante qui emprunte au jour naissant un reflet, qui va s'affaiblir aussi vite que lui?

Nous en parlerions longtemps, devant cette tête à la fois grecque, asiatique et égyptienne. La terre cuite prête un épiderme coloré, entre ses nattes éparses, à ce dieu, qui, encore aujourd'hui, triomphe des mutilations, des déchéances, de sa léthargie durant de longs siècles sous les tertres ondoyants, dans lesquels les fragments brisés se trouvaient épars, tandis que, par-dessus leur humus épaississant, passaient des hommes nouveaux et des montures pareillement égarées et soumises.

***

Une lecture par la comtesse Seristori. — Il est aisé de constater combien le français est parlé à Rome, il est presque exclusivement le langage de l'aristocratie et choisi par l'élite. On l'emploie aussi bien au cours d'une lecture faite chez la marquise de La Gandara, par sa belle-sœur, la comtesse Seristori, que dans un dîner « en veston », suivi de réception restreinte au Palais Malatesta, chez la comtesse Pecci-Blunt, qui s'efforce de faire tomber des barrières entre la société romaine et les artistes et littérateurs italiens.

Chez madame de La Gandara, au Palais Rospigliosi, la comtesse Seristori qui fit la traversée de Gênes en Argentine, à l'occasion du Congrès Eucharistique de septembre dernier, à Buenos-Ayres, lit le récit de son voyage rédigé dans le français le plus pur, devant une trentaine d'auditeurs seulement, de ceux qui se rencontrent presque quotidiennement ici, cette aristocratie romaine, qui se considère, non sans

raison, comme l'une des plus anciennes et des plus brillantes du monde et l'avoue en souriant, tout en évoquant les difficultés de sa situation présente, de terribles lois sur la propriété, sur le capital, etc...

La grâce des femmes, leur élégance persévérante, renouvelée, les jolies jambes longues, la finesse des chevilles, la nonchalance inapprise des mains, tout révèle aux yeux, dans ces vêtements noirs qu'impose la mode, une race qui se survit, qui depuis un demi-siècle et sans doute davantage, n'a pas assez promptement prévu, pas plus qu'en France, ni qu'ailleurs, les profonds et silencieux bouleversements, les transformations radicales et inexorables qui devaient s'accomplir.

Chaque progrès de l'industrie, chaque découverte de la science, — chaque pas en avant de l'intelligence, en un mot, qui rendait plus facile l'existence, égalisait les désirs et les droits de tous à profiter sans limites des nouveautés et des améliorations. Tant que le courage, la foi et l'esprit furent les seuls moteurs, l'ancien équilibre put encore se maintenir. Mais, du jour où le génie passa au pouvoir de la mécanique toute l'ancienne civilisation devait se trouver ébranlée et condamnée à se détruire pour recréer une humanité nouvelle.

M. Mussolini est l'image exacte de ces maîtres transitoires dont notre temps a besoin pour conserver et créer, détruire et renouveler, sans permettre aux peuples de s'anéantir eux-mêmes.

La salle dans laquelle la comtesse Seristori fait sa lecture, est une longue galerie. Trois hautes niches entre les fenêtres, font vis-à-vis à trois autres sur le mur opposé. Six déesses, dieux et empereurs, non mutilés ceux-là, mais « classés » et qui ne peuvent être exportés, se font vis-à-vis, dans ces creux que leur ombre emplit.

Une immense vasque de marbre vert de mer semble avoir été traînée au fond de la galerie pour en libérer le centre et céder la place à de profonds canapés et fauteuils anglais à housses de brocatelle rouge. Les invitées, vêtues de noir, font contraste avec la vasque et les sièges, devant les murs et leurs pilastres blancs. On ne saurait être ici qu'à Rome. Et le

cadre, les belles statues marquent mieux, semble-t-il, le charme de cette lecture dans le français le plus pur.

Je connais peu de voyageuses, parmi nos compatriotes, qui raconteraient une de ces aventures que demeurent encore heureusement les courses à travers le monde, avec cette simplicité.

La voix est légère, avec des inflexions nuancées de conversation intime. Pas une auditrice qui ne saisisse la plus passagère allusion. La duchesse Sermoneta, dont le palais surmonte les ruines récemment dégagées du théâtre de Marcellus; la princesse Pia de Savoïa; la princesse Vigiano et sa fille, la comtesse Pavonseli, deux descendantes, elles aussi, de madame Tallien devenue Chimay et qui font penser, par la taille, la grâce, la race, à ce que devait être, au Ranelagh, vers la fin du Directoire, pendant un jour de prairial ou de fructidor, l'arrivée triomphante de Thérésa Cabarrus, Notre-Dame de Thermidor.

Puis, la lecture terminée, c'est, autour de la nouvelle Ambassadrice de France, au milieu du salon, tout un brouhaha — en français.

***

Le long de la voie Appienne. — Des tombeaux, des pins parasols, des cyprès. Une route qui semble très éloignée d'une ville, — à quelques minutes du Corso. L'horizon de la campagne que traverse un aqueduc, parfois interrompu brusquement, mais qui s'éloigne, désormais inutile et à jamais blanc, vers des ondulations bleuâtres. Cinq ou six pylônes de T. S. F., légers, pareils aux cordes espacées d'une harpe dont la monture serait invisible, semblent bien imprévus ici, où rien n'a changé depuis Léopold Robert, Ingres, Corot, Chateaubriand et Lamartine.

Soudain, surgit sur la droite un cavalier. En trois bonds, il a traversé la Voie et disparaît en galopant dans la campagne, comme s'il fuyait le pinceau d'Alfred de Dreux pour aller vers Courbet. Il est coiffé d'un feutre, vêtu de velours brun et porte une ample cravate. Nous ne l'eussions pas mieux

costumé pour restituer au paysage toutes ses saveurs romantiques.

De cent en cent cinquante mètres, de jeunes pins qui ne « parasoleront » que dans un quart de siècle, des cyprès à peine adolescents et environnés de fils protecteurs, témoignent des soins avec lesquels on prévoit ici l'avenir. Des fragments de colonnes et de chapiteaux demeurent sur le sol, quelque vestale, privée de tête et de pieds, mais maintenue droite, une main unique et rongée sortant des draperies et appuyée sur la poitrine — évoque dans ses plis millénaires des images dansantes et funèbres, les ondulations de l'étoffe légère, dans la pierre ou le marbre, qui retournent lentement aux laves, au rocher primitifs.

Deux groupes de promeneurs se croisent, se saluent, s'arrêtent : l'ambassadeur de France auprès de S. M. le Roi d'Italie et l'ambassadeur de Belgique auprès du Saint-Siège. C'est aussitôt l'*accord*, l'*entente* désirée qui électrisent le rapide entretien.

... Très loin, dressés au delà des blancs arceaux de l'aqueduc rompu, les piliers transparents de la T. S. F. répandent par-dessus les ruines d'Auguste et de Néron, des fluides et les passagers événements du monde.

***

Au Palais Primoli. — Le comte Joseph Primoli, neveu de la princesse Mathilde, arrière-neveu de Lucien Bonaparte, était un homme d'une frivole profondeur, un ambassadeur sans autres mandats que ceux du cœur. Il aimait, peut-être plus que les arts, les artistes, pour le plaisir certain qu'il éprouvait à les présenter, les patronner, les introduire. Et, peut-être aussi, pour se témoigner à lui-même une indépendance dont il devait se voir rougir devant sa glace, mais qu'il se passait comme un caprice de Médicis, — ou de Bonaparte.

A Paris comme à Rome son salon était un des plus agréables de la ville. Il était des groupes de la société qui ne se réunissaient vraiment que chez lui (chez G. G. comme disaient ses intimes et les dames à cause de ses deux prénoms, Giu-

seppe et Giovanni), au milieu des restes mobiliers de ce qui avait été *le salon*, les salons de la princesse Mathilde, à Saint-Gratien.

Les canapés tarabiscotés, les fauteuils bas étaient recouverts de perses charmantes, très Castiglione, alors complètement démodées et que les fabricants reproduisent aujourd'hui, comme ils ont si longtemps recommencé celles du XVIIIe siècle. Sur ces perses à feuillages de lauriers-roses, Théophile Gautier avait intarissablement discouru, en agitant sa crinière devant le crâne tôt dénudé de Flaubert. M. de Goncourt y avait parlé de soi, en observant les autres.

Les Murat, autour de G. G., voisinaient sur les sièges avec la noblesse bonapartiste et l'aristocratie à la fois gratin et évaporée, celle qui se lançait dans la grande aventure de découvrir les temps nouveaux et celle qui préférait garder encore, le plus longtemps possible, un bandeau sur les yeux.

Au mur, des kakémonos de bazar japonais, sur lesquels les espaces laissés par les fleurs permettaient aux contemporains de marque d'inscrire une pensée et une signature « intéressante », des kakémonos qui détonnaient, marquaient ce que Primoli attendait surtout des artistes : des signatures, une présence à ses soirées, des réparties de Grosclaude, à déjeuner, entre le comte Clary et le comte Tornielli, ambassadeur d'Italie à Paris.

Primoli avait l'air à la fois d'un doge de Tintoret, avec sa barbe blanche, et d'un Père Noël pour sapin orné de bougies et de noix dorées.

Il était charmant. Il recueillait et répétait des mots délicieux de madame Henri de Régnier, qui naissait à la gloire sous le pseudonyme de Gérard d'Houville; il conduisait les « prix de Rome » qu'il avait connus pendant l'hiver, à la Villa Médicis, chez la comtesse de Béhague, chez Paul Adam, chez madame Lucien Mulhfeld ou chez Rodin. Il entrait un instant rue de Monceau, il traversait une exposition, il saluait les dames, il souriait du haut de son arbre de Noël, qu'il prenait pour un plafond du Palais Ducal. Il avait le mérite de rester très jeune en jouant les ancêtres, d'allier à beaucoup de dignité des instincts de reporter et même de photographe. Il a pris des milliers d'instantanés : il semblait le Père Éternel du Kodak.

Il avait rédigé des souvenirs dont il nous lisait parfois certains passages, animés de tout ce que l'observation prête à la sensibilité et à la culture. Son chapeau haut de forme était toujours un peu à rebrousse-poil, à force d'être passé par je ne sais combien de vestiaires, dans le même après-midi.

Je visite, ce matin, le Palais du bord du Tibre, qu'il a légué à la ville de Rome et où sont rassemblés des souvenirs napoléoniens. Une chambre, à l'étage supérieur, y est réservée à un pensionnaire français. Ainsi se trouvent accordés les désirs de ce débonnaire, mondain et fin G. G. qui me dit un jour qu'il aurait voulu « posséder une maison dont la fenêtre ouvrît sur Rome et la porte donnât dans Paris ».

Quelques souvenirs de choix ornent les salles. Il est regrettable que, pendant les séjours qu'il faisait à Farnborough, le comte Primoli n'ait pas intéressé activement l'impératrice Eugénie à ce musée. Il semble un peu vide, surtout à ceux qui n'ont pas fréquenté le salon de l'avenue du Trocadéro. Les Winterhalter sont des copies, et nous restons sceptiques sur l'origine réelle de la « chaise longue de Pauline » ou de certaine petite table à coiffer. A tort, sans doute. Mais la vanité accorde si facilement aux meubles, sans preuves suffisantes, des provenances flatteuses. Dans les familles princières même, la légende introduit promptement l'erreur.

Ce musée Primoli, c'est, tout de même, encore un peu de Paris, c'est même, surtout, un vestige de Saint-Gratien, — ce qui n'est pas suffisamment indiqué. — Il fait honneur à son Conservateur, M. Diego Angeli, l'un des hommes les plus érudits et agréables que l'on puisse rencontrer à Rome.

***

Chez les Étrusques. — La grâce et la simplicité des vestiges étrusques rassemblés à la *Villa Giulia* nous a poussés, ce dimanche, vers les nécropoles découvertes entre les ondulations du Monterozzi et la mer, avant Tarquinia.

La campagne romaine évoque plus d'une fois la terre des environs de Byzance, si fréquemment foulée par les destructeurs, qu'elle semble condamnée à demeurer à jamais stérile.

Certaines cités gardent leurs populations vivantes dans un paysage épuisé, que l'on pourrait croire trop âgé pour se renouveler encore. La pioche du cultivateur émiette des fragments de palais et disperse la poussière des temples, mais un épi de blé ne semble plus trouver assez de sève pour s'y former et grandir.

Celui qui veut, comme M. Mussolini, faire une ceinture d'avoine ou de blé à une ancienne capitale du monde, poursuit une tâche plus écrasante encore que ceux qui édifièrent des murs qu'ils voulaient imprenables, puis apprirent à ciseler le front de marbre des basiliques.

L'auto suit une route qui n'est point maraîchère. Le décor développe de grandes lignes simples, sous un ciel d'après l'averse, dans un décembre pareil au printemps de Paris.

A une quarantaine de kilomètres de Rome, je suppose, en remontant vers le nord dans la direction de Viterbe, l'auto nous arrête au dernier crochet d'une route qui ne semble pas continuer au delà. Un gardien, deux gardiens, une maisonnette, parmi des arbrisseaux que, déjà, le printemps fait frissonner au seuil de la nécropole, et dans laquelle on nous fait entrer pour apposer notre nom sur un registre.

Devant nous, un horizon de collines arides, des espaces incultes, au premier plan desquels paissent des moutons. Puis, à nos pieds, au seuil de la bicoque plantée sur des échasses dans la crainte de l'humidité, des murailles circulaires, encore à demi enfoncées dans le sol, des sortes de grands fours, couverts d'un cône de terre et de végétation. Les pierres semblent être entassées les unes sur les autres, sans appareillage de ciment. Quelques degrés permettent de descendre dans ces constructions, presque toutes semblables à l'intérieur : une sorte de vestibule, dans lequel trois chambres mortuaires à deux lits ont leur ouverture. Ce sont bien des *lits*, en effet, qui étaient destinés aux morts que l'on venait étendre là, parmi des vases ornés, des flambeaux et des souvenirs intimes.

Un véritable coussin de pierre, aux formes arrondies et dans lequel était à l'avance préparée cette molle alvéole que le crâne d'un dormeur passager laisse dans l'oreiller, soutenait la tête livide, à laquelle les vivants avaient gardé ses parures de fête.

Des blocs de pierre fermaient hermétiquement ces tombes. Ce qu'elles contenaient de trésors, de vases décorés, de diadèmes et d'épées, remplit aujourd'hui d'autres hypogées : les vitrines de tous les musées du monde.

Quant aux corps pour lesquels ces vastes tombeaux avaient été si soigneusement aménagés, ils ne sont plus, depuis longtemps, que poussière.

Les vagues ossements qu'on y trouva, parmi les colliers et les vases, ne purent supporter l'intensité de la lumière du jour auquel on les exposait ni la violence de notre oxygène. Ils achevèrent en quelques instants de s'évaporer en impalpables cendres, dans l'éther retrouvé.

Rien ne subsiste donc ici que la tombe. Ni le mort ni les trésors n'y sont demeurés.

Le guide brandit devant nous une lanterne dont la clarté s'en va soulever des vols de petits papillons aux mouvements mécaniques, gris, bruns ou noirs, de la couleur de ces vases que les archéologues ont emportés et qui étaient destinés à maintenir auprès d'une ombre quelques inutiles apparences d'un monde qui, lui-même, allait disparaître.

Pendant plusieurs siècles, les Romains se sont acharnés à détruire tout ce qui subsistait de la civilisation étrusque, comme les barbares devaient plus tard écraser et détruire Rome, puis Byzance...

Au bout d'une heure de visite à ces appartements déserts, nous pénétrons dans la plus curieuse de ces hypogées, une salle basse qui contient cinq lits, sur la partie qui regarde l'entrée et quatre sur chaque face latérale, chaque lit ayant gardé son oreiller de pierre. Quelques frustes attributs sculptés ornent exceptionnellement cette salle, à travers laquelle l'œil s'égare à vouloir retrouver la forme des corps disparus. Nous voudrions retrouver la touchante disposition des urnes, des souvenirs et les attributs de la valeur d'un mort.

Sans les vivants que nous sommes, quels morts auraient été vivants avant nous?

Seuls, les souvenirs que les générations se transmettent, comme on jetterait à la boîte une lettre sans nom de destinataire inscrit, assurent la pérennité. Les Étrusques n'inscrivaient guère leur histoire dans la profondeur de leurs tom-

beaux. Il sembla longtemps et peut-être cette ignorance dure-t-elle encore, que leurs alphabets même s'étaient effacés de ce monde.

Une odeur insipide, une atmosphère plus lourde emplissent la dernière tombe où nous acceptons de descendre, à la suite de l'infatigable gardien. Sa lanterne ne cesse de faire lever ces papillons noirs et gris, qui sont peut-être, — quand même, — tout ce qui est resté des morts.

Je revois, au milieu du chemin creux qui serpente entre les masses rondes des tombeaux, sur les reflets du ciel portés par l'eau, comme sur des fragments de miroirs que les pluies récentes ont étendus là, je revois le sourire de l'*Apollon* de la Villa Giulia, avec ses yeux qui remontent vers les tempes étroites, leur sclérotique peinte, leur paupière inférieure légèrement et voluptueusement renflée, — et qui regarde l'ombre de la salle où il est dressé, penché en avant, comme pour y contempler à jamais ce passé que les tombeaux eux-mêmes n'évoquent plus.

***

En regagnant Rome, nous passons au pied du sombre château crénelé appartenant au prince Odelscalchi et qui domine le lac de Bracciano. La masse du donjon s'avance en pointe triangulaire sur une vaste terrasse surélevée et déserte, sans végétation ni ornements : toutes les fenêtres sont closes. C'est dressée vers le ciel et aveuglée, une autre forme de tombeau. La féodalité y demeure captive et endormie elle aussi, à jamais. Vers la tombée du jour, cette masse imposante, dressée devant le lac, évoque Walter Scott.

Mais nous retrouvons bientôt les larges voies qui ont converti les ruines de Rome en promenades environnées de pins parasols et de cyprès.

— Imaginez que vous rentrez, à la fin d'une excursion, dans cette immense et sombre demeure, qui est comme un défi aux temps nouveaux, sans une fleur dans un jardin...

— Oh! — s'écrie l'amie qui nous conduit, — j'aimerais mieux être modiste et ne jamais quitter la rue de la Paix!

***

Villa Médicis. — Le souci qui ne cesse de hanter l'esprit de celui qui vient ou revient à Rome, c'est de fixer dans quelle mesure la Renaissance, en arrachant aux palais et aux temples colonnes et revêtements de marbre, en leur ravissant bustes et statues, a fait œuvre d'anéantissement ou de préservation. La Rome des papes qui ornait ses églises et ses palais des dépouilles de la Rome antique, n'eût-elle pas été aussi magnifique et plus « renaissance » même, si les architectes avaient fait polir des colonnes neuves et reconstitué dans le même temps, avec leurs propres débris, les palais impériaux?

En s'emparant de la ville, les Barbares avaient causé moins de mutilations, bien des siècles auparavant.

Les envahisseurs d'une cité allument quelques incendies, mutilent des dieux, mais s'en prennent davantage à leurs ornements précieux, à l'or, aux vins, à tout ce qui se consomme, apaise les sens ou les excite et se transporte aisément. Les architectes de la Renaissance se sont saisis de ce qu'ils trouvaient sur place, abondamment. Ils parvenaient ainsi à embellir et à farder hâtivement des façades, auxquelles le voisinage de ruines grandioses prêtait quelque sécheresse et des airs guindés.

Il n'est rien qui semble plus à son aise, en effet, dans la nature qu'un édifice dont celle-ci a déjà pris depuis longtemps possession. Au contraire, si magnifique soit-elle, une nouvelle construction l'opprime, la surcharge et crée un désaccord qui paraît irrémédiable entre l'ouvrage de l'homme et la place qu'il a choisie. Le temps seul vient mettre la dernière main, accommoder l'ensemble et dispenser la patine, la maturité, comme le soleil aux fruits.

A déjeuner, à la Villa Médicis, à la table du Directeur et de madame Paul Landowski, nous avons renouvelé ces commentaires, entre des murs qui depuis plusieurs siècles ont dû les entendre fréquemment ressasser, avec des variantes, — selon les modes.

L'Ambassadeur de France est un hôte brillant, d'une culture inépuisable, multiple et qui offre la particularité de n'être point morose. Il évoque des faits peu connus, cite des dates, confronte des disparus, avec art, avec une vivacité saisissante, mais, contrairement à ceux dont la mémoire erre à travers d'innombrables labyrinthes et qui semblent porter mélancoliquement le poids d'un savoir dont ils ne sont point tous pareillement responsables, M. Charles de Chambrun illumine le passé de rayons clairs et joyeux. Sa maturité garde des éclats juvéniles.

A Constantinople, il fut un ambassadeur de France dont les talents et les connaissances étaient infiniment appréciés par les Turcs du régime nouveau, hommes politiques fort intelligents, mais encore peu entraînés aux difficultés de leurs missions. Je les entendais tous le louer, comme ici encore, à Rome, où ce n'est pas un mystère que M. Mussolini se plaît à sa collaboration pour préparer des ententes désirées également par l'Italie et nous.

Le voyage à Rome de M. Laval, si ardemment préparé par M. de Chambrun et dont je ne verrai pas avant mon départ, hélas! l'heureux aboutissement, ce voyage, et toute la préparation minutieuse qui le rendait possible, notre Ambassadeur y a consacré des heures qui, parfois, s'assombrissaient, avant que ne revînt la certitude d'aboutir à un résultat.

Je me rendais l'autre matin avec M. Landowski, dans les jardins de la Villa Médicis, jusqu'à son atelier personnel. Entre deux murs de terrasses, à l'abri desquels des orangers étaient couverts de fruits, nous admirions les rosiers porteurs encore de fleurs légères dont la chair pâle, marbrée de carmin, évoquait des marbres précieux et des joues sur lesquelles les lèvres violemment empourprées des femmes ont laissé les stigmates d'un baiser. Dans la clarté printanière du matin de décembre, ces fleurs et le ciel paraient la Villa de cet air de jeunesse éternelle que n'ont cessé d'entretenir autour d'elle les hôtes que la France lui envoie chaque année.

Dans l'atelier de Paul Landowski, une nymphe nous accueillit sur sa stèle.

— La maquette d'un monument à Gabriel Fauré, — nous dit notre hôte.

L'adolescente assise, s'inclinait, jouant d'un instrument à cordes primitif, creusé dans quelque branche d'arbre. Autour d'elle, trois cygnes nageaient, comme immobilisés par les accords de la mélodie nocturne.

— Devant un mur ajouré, une stèle portera, derrière ce groupe, le buste de Fauré, — reprit le sculpteur. — Le monument est destiné aux jardins plantés récemment sur les anciennes fortifications qui, vers Auteuil, séparaient Paris du Bois de Boulogne.

A travers notre conversation, je devinai bientôt que M. Landowski, jadis prix de Rome et pensionnaire à la Villa Médicis, regrette que les lauréats de ces concours ne consentent plus que bien difficilement à exécuter des copies d'après les maîtres dont les œuvres figurent dans les palais, les édifices religieux et les musées.

— Dans leur jeunesse, tous les artistes passés ont copié des chefs-d'œuvre de leurs aînés... Ils n'y acquéraient pas seulement des traditions, mais des secrets, un métier dont presque personne ne veut plus aujourd'hui et qui devait plus tard les libérer dans l'exécution des pires difficultés.

» C'est également la composition de sujets éternels qui contraignait les maîtres à affirmer leur originalité en face de leurs prédécesseurs ou de leurs contemporains... »

Aujourd'hui, après le déjeuner, nous pénétrons dans la bibliothèque aux tapisseries du XVIe siècle, dont la série forme une sorte de claire architecture, au-dessus des hautes armoires grillagées. Un impressionnant Louis XVIII, d'une taille double de la nature, emplit une niche. Mais les bustes placés sur les bibliothèques retiennent notre attention plus longuement. Depuis Coysevox jusqu'à Puech, ce sont tous les directeurs qui se sont succédé à la Villa, en terminant par deux peintres qui ont brillamment représenté la France, Carolus Duran et Albert Besnard.

Je ne pense pas que ces deux hommes se soient jamais beaucoup fréquentés et encore moins qu'ils aient réciproquement apprécié leurs dons. Besnard représente la génération qui a

suivi celle de Carolus Duran. Ce dernier avait porté des pourpoints de velours, des cravates de dentelle. Besnard visait ou arrivait naturellement à une sorte de chic anglais ample (il le fallait bien) et confortable. Les femmes que peignait Besnard, aux lueurs des abat-jour de couleur ou des premiers et naïfs projecteurs électriques, ne ressemblaient plus aux Doñas Sol du faubourg Saint-Honoré, que Carolus croyait peindre comme Vélasquez. *La Dame au gant* et quelques autres toiles de cette époque sont, cependant, des œuvres de qualité. Mais Carolus adopta trop précipitamment une manière qui devait attirer la clientèle fortunée.

Le temps mettra les choses au point, quelque jour, pour ceux — s'il en reste, — qu'elles intéresseront encore.

Mais je ne puis m'empêcher d'évoquer ici, à la Villa Médicis, le couple Besnard. Elle, d'abord, au visage régulier, aux traits d'une rare finesse, un air de Perronneau olympien, les lèvres assez volontairement serrées. Une raie médiane séparait, en masses égales, les cheveux blancs, ondés sur le front bas et ne s'alourdissant point de fausses boucles, comme il était de mode aux premières années de ce siècle.

Un jour qu'elle apparaissait, vêtue de blanc, à une soirée, avec l'ampleur et la majesté que l'âge lui avaient apportés et dont elle n'était pas sans calculer l'effet :

— Madame Besnard, vous avez l'air d'un pape! — s'écria, d'ailleurs admirativement, Robert de Montesquiou.

... Par les fenêtres, à nos pieds, nous apercevons Rome, dans l'éclairage triomphant qui marque en cette saison l'apogée et, déjà, le prochain déclin du jour, sans les transitions infinies de l'été. Corot a peint cette Rome, de la terrasse voisine. Le spectacle est à peine modifié dans quelques détails que l'ensemble absorbe. Les bustes placés devant les fenêtres ont l'air d'y rêver, sur leurs bibliothèques, dans une solide éternité.

Suvée, « peintre du roi », retient un instant de plus mon attention, à cause d'un buste de lui, par Roland, qui est au musée du Louvre et que j'ai vu reproduit fréquemment, sans qu'on lui donne de nom. Suvée fut ici le modèle des maîtres, rien ne lui était inconnu des règles de la perspective et des secrets de l'anatomie, coloriste heureux, dessinateur précis, il n'ignorait rien — et, personne ne le connaît plus!

Je lui adresse un fugitif salut, dans cette clarté qui le frappe et dont il n'est plus enivré. Je songe qu'il fut emprisonné avec André Chénier, pendant la Terreur, à Saint-Lazare, où il peignit, dans quelles angoisses! le seul portrait du poète qui, je crois, nous soit resté et que vint interrompre l'entrée du bourreau.

Nommé directeur de la Villa, en 1792, la Révolution l'avait gardé à Paris. Désigné par Louis XVI, il ne vint à Rome qu'en 1801, sous les auspices du Premier Consul. Il y mourut en 1807, après avoir recréé la tradition.

Son corps fut exposé dans cette salle, que domine son buste, mélancolique, comme celui de tous ces morts, ici, sur les bibliothèques, au-dessus des volumes si souvent consultés, — mais qui, peut-être, ne contiennent plus aucun réel enseignement, — au temps de la photographie, du cinéma, de la T. S. F., du phono, du bélinogramme et de la télévision!

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Dès la première séance boursière de la nouvelle année l'atmosphère du marché s'est radicalement transformée : au découragement s'est, d'un seul coup, substituée l'allégresse.

La cause efficiente qui a provoqué ce revirement soudain a été l'annonce officielle du départ de M. Laval pour Rome, l'opinion publique y voyant le prélude de l'une des plus sûres consolidations de la paix. Mais, pour d'autres motifs, il était déjà en gestation depuis un certain temps et nous n'avions point négligé de le faire pressentir.

Dans plusieurs de ces chroniques, les mois derniers, en déplorant l'abattement moral de la Bourse, j'avais indiqué qu'elle restait livrée, du fait de l'abstention systématique des capitaux de placement, aux manœuvres d'une spéculation turbulente qui jouait la baisse, sans entraves, et à peu près impunément.

Il s'était ainsi créé, sur le marché boursier, une position technique, position « vendeur » que masquait un peu l'ampleur — toute relative, du reste — des opérations engagées sur les rentes où l'intervention des « Caisses » paraissait plus velléitaire que résolue. Privé, depuis longtemps, de puissants animateurs — ceux-ci étant disparus ou étant occupés à se débattre au milieu de grosses difficultés individuelles — le marché allait ainsi à la dérive. Il était évident, cependant, qu'à la première alerte sérieuse toute la poussière de petites ventes à découvert s'éparpillerait, c'est-à-dire se transformerait presque instantanément en un irrésistible courant de rachats.

C'est bien le phénomène qui a commencé à se dessiner dès l'ouverture de la première séance de l'année sur la nouvelle du brusque remplacement de l'éminent gouverneur de la Banque

de France, M. Moret, par M. Tannery, directeur général de la Caisse des Dépôts. La Bourse a, en effet, vu dans cet événement, bien inattendu, le souci du gouvernement de trouver près de la Banque un concours effectif — par l'escompte, notamment, de Bons du Trésor — pour la réalisation rapide de son programme de détente du loyer de l'argent, ce que les boursiers ont immédiatement traduit comme un geste pouvant ouvrir une brèche vers une éventuelle inflation.

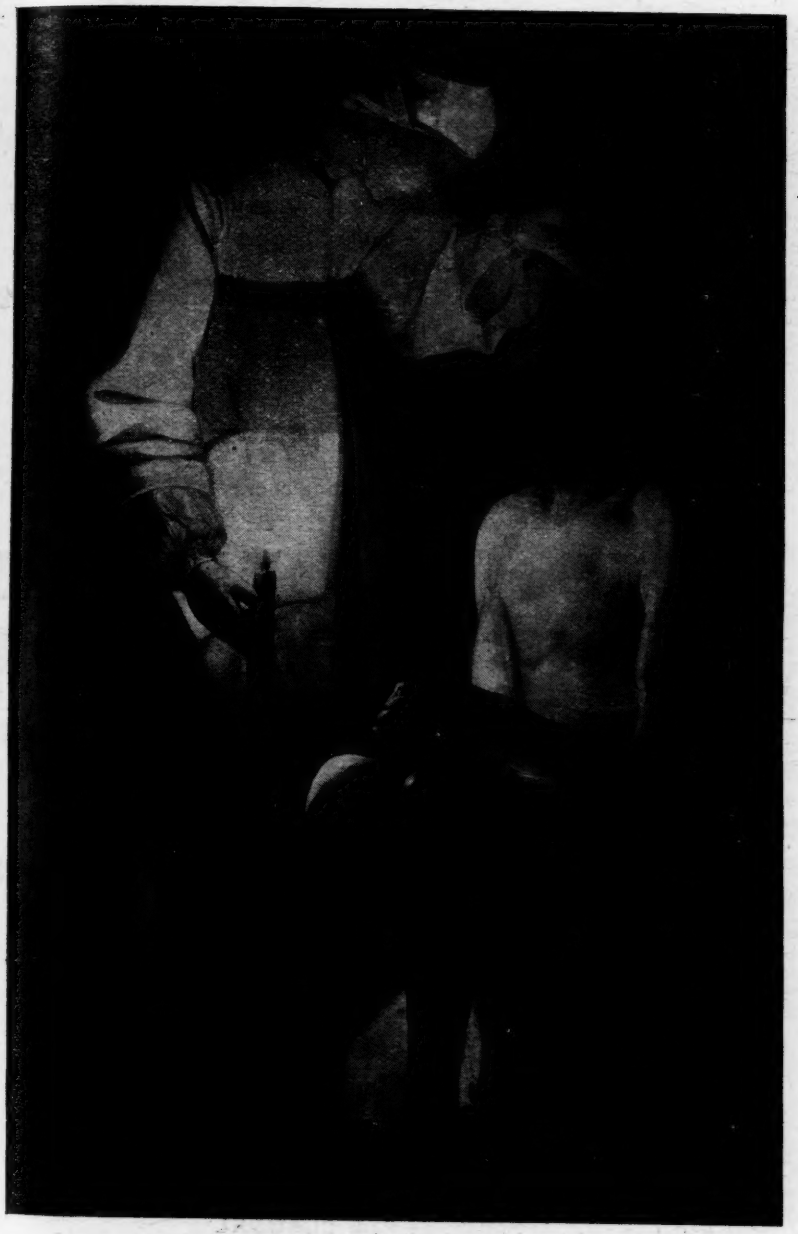
Ainsi, coup sur coup, dès le seuil de la nouvelle année, deux puissants motifs de hausse surgissaient. Instantanément le marché s'est retourné et ranimé.

D'un bout de la cote à l'autre, des Rentes aux Mines d'or, dans tous les compartiments, les valeurs ayant quelque notoriété ont vu leurs cours progresser, souvent par bonds impressionnants. A l'heure où j'écris ces lignes la Bourse est encore en pleine allégresse. C'est à peine si, de-ci, de-là, on parvient à discerner un peu d'essoufflement qui serait bien explicable après le fougueux élan du départ. On approche, en fait, de la phase critique. Il est bien certain que, jusqu'ici, ce sont les familiers de la Bourse, spéculateurs professionnels ou semi-professionnels, qui ont été les seuls artisans de la hausse. Les capitaux de placement, surpris par la vivacité du mouvement, n'ont pas encore suivi. Suivront-ils? Toute la question est là. Sans eux, sans leur appui, la magnifique ardeur qui vient de se manifester ne serait qu'un feu de paille. Quand ces réflexions vous parviendront on sera fixé. Si la hausse tient jusque-là, il y aura alors les plus grandes chances pour qu'elle se poursuive, plus lentement sans doute, mais en élargissant la voie qui semble se rouvrir vers une ère de réconfort pour l'énorme masse de capitaux actuellement inemployés.

A Londres le marché financier a également retrouvé une grande activité dès le début de l'année.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).



Georges de la Tour : *La Délivrance de saint Pierre.*
(Musée d'Épinal.)

TROIS SUCCÈS

Édouard KRAKOWSKI

HISTOIRE DE LA POLOGNE

Préface de Paul Valéry
de l'Académie française

Un vol. de 360 pages. . . . . 20 fr.

Armand HAYET
Capitaine au long cours

DICTONS ET TIRADES DES ANCIENS DE LA VOILE

Un vol. illustré sous couverture en couleur . . . . . 20 fr.

Du même auteur :

CHANSONS DE BORD (Nouvelle édition) 1 vol. 25 fr.

Romola NIJINSKY

NIJINSKY

Souvenirs
Préface de Paul CLAUDEL

Un volume de 425 p. . . . . 18 fr.

19, Rue Amélie, PARIS DENOËL ET STEELE